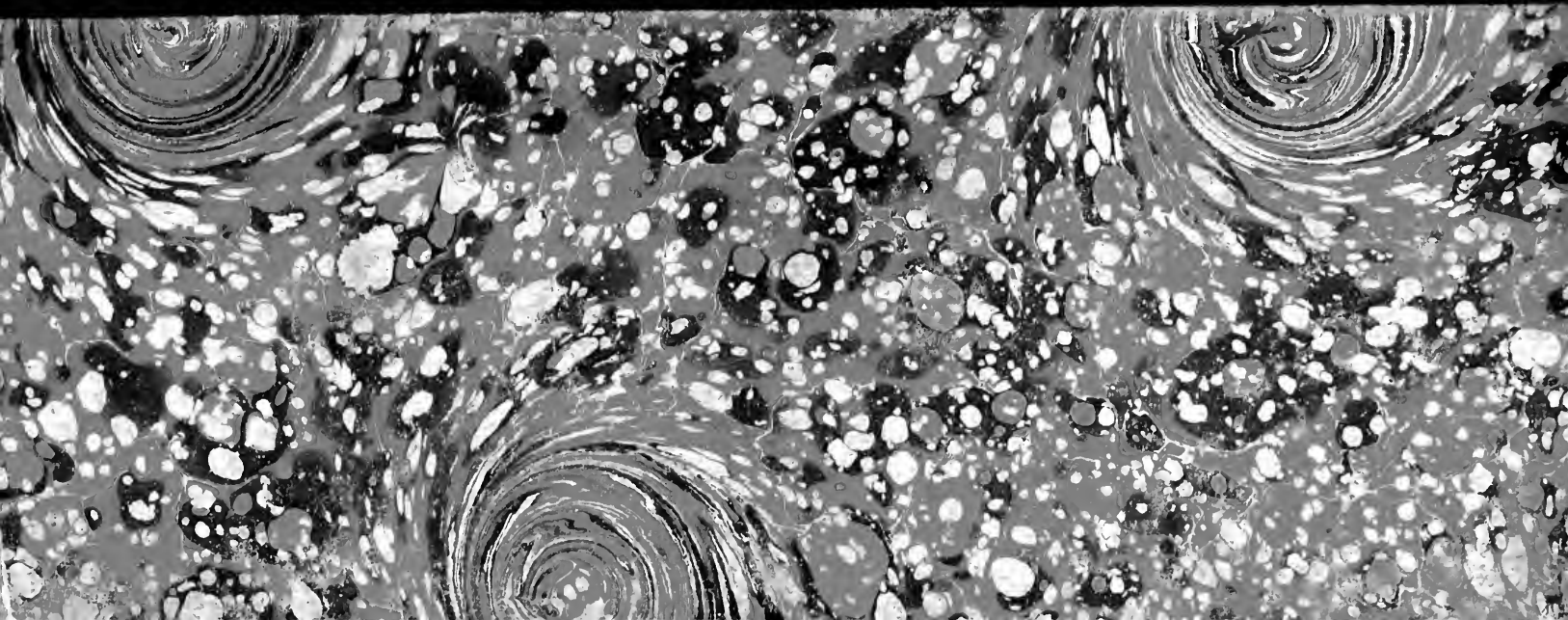
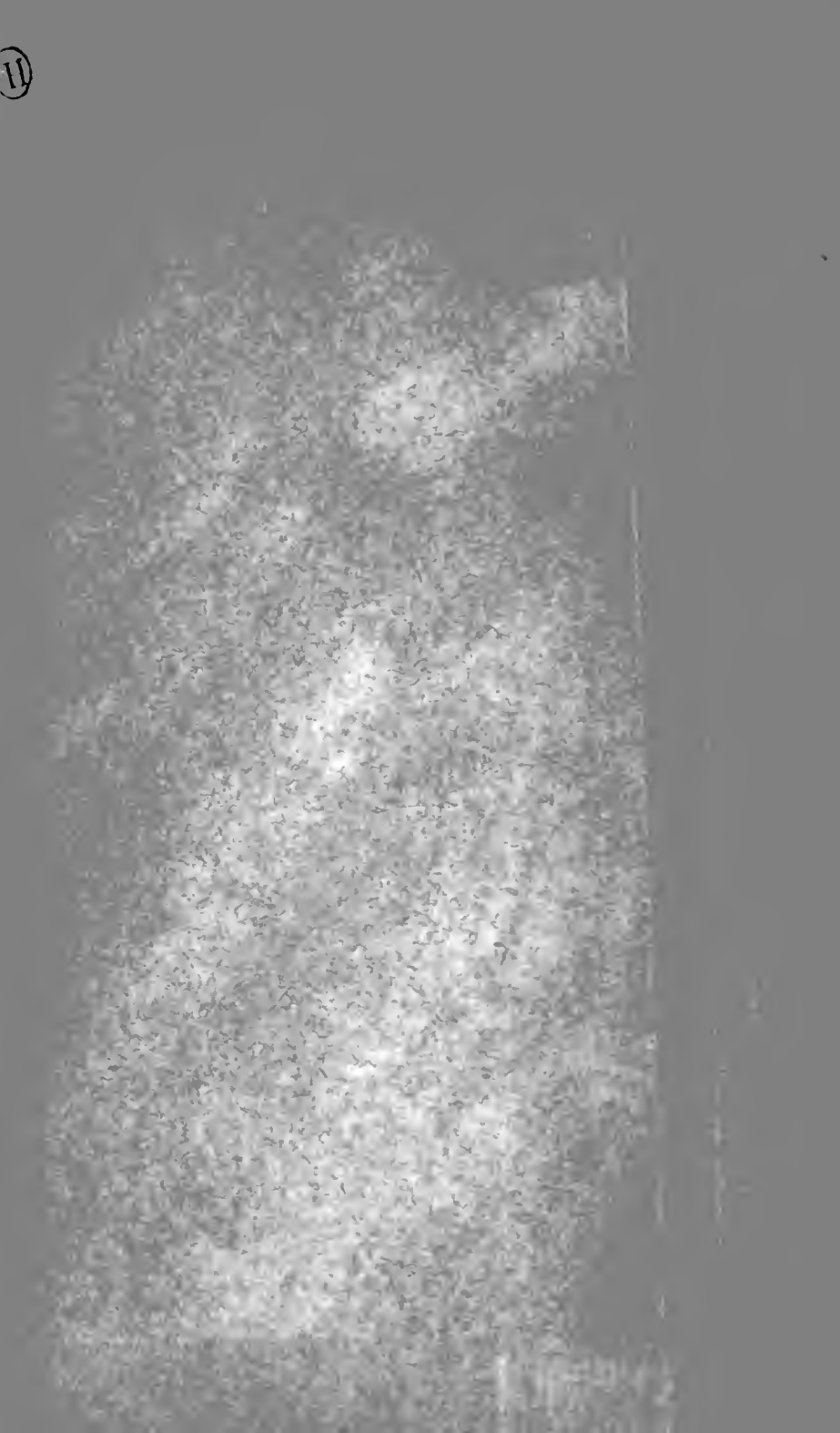




R3423s

LES

SATYRES DV SIEVR

Mathurin REGNIER.

Reueuës & augmentees de nouueau.

Dediees

AV ROY.

178662
15.3.23

A PARIS,
Chez TOVSSAINCTS DV BRAY, ruë sainct Iaques, aux Espics meurs, & en sa boutique au Palais, en la gallerie des prisonniers.

M. DC. XIII.
Auec Priuilege du Roy.

Verum, vbi plura nitent in
Carmine, non ego paucis
Offendar maculis.

AV ROY.

SIRE,

Ie m'eſtois iuſques icy reſolu de teſmoigner par le ſilence, le reſpect que ie doy à Voſtre Majeſté. Mais ce que l'on euſt tenu pour reuerence, le ſeroit maintenant pour ingratitude, qu'il luy a pleu me faiſant du bien, m'inſpirer auec vn deſir de vertu celuy de me rendre digne de l'aſpect du plus parfaict & du plus victorieux Monarque du monde. On lit qu'en Etyopie il y auoit vne ſtatuë qui rendoit vn ſon armonieux, toutes les fois que le Soleil leuant la regardoit. Ce meſme miracle (SIRE) auez vous faict en moy qui touché de l'Aſtre de V. M. ay receu la voix & la parole. On ne trouuera donc eſtrange, ſi me reſſentant de cet honneur, ma Muſe prend la hardieſſe de ſe mettre à l'abry de vos

Palmes, & ſi temerairement elle oſe vous offrir, ce qui par droict eſt deſia voſtre, puis que vous l'auez fait naiſtre dãs vn ſujet qui n'eſt animé que de vous, & qui aura eternellement le cœur & la bouche ouuerte à vos louanges, faiſant des vœux & des prieres continuelles à Dieu qu'il vous rende là haut dans le Ciel autant de biens que vous en faites çà bas en terre.

Voſtre treſ-humble & treſ-obeïſſant & treſ-obligé ſujet & ſeruiteur,

REGNIER.

ODE
A REGNIER SVR
ſes Satyres.

QVi de nous ſe pourroit vanter
De n'eſtre point en ſeruitude?
Si l'heur, le courage & l'eſtude,
Ne nous en ſçauroient exempter:
Si chacun languit abbatu,
Serf de l'eſpoir qui l'importune,
Et ſi meſme on voit la vertu
Eſtre eſclaue de la fortune.
L'vn aux plus grands ſe rend ſubject,
Les grands le ſont à la contrainte,
L'autre aux douleurs, l'autre à la crainte,
Et l'autre à l'amoureux object:
Le monde eſt en captiuité,
Nous ſommes tous ſerfs de nature
Ou vifs de noſtre volupté,
Ou morts de noſtre ſepulture.
Mais en ce temps de fiction.
Et que ſes humeurs on deſguiſe,
Temps où la ſeruile feintiſe

Se fait nommer discretion:
Chacun faisant le reserué,
Et de son plaisir son idole,
REGNIER tu t'és bien conserué.
La liberté de la parole.
Ta libre & veritable voix
Monstre si bien l'erreur des hommes,
Le vice du temps où nous sommes,
Et le mespris qu'on fait des loix:
Que ceux qu'il te plaist de toucher
Des poignans traicts de ta Satyre,
S'ils n'auoient honte de pecher,
En auroient de te louyr dire.
Pleust à Dieu que tes vers si doux
Contraires à ceux de Tyrtee
Flechissent l'audace indomptee
Qui met nos guerriers en courroux:
Alors que la ieune chaleur
Ardents au duël les fait estre,
Exposant leur forte valeur,
Dont il deuroient seruir leur maistre.
Flatte leurs cœurs trop valeureux,
Et d'autres desseins leurs imprimes,
Laisses là les faiseurs de rimes,
Qui ne sont iamais mal-heureux:
Sinon quand leur temerité
Se feint vn merite si rare,

Que leur eſpoir precipité
A la fin deuient vn Icare.
Si l'vn d'eux te vouloit blaſmer
Par couſtume ou par ignorance,
Ce ne ſeroit qu'en eſperance
De s'en faire plus eſtimer.
Mais alors d'vn vers menaſſant
Tu luy ferois voir que ta plume
Et celle d'vn Aigle puiſſant
Qui celles des autres conſume.
Romprois-tu pour eux l'vnion
De la muſe & de ton genie,
Aſſeruy ſous la tyrannie,
De leur commune opinion?
Croy pluſtoſt que iamais les Cieux
Ne regarderent fauorables
L'enuie & que les enuieux
Sont touſiours les plus miſerables.
N'eſcry point pour vn foible honneur,
Taſche ſeulement de te plaire,
On eſt moins priſé du vulgaire
Par merite que par bon-heur.
Mais garde que le iugement
D'vn inſolent te face bleſme:
Ou tu deuiendras autrement
Le propre tyran de toy-meſme.
RIGNIER la loüange n'eſt rien,

Des faueurs elle a sa naissance,
N'estant point en nostre puissance,
Ie ne la puis nommer vn bien,
Fuy donc la gloire qui deçoit
La vaine & credule personne,
Et n'est pas à qui la reçoit
Elle est à celuy qui la donne.

MOTIN.

Difficile est Satyram non scribere.

DISCOVRS AV ROY.

SATYRE I.

PVISSANT *Roy des François, Astre viuant de Mars,*
Dont le iuſte labeur ſurmontant les hazards,
Fait voir par ſa vertu que la grandeur de France,
Ne pouuoit ſuccomber ſouz vne autre vaillance:
Vray fils de la valeur de tes peres, qui ſont
Ombragez des Lauriers qui couronnent leur front,
Et qui depuis mille ans, indomtables en guerre,
Furent tranſmis du Ciel pour gouuerner la terre,
Attendant qu'à ton rang ton courage t'euſt mis
En leur Troſne eſleué deſſus tes ennemis.
Iamais autre que toy n'euſt auecque prudence
Vaincu de ton ſuiect l'ingrate outrecuidance,
Et ne l'euſt comme toy du danger preſerué:

Car eſtant ce miracle à toy ſeul reſerué,
Comme au Dieu du pays, en ſes deſſeins pariures,
Tu faits que tes bontez excedent ſes iniures.
Or apres tant d'exploicts finis heureuſement,
Laiſſant aux cœurs des tiens, comme vn vif monument,
Auecques ta valeur ta clemence viuante,
Dedans l'Eternité de la race ſuiuante:
Puiſſe-tu, comme Auguſte, admirable en tes faits,
Rouller tes iours heureux en vne heureuſe paix,
Ores que la Iuſtice icy bas deſcenduë,
Aux petits comme aux grands, par tes mains eſt renduë,
Que ſans peur du larron, trafique le Marchand,
Que l'innocent ne tombe aux aguets du meſchant,
Et que de ta Couronne en palmes ſi fertile,
Le miel abondamment, & la manne diſtile
Comme des cheſnes vieux aux iours du ſiecle d'or,
Qui renaiſſant ſoubz toy reuerdiſſent encor.
Auiourd'huy que ton fils imitant ton courage,
Nous rend de ſa valeur vn ſi grand teſmoignage,
Que ieune de ſes mains la rage il déconfit,
Eſtouffant les ſerpens ainſi qu'Hercule fit,
Et domtant la diſcorde à la gueule ſanglante,
D'impieté, d'horreur encore fremiſſante;
Il luy trouſſe les bras des meurtres entachez,
De cent chaiſnes d'acier ſur le dos attachez,

Sous des monceaux de fer dans ſes armes l'enterre
Et ferme pour iamais le temple de la guerre,
Faiſant voir clairement par ſes faits triomphants
Que les Roys & les Dieux ne ſont iamais enfants.
Si bien que s'eſleuant ſous ta grandeur proſpere,
Genereux heritier d'vn ſi genereux pere,
Comblant les bons d'amour & les meſchãs d'effroy,
Il ſe rend au berceau deſia digne de toy.
Mais c'eſt mal contenter mon humeur frenetique,
Paſſer de la Satyre en vn Panegirique,
Ou molement diſert ſouz vn ſuiect ſi grand
Des le premier eſſay mon courage ſe rend:
Auſſi plus grand qu'Ænee, & plus vaillant qu'Achille
Tu ſurpaſſes l'eſprit d'Homere, & de Virgille,
Qui leurs vers à ton los ne peuuent eſgaler,
Bien que maiſtres paſſez en l'art de bien parler:
Et quand i'eſgallerois ma Muſe à ton merite,
Toute extréme louange eſt pour toy trop petite
Ne pouuant le finy ioindre l'infinité:
Et c'eſt aux mieux diſants vne temerité,
De parler où le Ciel diſcourt par tes oracles,
Et ne ſe taire pas où parlent tes miracles,
Où tout le monde entier ne bruit que tes proiects,
Où ta bonté diſcourt au bien de tes ſuiects:
Où noſtre aiſe, & la paix, ta vaillance publie,
Où le diſcord eſteint, & la loy reſtablie,

Annoncent ta Iuſtice, où le vice abbatu
Semble en ſes pleurs chãter vn Hymne à ta vertu.
Dans le Temple de Delphe, où Phœbus on reuere,
Phœbus Roy des chanſons, & des Muſes le pere,
Au plus haut de l'Autel ſe voit vn Laurier ſainct,
Qui ſa perruque blonde en guirlandes eſtraint,
Que nul Preſtre du Temple en ieuneſſe ne touche,
Ny meſme prediſant ne le maſche en la bouche,
Choſe permiſe aux vieux de ſainct zele enflamez
Qui ſe ſont par ſeruice en ce lieu confirmez.
Deuots à ſon myſtere, & de qui la poictrine
Eſt pleine de l'odeur de ſa verue diuine:
Par ainſi tout eſprit n'eſt propre à tout ſuiect
L'œil foible s'esbloüit en vn luiſant obiect,
De tout bois, comme on dit, Mercure on ne façonne,
Et toute medecine à tout mal n'eſt pas bonne:
De meſme le Laurier, & la Palme des Roys
N'eſt vn arbre où chacun puiſſe mettre les doigts,
Ioint que ta vertu paſſe, en louange feconde,
Tous les Roys qui ſeront, & qui furent au monde.
Il ſe faut reconnoiſtre, il ſe faut eſſayer,
Se ſonder, s'exercer auant que s'employer,
Comme fait vn Luiteur entrant dedans l'arene,
Qui ſe tordant les bras, tout en ſoy ſe demene,
S'alonge, s'accourcit, ſes muſcles eſtendant,
Et ferme ſur ſes pieds s'exerce, en attendant
Que ſon ennemy vienne, eſtimant que la gloire

Iariante en ſon cœur luy donra la victoire.
Il faut faire de meſme vn œuure entreprenant,
Iuger comme au ſuiect l'eſprit eſt conuenant,
Et quand on ſe ſent ferme, & d'vne aiſle aſſez forte
Laiſſer aller la plume ou la verue l'emporte.
Mais, SIRE, *c'eſt vn vol bien eſleué pour ceux*
Qui foibles d'exercice, & d'eſprit pareſſeux,
Enorgueillis d'audace en leur barbe premiere
Chanterent ta valeur d'vne façon groſſiere,
Trahiſſant tes honneurs auecq' la vanité
D'attenter par ta gloire à l'immortalité;
Pour moy plus retenu la raiſon m'a faict craindre,
N'oſant ſuiure vn ſuiect où l'on ne peut atteindre,
I'imite les Romains encore ieune d'ans,
A qui l'on permettoit d'accuſer, impudans,
Les plus vieux de l'eſtat, de reprendre, & de dire,
Ce qu'ils penſoient ſeruir pour le bien de l'Empire.
Et comme la ieuneſſe eſt viue & ſans repos,
Sans peur, ſans fiction, & libre en ſes propos,
Il ſemble qu'on luy doit permettre d'auantage:
Auſſi que les vertus fleuriſſent en cet âge,
Qu'on doit laiſſer meurir ſans beaucoup de rigueur,
Afin que tout à l'aiſe elles prennent vigueur.
C'eſt ce qui m'a contrainct de librement eſcrire,
Et ſans picquer au vif me mettre à la Satyre,
Ou pouſſé du caprice, ainſi que d'vn grand vent,
Ie vois haut dedans l'air quelque fois m'eſleuant,

Et quelque fois auſſi quand la fougue me quite,
Du plus haut au plus bas, mon vers ſe precipite
Selon que du ſubiect touché diuerſement
Les vers à mon diſcours s'offrent facilement:
Auſſi que le Satyre eſt comme vne prairie,
Qui n'eſt belle ſinon en ſa biſarrerie,
Et comme vn pot pourry des freres Mandians,
Elle forme ſon gouſt de cent ingrédians.
Or, grand Roy, dont la gloire en la terre eſpanduë
Dans vn deſſein ſi haut rend ma Muſe eſperduë,
Ainſi que l'œil humain le Soleil ne peut voir,
L'eſclat de tes vertus offuſque tout ſçauoir,
Si bien que ie ne ſçay qui me rend plus coulpable,
Ou de dire ſi peu d'vn ſubiect ſi capable,
Ou la honte que i'ay d'eſtre ſi mal apris,
Ou la temerité de l'auoir entrepris,
Mais quoy, par ta bonté qui tout autre ſurpaſſe,
I'eſpere du pardon auecque ceſte grace,
Que tu liras ces vers, où ieune ie m'esbas,
Pour eſgayer ma force ainſi qu'en ces combas
De fleurets on s'exerce, & dans vne barriere
Aux pages l'on reueille vne adreſſe guerriere
Follement courageuſe, afin qu'en paſſe-temps
Vn labeur vertueux anime leur printemps,
Que leur corps ſe deſnouë, & ſe deſengourdiſſe
Pour eſtre plus adroits à te faire ſeruice.
Auſſi ie fais de meſme en ces caprices fous

Ie ſonde ma portee, & me taſte le pous,
Afin que s'il aduient, comme vn iour ie l'eſpere,
Que Parnaſſe m'adore & ſe diſe mon pere,
Emporté de ta gloire & de tes faits guerriers
Ie plante mon lierre au pied de tes Lauriers.

FIN.

A MONSIEVR le Comte de Garamain.

SATYRE II.

COMTE de qui l'eſprit penetre l'Vniuers,
Soigneux de ma fortune, & facile à mes vers,
Cher ſoucy de la Muſe, & ſa gloire future,
Dont l'aimable genie, & la douce nature,
Fait voir inacceſſible aux efforts, me diſans
Que vertu n'eſt pas morte en tous les Courtiſans,
Bien que foible & debile, & que mal reconnuë
Son habit découſu la montre à demy nuë,
Qu'elle ait ſeché la chair, le corps amenuſé,
Et ſeruie à contre-cœur le vice auctoriſé,
Le vice qui pompeux tout merite repouſſe,
Et va comme vn Banquier en carroſſe & en houſſe.
Mais c'eſt trop ſermonné de vice, & de vertu:

Il faut ſuiure vn ſentier qui ſoit moins rebatu,
Et conduict d'Apollon recognoiſtre la trace
Du libre Iuuenal, trop diſcret eſt Horace,
Pour vn homme picqué, ioint que la paſſion
Comme ſans iugement, eſt ſans diſcretion:
Cependant il vaut mieux ſucrer noſtre moutarde:
L'homme pour vn caprice eſt ſot qui ſe hazarde.
Ignorez donc l'Autheur de ces vers incertains,
Et comme enfans trouuez qu'ils ſoient fils de putains,
Expoſez en la ruë, à qui meſme la mere
Pour ne ſe deſcouurir fait plus mauuaiſe chere.
Ce n'eſt pas que ie croye en ces temps effrontez
Que mes vers ſoient ſans pere, & ne ſoient adoptez,
Et que ces rimaſſeurs pour feindre vne abondance,
N'approuuent impuiſſans vne fauſſe ſemence:
Comme nos Citoyens de race deſireux,
Qui bercent les enfans qui ne ſont pas à eux,
Ainſi tirant profit d'vne fauſſe doctrine,
S'ils en ſont accuſez ils feront bonne mine,
Et voudront le niant qu'on liſe ſur leur front
S'il ſe fait vn bon vers, que c'eſt eux qui le font;
Ialoux d'vn ſot honneur, d'vne baſtarde gloire,
Comme gens entendus s'en veulent faire accroire,
A faux titre inſolens, & ſans fruict hazardeux
Piſſent au beneſtier, afin qu'on parle d'eux.

Or auecq' tout cecy le point qui me conſole
C'eſt que la pauureté comme moy les affole,
Et que la grace à Dieu, Phœbus & ſon troupeau,
Nous n'euſmes ſur le dos iamais vn bon manteau.
Auſſi lors que l'on voit vn homme par la ruë
Dont le rabat eſt ſale, & la chauſſe rompuë,
Ses gregues aux genoux, au coude ſon pourpoint,
Qui ſoit de pauure mine, & qui ſoit mal en point,
Sans demander ſon nom on le peut reconnoiſtre,
Car ſi ce n'eſt vn Poëte, au moins il le veut eſtre,
Pour moy, ſi mon habit, par tout cicatricé,
Ne me rendoit du peuple & des grands meſprisé,
Ie prendrois patience, & parmy la miſere
Ie trouuerois du gouſt, mais ce qui doit deſplaire
A l'homme de courage, & d'eſprit releué,
C'eſt qu' vn chacun le fuit ainſi qu'vn reprouué,
Car en quelque façon, les malheurs ſont propices,
Puis les gueux en gueuſant trouuent maintes delices,
Vn repos qui s'eſgaye en quelque oyſiueté:
Mais ie ne puis patir de me voir reietté?
C'eſt donc pourquoy ſi ieune abandonnant la France
I'allay vif de courage, & tout chaud d'eſperance
En la cour d'vn Prelat, qu'auec mille dangers
I'ay ſuiuy, Courtiſan, aux païs eſtrangers:
I'ay changé mon humeur, alteré ma nature:
I'ay beu chaud, mangé froid, i'ay couché ſur la dure,

Ie l'ay ſans le quitter à toute heure ſuiuy,
Donnant ma liberté ie me ſuis aſſeruy,
En public, à l'Egliſe, à la chambre, à la table,
Et penſe auoir eſté maintefois agreable.
Mais inſtruict par le temps à la fin i'ay connu
Que la fidelité n'eſt pas grand reuenu,
Et qu'à mon temps perdu ſans nulle autre eſperance
L'honneur d'eſtre ſubiect tient lieu de recompenſe,
N'ayant autre intereſt de dix ans ia paſſez,
Sinon que ſans regret ie les ay deſpenſez;
Puis ie ſçay quand à luy qu'il a l'ame Royalle
Et qu'il eſt de Nature & d'humeur liberalle;
Mais ma foy, tout ſon bien enrichir ne me peut,
Ny domter mon malheur ſi le Ciel ne le veut.
C'eſt pourquoy ſans me plaindre en ma deſconuenuë
Le malheur qui me ſuit ma foy ne diminuë,
Et rebuté du ſort ie m'aſſeruy pourtant,
Et ſans eſtre aduancé ie demeure contant,
Sçachant bien que fortune eſt ainſi qu'vne louue
Qui ſans choix s'abandonne au plus laid qu'elle
trouue
Qui releue vn pedant de nouueau baptiſé,
Et qui par ſes larcins ſe rend authoriſé,
Qui le vice annoblit, & qui tout au contraire
Raualant la vertu la confine en miſere:
Et puis ie m'iray plaindre apres ces gens icy?
Non, l'exemple du temps n'augmente mon ſoucy.

Et bien qu'elle ne m'ait ſa faueur departie
Ie n'entend quand à moy de la prendre à partie:
Puis que ſelon mon gouſt ſon infidelité
Ne donne & n'oſte rien à la felicité.
Mais que veux-tu qu'on face en ceſte humeur auſtere?
Il m'eſt, comme aux putains, mal-aiſé de me taire,
Il m'en faut diſcourir de tort & de trauers,
Puis ſouuent la colere engendre de bons vers.
Mais, Comte, que ſçait-on? elle eſt peut eſtre ſage.
Voire auecque raiſon inconſtante & volage,
Et Déeſſe auiſee aux biens qu'elle depart,
Les adiuge au merite, & non point au hazard,
Puis l'on voit de ſon œil, l'on iuge de ſa teſte,
Et chacun en ſon dire a droict en ſa requeſte:
Car l'amour de ſoy-meſme, & noſtre affection,
Adiouſte auec vſure à la perfection.
Touſiours le fond du ſac ne vient en euidence,
Et bien ſouuent l'effet contredit l'apparence.
De Socrate à ce point l'oracle eſt my-party,
Et ne ſçait-on au vray qui des deux a menty,
Et ſi philoſophant le ieune Alcibiade,
Comme ſon Cheualier en receut l'accolade.
Il n'eſt à decider rien de ſi mal aiſé,
Que ſous vn ſainct habit le vice deſguiſé:
Par ainſi i'ay donc tort, & ne doy pas me plaindre,
Ne pouuant par merite autrement la contraindre,

A me faire du bien, ny de me departir
Autre chose à la fin, sinon qu'vn repentir.
Mais quoy, qu'y feroit on, puis qu'on ne s'ose pendre?
Encor faut-il auoir quelque chose où se prendre,
Qui flatte en discourant le mal que nous sentons:
Or laissant tout cecy retourne à nos moutons,
Muse, & sans varier, dy nous quelques sornettes,
De tes enfans bastars, ces tiercelets des Poëtes.
Qui par les carrefours vont leurs vers grimassans,
Qui par leurs actions font rire les passans,
Et quand la faim les poind se prenant sur le vostre,
Comme les estournaux ils s'affament l'vn l'autre.
Cependant sans souliers, ceinture ny cordon,
L'œil farouche & troublé l'esprit à l'abandon,
Vous viennent accoster comme personnes yures,
Et disent pour bon-iour, Monsieur, ie fais des liures,
On les vend au Palais, & les Doctes du temps
A les lire amusez, n'ont autre passe-temps.
De là sans vous laisser importuns ils vous suiuent,
Vous alourdent de vers, d'allegresse vous priuent,
Vous parlent de fortune, & qu'il faut acquerir
Du credit, de l'honneur, auant que de mourir.
Mais que pour leur respect l'ingrat siecle où nous sommes,
Au prix de la vertu n'estiment point les hommes:
Que Ronsard, du Bellay, viuants ont eu du bien,

Et que c'eſt honte au Roy de ne leur donner rien,
Puis ſans qu'on les conuie ainſi que venerables,
S'aſſient en Prelats les premiers à vos tables,
Où le caquet leur manque, & des dents diſcourant
Semblent auoir des yeux regret au demeurant.
Or la table leuee ils curent la machoire:
Apres graces Dieu beut, ils demandent à boire.
Vous font vn ſot diſcours, puis au partir de là,
Vous diſent, mais Monſieur, me donnez-vous cela?
C'eſt touſiours le refrain qu'ils font à leur balade,
Pour moy ie n'en voy point que ie n'en ſois malade,
I'en perds le ſentiment du corps tout mutilé,
Et durant quelques iours i'en demeure opilé.
Vn autre renfrongné, reſueur, melancolique,
Grimaſſant ſon diſcours ſemble auoir la colique,
Suant, crachant, touſſant, penſant venir au point:
Parle ſi finement que l'on ne l'entend point.
Vn autre ambitieux, pour les vers qu'il compoſe,
Quelque bon benefice en l'eſprit ſe propoſe,
Et deſſus vn cheual comme vn ſinge attaché
Meditant vn Sonnet, medite vn Eueſché.
Si quelqu'vn comme moy leurs ouurages n'eſtime,
Il eſt lourd, ignorant, il n'ayme point la rime,
Difficile, hargneux, de leur vertu ialoux,
Contraire en iugement au commun bruit de tous,
Que leur gloire il deſrobe, auec ſes artifices,

Les Dames cependant se fondent en delices
Lisant leurs beaux escrits, & de iour & de nuict
Les ont au cabinet souz le cheuet du lict,
Que portez à l'Eglise, ils valent des matines,
Tant selon leurs discours leurs œuures sont diuines.
Encore apres cela ils sont enfans des Cieux,
Ils font iournellement carrousse auecq' les Dieux
Compagnons de Minerne, & confis en science,
Vn chacun d'eux pense estre vne lumiere en Frãce.
Ronsard fay m'en raison, & vous autres esprits
Que pour estre viuans en mes vers ie n'escrits,
Pouuez-vous endurer que ces rauques Cygalles
Esgallent leurs chansons à vos œuures Royalles,
Ayant vostre beau nom laschement démenty?
Hâ! c'est que vostre siecle est en tout peruerty:
Mais pourtant quel esprit entre tant d'insolence
Sçait tirer le sçauoir d'auecques l'ignorance,
Le naturel de l'Art, & d'vn œil auisé
Voit qui de Calliope est plus fauorisé?
Iuste posterité à tesmoin ie t'appelle,
Toy qui sans passion, maintiẽs l'œuure immortelle,
Et qui selon l'esprit, la grace, & le sçauoir,
De race en race au peuple vn ouurage fait voir,
Venge ceste querelle, & iustement separe
Du Cigne d'Apollon la Corneille barbare,
Qui croassant par tout d'vn orgueil effronté
Ne touche de rien moins de l'immortalité.

Mais, Comte, que sert il d'en entrer en colere?
Puis que le temps le veut nous n'y pouuõs rien faire,
Il faut rire de tout, aussi bien ne peut-on
Changer chose en Virgile, ou bien l'autre en Platon.
Quel plaisir penses-tu, que dans l'ame ie sente,
Quand l'vn de ceste trouppe en audace insolente
Vient à Vanues à pied, pour grimper au coupeau
Du Parnasse François, & boire de son eau,
Que froidement receu on l'escoute à grand peine,
Que la Muse en groignant luy deffend sa fontaine,
Et se bouchant l'oreille au recit de ses vers,
Tourne les yeux à gauche, & les lit de trauers,
Et pour fruit de sa peine aux grands vents disperse
Tous ses papiers seruir à la chaise percee?
Mais comme eux ie suis Poëte, & sans discretion
Ie deuiens importun auec presomption.
Il faut que la raison retienne le caprice,
Et que mon vers ne soit qu'ainsi qu'vn exercice,
Qui par le iugement doit estre limité
Selon que le requiert, ou l'âge ou la santé.
Ie ne scay quel demon m'a fait deuenir Poëte:
Ie n'ay comme ce Grec, des Dieux grand interprete,
Dormy sur Helicon, où ces doctes mignons
Naissent en vne nuict comme les champignons,
Si ce n'est que ces iours allant à l'aduenture
Resuant comme vn oyson allant à la pasture,
A Vanues i'arriuay, ou suyuant maint discours

On me

On me fit au iardin faire cinq ou six tours,
Et comme vn Conclauiſte entre dans le conclaue,
Le ſommelier me prit, & m'enferme en la caue,
Où beuuant & mangeant, ie fis mon coup d'eſſay,
Et où ſi ie ſçay rien, i'apris ce que ie ſçay.
Voyla ce qui m'a fait & Poëte & Satyrique
Reglant la meſdiſance à la façon antique.
Mais à ce que ie voy ſimpatiſant d'humeur,
I'ay peur que tout a fait ie deuiendray rimeur,
I'entre ſur ma louange, & bouffy d'arrogance,
Si ie n'en ay l'eſprit i'en auray l'inſolence.
Mais retournons à nous, & ſages deuenus
Soyons à leurs deſpens vn peu plus retenus.
Or Comte, pour finir, ly donc' ceſte Satyre,
Et voy ceux de ce temps que ie pince ſans rire,
Pendant qu'à ce Printemps retournant à la Cour
I'yray reuoir mon maiſtre, & luy dire bon-iour.

FIN.

A MONSIEVR le Marquis de Coeuures.

SATYRE III.

MArquis que doy-ie faire en ceſte incertitude:
Dois-ie las de courir me remettre à l'eſtude,
Lire Homere, Ariſtote, & diſciple nouueau
Glaner ce que les Grecs ont de riche & de beau,
Reſte de ces moiſſons que Ronſard, & Deſportes,
Ont remporté du champ ſur leurs eſpaules fortes,
Qu'ils ont comme leur propre en leur grãge entaſſé.
Eſgallant leurs honneurs aux honneurs du paſſé?
Ou ſi continuant à courtiſer mon maiſtre,
Ie me doy iuſqu'au bout d'eſperance repaiſtre,
Courtiſan morfondu, frenetique & reſueur,
Portrait de la diſgrace, & de la defaueur,
Puis ſans auoir du bien, troublé de reſuerie

Mourir dessus vn coffre en vne hostellerie,
En Thoscane, en Sauoye, ou dans quelque autre lieu
Sans pouuoir faire paix, ou treuue auecques Dieu.
Sans parler ie t'entends, il faut suiure l'orage
Aussi bien on ne peut où choisir auantage,
Nous viuons a tastons, & dans ce monde icy
Souuent auecq' trauail on poursuit du soucy:
Car les Dieux courroussez contre la race humaine
Ont mis auecq' les biens, la sueur & la peine.
Le monde est vn berlan où tout est confondu:
Tel pense auoir gaigné qui souuent a perdu,
Ainsi qu'en vne blanque où par hazard on tire,
Et qui voudroit choisir souuent prendroit le pire,
Tout depend du destin qui sans auoir esgard
Les faueurs & les biens, en ce monde depart.
Mais puis qu'il est ainsi que le sort nous emporte,
Qui voudroit se bander contre vne loy si forte?
Suiuons donq' sa conduite en cet aueuglement.
Qui peche auecq' le Ciel, peche honorablement,
Car penser s'affranchir c'est vne resuerie,
La liberté par songe en la terre est cherie:
Rien n'est libre en ce monde & chaque homme de-
pend
Comtes, Princes, Sultãs, de quelque autre plus grãd
Tous les hommes viuants sont icy bas esclaues
Mais suiuant ce qu'ils sont ils different d'entraues
Les vns les portent d'or & les autres de fer:

Mais n'en deſplaiſe aux vieux, ny leur Philoſopher
Ny tant de beaux eſcrits, qu'on lit en leurs eſcoles
Pour s'affranchir l'eſprit ne ſont que des paroles.
Au ioug nous ſommes nez & n'a iamais eſté
Homme qu'on ait veu viure en plaine liberté.
En vain me retirant enclos en vne eſtude
Penſeroy-ie laiſſer le ioug de ſeruitude,
Eſtant ſerf du deſir, d'aprendre & de ſçauoir:
Ie ne ferois ſinon que changer de deuoir.
C'eſt l'arreſt de nature, & perſonne en ce monde
Ne ſçauroit controller ſa ſageſſe profonde.
Puis que peut-il ſeruir aux mortels icy bas,
Marquis, d'eſtre ſçauant, au de ne l'eſtre pas?
Si la ſcience pauure, affreuſe & meſpriſee
Sert au peuple de fable, aux plus grands de riſee:
Si les gens de Latin, des ſots ſont denigrez
Et ſi l'on n'eſt Docteur ſans prendre ces degrez
Pourueu qu'on ſoit morgant, qu'on bride ſa mou-
ſtache (nache)
Qu'on friſe ſes cheueux, qu'on porte vn grand pan.
Qu'on parle barragouyn, & qu'on ſuiue le vent:
En ce temps du iourd'huy l'on n'eſt quetrop ſçauant.
Du ſiecle les mignons, fils de la poulle blanche
Ils tiennent a leur gré la fortune en la manche,
En credit eſleuez ils diſpoſent du tout,
Et n'entreprennẽt rien qu'ils n'en viennent àbout:
Mais quoy, me diras-tu, il t'en faut autant faire

Qui ose a peu souuent la fortune contraire:
Importune le Louure, & de iour, & de nuict
Perds pour t'assuiettir & la table: & le lict:
Soit entrant effronté, & sans cesse importune,
En ce temps l'impudence esleue la fortune.
Il est vray, mais pourtant ie ne suis point d'auis
De desgager mes iours pour les rendre asseruis,
Et souz vn nouuel astre aller nouueau Pilotte
Conduire en autre mer, mon nauire qui flotte.
Entre l'espoir du bien, & la peur du danger,
De froisser mon attente, en ce bord estranger.
Car pour dire le vray c'est vn pays estrange,
Ou comme vn vray Prothée à toute heure on se change,
Ou les loix par respect sages humainement,
Confondent le loyer auec le chastiment,
Et pour vn mesme fait de mesme intelligence
L'vn est iusticié, l'autre aura recompence.
Car selon l'interest le credit ou l'appuy
Le crime se condamne, & s'absout auiourd'huy.
Ie le dy sans confondre en ces aigres remarques
La clemence du Roy, le miroir des Monarques,
Qui plus grand de vertu, de cœur & de renom:
S'est acquis de Clement, & la gloire, & le nom.
Or quant à ton conseil qu'à la Cour ie m'engage,
Ie n'en ay pas l'esprit non plus que le courage,
Il faut trop de sçauoir, & de ciuilité,

Et ſi i'oſe en parler trop de ſubtilité,
Ce n'eſt pas mon humeur, ie ſuis melancolique,
Ie ne ſuis point entrant, ma façon eſt ruſtique,
Et le ſurnom de bon me va tout reprochant,
D'autant que ie n'ay pas l'eſprit d'eſtre meſchant.
Et puis ie ne ſçaurois me forcer ny me feindre,
Trop libre en volonté ie ne me puis contraindre:
Ie ne ſçaurois flatter, & ne ſçay point comment
Il faut ſe taire accort, ou parler fauſſement,
Benir les fauoris de geſte, & de parolles,
Parler de leurs ayeux, au iour de Cerizolles,
Des hauts faits de leur race, & comme ils ont acquis
Ce titre auec honneur de Ducs, & de Marquis
Ie n'ay point tant d'eſprit pour tant de menterie:
Ie ne puis m'adonner a la cageollerie:
Selon les accidents, les humeurs ou les iours,
Changer comme d'habits tous les mois de diſcours.
Suiuant mon naturel ie hay tout artifice,
Ie ne puis deſguiſer, la vertu ny le vice,
Offrir tout de la bouche, & d'vn repos menteur,
Dire pardieu, Monſieur, ie vous ſuis ſeruiteur,
Pour cent bonadiez s'arreſter en la ruë,
Faire ſus l'vn des pieds en la ſale la gruë
Entendre vn marjollet qui dit auec meſpris
Ainſi qu'aſnes, ces gens ſont tous veſtus de gris,
Ces autres verdelets aux perroquets reſſemblent,
Et ceux cy mal peignez deuant les Dames trēblent,

Puis au partir de la comme tourne le vent
Auecques vn bon-iour amis comme deuant.
Ie n'entẽds point le cours du Ciel, ny des planetes,
Ie ne sçay deuiner les affaires secretes,
Connoistre vn bon visage, & iuger si le cœur
Contraire à ce qu'on voit ne seroit point mocqueur.
De porter vn poullet ie n'ay la suffisance,
Ie ne suis point adroit, ie n'ay point d'eloquence
Pour colorer vn fait, ou destourner la foy,
Prouuer qu'vn grand amour n'est suiect à la loy,
Suborner par discours vne femme coquette,
Luy conter des chansons de Ieanne & de Paquette,
Desbaucher vne fille, & par viues raisons
Luy monstrer comme Amour fait les bõnes maisons,
Les maintient, les esleue, & propice aux plus belles
En honueur les auance, & les fait Damoiselles,
Que c'est pour leurs beaux nez que se font les balets
Qu'elles sont le subiect des vers, & des poullets,
Que leur nom retentit dans les airs que l'on chante
Qu'elles ont à leur suite vne trouppe beante
De langoureux transis, & pour le faire court
Dire qu'il n'est rien tel qu'aymer les gens le Court,
Alegant maint exemple en ce siecle où nous sommes
Qu'il n'est rien si facile à prendre que les hommes,
Et qu'on ne s'enquiert plus s'elle a fait le pourquoy,
Pourueu qu'elle soit riche, & qu'elle ait bien dequoy.
Quand elle auroit suiuy le camp à la Rochelle,

S'elle a force ducats elle eſt toute pucelle.
L'honneur eſtropié, languiſſant & perclus,
N'eſt plus rien qu'vn idole en qui l'on ne croit plus.
Or pour dire cecy il faut force miſtere,
Et de mal diſcourir il vaut bien mieux ſe taire.
Il eſt vray que ceux-là qui n'ont pas tant d'eſprit
Peuuent mettre en papier leur dire par eſcrit
Et rendre par leurs vers, leur Muſe maquerelle?
Mais pour dire le vray ie n'en ay la ceruelle.
Il faut eſtre trop prompt, à eſcrire â tous propos
Perdre pour vn Sonnet & ſommeil, & repos.
Puis ma Muſe eſt trop chaſte, & i'ay trop de courage,
Et ne puis pour autruy façonner vn ouurage
Pour moy i'ay de la court autant comme il m'en faut:
Le vol de mon deſſein ne s'eſtend point ſi haut:
De peu ie ſuis content, encore que mon maiſtre
S'il luy plaiſoit vn iour mon trauail reconnoiſtre
Peut autant qu'autre Prince, & a trop de moyen
D'eſleuer ma fortune & me faire du bien,
Ainſi que ſa Nature a la vertu facile
Promet que mon labeur ne doit eſtre inutile,
Et qu'il doit quelque iour mal-gré le ſort cuiſant
Mon ſeruice honorer d'vn honneſte preſant,
Honneſte & conuenable à ma baſſe fortune,
Qui n'abaye, & n'aſpire ainſi que la commune
Apres l'or du Perou, ny ne tend aux honneurs
Que Rome de partit aux vertus des Seigneurs.

Que me ſert de m'aſſeoir le premier à la table,
Si la faim d'en auoir me rend inſatiable?
Et ſi le faix leger d'vne double Eueſché
Me rendant moins content me rend plus empeſché?
Si la gloire & la charge à la peine adonnee
Rend ſoubs l'ambition mon ame infortunee;
Et quand la ſeruitude a pris l'homme au colet
I'eſtime que le Prince eſt moins que ſon valet,
C'eſt pourquoy ie ne tends à fortune ſi grande:
Loin de l'ambition, la raiſon me commande:
Et ne pretends auoir autre choſe ſinon,
Qu'vn ſimple benefice, & quelque peu de nom?
Afin de pouuoir viure, auec quelque aſſeurance,
Et de m'oſter mon bien, que l'on ait conſcience.
Alors vrayment heureux les liures feuillettant
Ie rendrois mon deſir, & mon eſprit contant.
Car ſans le reuenu l'eſtude nous abuſe,
Et le corps ne ſe paiſt aux banquets de la Muſe,
Ses mets ſont de ſçauoir diſcourir par raiſon,
Comme l'ame ſe meut vn temps en ſa priſon,
Et comme de liuree elle monte diuine
Au Ciel lieu de ſon eſtre, & de ſon origine,
Comme le Ciel mobile eternel en ſon cours
Fait les ſiecles, les ans, & les mois, & les iours,
Comme aux quatre Elemens, les matieres encloſes,
Donnent comme la mort la vie à toutes choſes.

Comme premierement les hmmes diſperſez,
Furent par l'armonie, en trouppes amaſſez,
Et comme la malice en leur ame gliſſee,
Troubla de nos ayeux l'innocente penſee,
Doù naſquirent les loix, les bourgs, & les citez,
Pour ſeruir de gourmette à leurs meſchancetez,
Comme ils furent en fin reduicts ſous vn Empire,
Et beaucoup d'autres plats qui ſeroient longs à dire,
Et quand on en ſçauroit ce que Platon en ſçait,
Marquis tu n'en ſerois plus gras ny plus refait.
Car c'eſt vne viande en eſprit conſommee,
Legere à l'eſtomach, ainſi que la fumee:
Sçais tu pour ſçauoir biẽ, ce qu'il nous faut ſçauoir?
C'eſt s'affiner le gouſt de cognoiſtre & de voir,
Apprendre dans le monde & lire dans la vie,
D'autres ſecrets plus fins, que de Philoſophie,
Et qu'auecq' la ſcience il faut vn bon eſprit.
Or entends à ce point ce qu'vn Grec en eſcrit,
Iadis vn loup, dit il que la faim eſpoinçonne
Sortant hors de ſon fort, rencontre vne Lionne
Rugiſſante à l'abort, & qui monſtroit aux dents
L'inſatiable faim qu'elle auoit au dedans:
Furieuſe elle aproche, & le loup qui l'aduiſe,
D'vn langage flateur luy parle & la courtiſe:
Car ce fut de tout temps que ployant ſous l'effort,
Le petit cede au grand, & le foible au plus fort,

Luy di-ie qui craignoit que faute d'autre proye,
La beſte l'attaquaſt, ſes ruſes il employe,
Mais en fin le hazard ſi bien le ſecourut,
Qu'vn mulet gros & gras à leurs yeux apparut,
Ils cheminent diſpos croyant la table preſte,
Et s'approchent tous deux aſſez pres de la beſte,
Le loup qui la cognoiſt, malin, & deffiant,
Luy regardant aux pieds luy parloit en riant:
D'où es-tu? qui és-tu? quelle eſt ta nourriture?
Ta race, ta maiſon, ton maiſtre, ta nature?
Le mulet eſtonné de ce nouueau diſcours
De peur, ingenieux, aux ruſes eut recours,
Et comme les Normans ſans luy reſpondre voire,
Et comme, ce dit-il, ie n'ay point de memoire,
Et comme ſans eſprit, ma grand mere me vit,
Sans m'en dire autre choſe, au pied me l'eſcriuit.
Lors il leue la iambe au iarret ramaſſee,
Et d'vn œil innocent il couuroit ſa penſee,
Se tenant ſuſpendu ſur les pieds en auant:
Le loup qui l'apperçoit ſe leue de deuant,
S'excuſant de ne lire auecq' ceſte parolle,
Que les loups de ſon temps n'alloient point à l'écolle
Quand la chaude lionne à qui l'ardente faim,
Alloit precipitant la rage, & le deſſein,
S'aproche plus ſçauante en volonté de lire,
Le mulet prend le temps, & du grand coup qu'il tire

Luy enfonce la teſte, & d'vne autre façon
Qu'elle ne ſçauoit point, luy aprit ſa leçon.
Alors le loup ſ'enfuit voyant la beſte morte,
Et de ſon ignorance ainſi ſe reconforte:
N'en d'eſplaiſe aux Docteurs, Cordeliers, Iacobins:
Pardieu les plus grands Clers ne ſont pas les plus fins.

FIN.

A MONSIEVR Motin.

SATYRE IIII.

Motin la Muſe eſt morte, ou la faueur pour elle:
En vain deſſus Parnaſſe Apollon en appelle,
En vain par le veiller on acquiert du ſçauoir,
Si fortune s'en mocque & s'on ne peut auoir,
Ny honneur, ny credit non plus que ſi nos peines
Eſtoient fables du peuple inutiles & vaines.
Or va, romps toy la teſte, & de iour & de nuict
Pallis deſſus vn liure à l'appetit d'vn bruict
Qui nous honore apres que nous ſommes ſouz terre,
Et de te voir paré de trois brins de lierre,
Comme s'il importoit eſtans ombres là bas,
Que noſtre nom veſcuſt ou qu'il ne veſcuſt pas,
Honneur hors de ſaiſon, inutile merite
Que viuants nous trahit, & qui morts ne profite,

Sans ſoin de l'auenir ie te laiſſe le bien
Qui vient à contre-poil alors qu'on ne ſent rien.
Puis que viuant icy de nous on ne fait conte,
Et que noſtre vertu engendre noſtre honte.
Doncq' par d'autres moyens à la Court familiers
Par vice, ou par vertu acquerons des lauriers,
Puis qu'en ce monde icy on en fait difference,
Et que ſouuent par l'vn l'autre ſe recompenſe,
Aprenons à mentir: mais d'vne autre façon
Que ne fait Calliope ombrageant ſa chanſon,
Du voile d'vne fable, afin que ſon myſtere
Ne ſoit ouuert à tous, ny cogneu du vulgaire.
Apprenons à mentir, nos propos deſguiſer,
A trahir nos amis, nos ennemys baiſer,
Faire la cour aux grands, & dans leurs anticham-
bres,
Le chapeau dans la main, nous tenir ſur nos mẽbres
Sans oſer ny cracher, ny touſſir, ny s'aſſeoir,
Et nous couchant au iour, leur donner le bon ſoir:
Car puis que la fortune aueuglement diſpoſe
Du tout, peut eſtre en fin aurons nous quelque choſe
Qui pourra deſtourner l'ingratte aduerſité,
Par vn bien incertain à taſtons debité,
Comme ces Courtiſants qui s'en faiſant accroire,
N'ont point d'autre vertu ſinon de dire voire.
Or laiſſons doncq' la Muſe, Apollon & ſes vers,
Laiſſons le luth, la lyre, & ces outils diuers,

Dont Apollon nous flatte, ingrate freneſie,
Puis que pauure & quaymande on voit la poëſie,
Ou i'ay par tant de nuicts mon trauail occupé:
Mais quoy? ie te pardonne, & ſi tu m'as trompé
La honte en ſoit au ſiecle, ou viuant d'âge en âge
Mon exemple rendra quelqu'autre eſprit plus ſage.
Mais pour moy, mon amy, ie ſuis fort mal payé
D'auoir ſuiuy cet Art, ſi i'euſſe eſtudié,
Ieune laborieux ſur vn banc à l'eſcolle,
Galien, Hipocrate, ou Iaſon, ou Bartolle,
Vne cornette au col debout dans vn parquet,
A tort & à trauers ie vendrois mon caquet,
Ou bien taſtans le poulx, le ventre & la poictrine,
I'aurois vn beau teſton pour iuger d'vne vrine,
Et me prenant au nez loûcher dans vn baſſin,
Des ragouſts qu'vn malade offre à ſon Medecin,
En dire mon aduis, former vne ordonnance,
D'vn réchape s'il peut, puis d'vne reuerence,
Contre-faire l'honneſte, & quād viēdroit au point,
Dire en ſerrant la main, Dame il n'en falloit point.
Il eſt vray que le Ciel qui me regarda naiſtre,
S'eſt de mon iugement touſiours rendu le maiſtre,
Et bien que ieune enfant mon pere me tanſaſt,
Et de verges ſouuent mes chanſons menaſſaſt,
Me diſant de deſpit, & bouffy de colere,
Badin quitte ces vers, & que penſes-tu faire?
La Muſe eſt inutile, & ſi ton oncle à ſceu,

S'auancer par cet Art tu t'y verras deceu.
Vn meſme aſtre touſiours n'eſclaire en ceſte terre:
Mars tout ardent de feu nous menaſſe de guerre,
Tout le monde fremit & ces grands mouuements,
Couuent en leurs fureurs de piteux changements.
Penſe-tu que le luth, & la lyre des Poëtes
S'accorde d'harmonie auecques les trompettes,
Les fiffres, les tambours, le canon, & le fer,
Concert extrauaguant des muſiques d'enfer,
Toute choſe à ſon regne, & dans quelques annees,
D'vn autre œil nous verrons les fieres deſtinees.
Les plus grands de ton tẽps dans le ſang aguerris,
Comme en Trace ſeront brutalement nourris,
Qui rudes n'aymeront la lyre de la Muſe,
Non plus qu'vne viéle, ou qu'vne cornemuſe.
Laiſſe donc ce meſtier, & ſage prens le ſoin
De t'acquerir vn Art qui te ſerue au beſoin.
Ie ne ſçay mon amy par quelle preſcience,
Il leut de nos deſtins ſi claire congnoiſſance,
Mais pour moy ie ſçay bien que ſans en faire cas,
Ie meſpriſois ſon dire, & ne le croyois pas,
Bien que mon bon Demon ſouuent me diſt le meſme:
Mais quand la paſſion en nous eſt ſi extreme,
Les aduertiſſemens n'ont ny force ny lieu:
Et l'homme croit à peine aux parolles d'vn Dieu.
Ainſi me tançoit-il d'vne parolle eſmeuë,
Mais comme en ſe tournant ie le perdoy de veuë

Ie perdy

Ie perdy la memoire auecques ſes diſcours,
Et reſueur m'eſgaray tout ſeul par les deſtours
Des Antres & des Bois affreux & ſolitaires,
Où la Muſe en dormant m'enſeignoit ſes miſteres,
M'aprenoit des ſecrets & meſchauffant le ſein,
De gloire & de renom releuoit mon deſſein.
Inutile ſcience, ingrate, & meſpriſee,
Qui ſert de fable au peuple, & aux grands de riſee:
Encor' ſeroit ce peu ſi ſans eſtre auancé,
L'on auoit en cet Art ſon age deſpensé,
Apres vn vain honneur que le temps nous refuſe,
Si moins qu'vne putain l'on n'eſtimoit la Muſe,
Euſſe-tu plus de feu, plus de ſoin & plus d'Art,
Que Iodelle n'eut oncq', Des-portes, ny Ronſard
L'on te fera la mouë, & pour fruict de ta peine,
Ce n'eſt, ce dira'on qu'vn Poëte à la douzaine.
Car on n'a plus le gouſt comme on l'euſt autrefois,
Apollon eſt geſné par des ſauuages loix,
Qui retiennent ſouz l'Art ſa nature offuſquee,
Et de mainte figure eſt ſa beauté maſquee,
Si pour ſçauoir former quatre vers empoullez
Faire tonner des mots mal ioincts & mal collez,
Amy, l'on eſtoit Poëte, on verroit (cas eſtranges)
Les poëtes plus eſpois que mouches en vendanges.
Or que des ta ieuneſſe Apollon t'ait apris,
Que Caliope meſme ait tracé tes eſcris,
Que le neueu d'Atlas les ait mis ſur la lyre,

Qu'en l'autre Thespean on ait daigné les lire
Qu'ils tiennent du sçauoir de l'antique leçon,
Et qu'ils soient imprimez des mains de Patisson,
Si quelqu'vn les regarde & ne leur sert d'obstacle,
Estime mon amy que c'est vn grand miracle.
L'on a beau faire bien & semer ses escris
De ciuette, bainjoin, de musc, & d'ambre gris
Qu'ils soyent pleins, releuez, & graues à l'oreille
Qu'ils facent sourciller les doctes de merueille,
Ne pense pour cela estre estimé moins fol,
Et sans argent contant, qu'on te preste vn licol,
Ny qu'on n'estime plus (humeur extrauagante)
Vn gros asne, pourueu de mille escus de rente.
Ce mal-heur est venu de quelques ieunes veaux
Qui mettent à l'encan l'honneur dans les bordeaux
Et raualant Phœbus, les Muses, & la grace,
Font vn bouchon à vin du laurier de Parnasse,
A qui le mal de teste est commun & fatal,
Et vont bisarrement en poste à l'hospital,
Disant s'on n'est hargneux, & d'humeur difficile,
Que l'on est mespriſé de la troupe ciuile,
Que pour estre bon Poëte il faut tenir des fous,
Et desirent en eux, ce qu'on mespriſe en tous,
Et puis en leur chanson sottement importune,
Ils accusent les grands, le Ciel & la fortune,
Qui fustez de leurs vers en sont si rebattus,
Qu'ils ont tiré cet art du nombre des vertus,

Tiennent à mal d'eſprit leurs chanſons indiſcrettes
Et les mettent au rang des plus vaines ſornettes.
Encore quelques grands afin de faire voir,
De Mæcene riuaux qu'ils ayment le ſçauoir,
Nous voyent de bon œil, & tenant vne gaule,
Ainſi qu'à leurs cheuaux nous en flattent l'eſpaule,
Auecque bonne mine, & d'vn langage doux,
Nous diſent ſouriant, & bien que faictes vous?
Auez vous point ſur vous quelque chanſõ nouuelle;
I'en vy ces iours paſſez de vous vne ſi belle,
Que c'eſt pour en mourir: ha! ma foy ie voy bien,
Que vous ne m'aimez plus, vous ne me dõnez rien.
Mais on lit à leurs yeux & dans leur contenance,
Que la bouche ne parle ainſi que l'ame penſe,
Et que c'eſt, mon amy, vn grimoire & des mots
Dont tous les Courtiſans endorment les plus ſots.
Mais ie ne m'aperçoy que trẽchãt du preud'hõme,
Mon temps en cent caquets ſottement ie conſomme,
Que mal inſtruit ie porte en broüage du ſel,
Et mes coquilles vendre à ceux de ſainct Michel.
Donc ſans mettre enchere aux ſottiſes du mõde,
Ny gloſer les humeurs de Dame Fredegonde,
Ie diray librement pour finir en deux mots:
Que la plus part des gens ſont habillez en ſots.

FIN.

A MONSIEVR Bertaut, Eueſque de Sées.

SATYRE V.

BErtaut, c'eſt vn grand cas, quoy que l'on puiſſe faire,
Il n'eſt moyen qu'vn homme à chacun puiſſe plaire,
Et fuſt-il plus parfait que la perfection.
L'homme voit par les yeux de ſon affection,
Chaſqu'vn fait à ſon ſens dont ſa raiſon s'eſcrime,
Et tel blaſme en autruy ce dequoy ie l'eſtime,
Tout ſuiuant l'intellect, change d'ordre & de rang,
Les Mores auiourd'huy peignent le Diable blanc,
Le ſel eſt doux aux vns, le ſuccre amer aux autres,
L'on reprẽd tes humeurs ainſi qu'on fait les noſtres,
Les Critiques du temps m'apellent des bauché,
Que ie ſuis iour & nuict aux plaiſirs attaché,
Que i'y perds mon eſprit, mon ame & ma ieuneſſe,

Les autres au rebours accuſent ta ſageſſe,
Et ce hautain deſir qui te fait meſpriſer,
Plaiſirs, treſors, grandeurs pour t'immortaliſer,
Et diſent, ô chetifs, que mourant ſur vn liure,
Penſez ſeconds Phœnix en vos cendres reuiure
Que vous eſtes trompez en voſtre propre erreur,
Car & vous & vos vers viuez par Procureur.
Vn liuret tout moyſi vit pour vous, & encore
Comme la mort vous fait, la taigne vous deuore,
Ingrate vanité dont l'homme ſe repaiſt,
Qui baille apres vn bien qui ſottement luy plaiſt.
Ainſi les actions aux langues ſont ſuiettes,
Mais ces diuers rapports ſont de foibles ſagettes,
Qui bleſſent ſeulement ceux qui ſont mal armez,
Non pas les bons eſprits à vaincre accouſtumez
Qui ſçauent auiſez auecq' difference,
Separer le vray bien du fard de l'apparence.
C'eſt vn mal bien eſtrãge au cerueau des humains
Qui ſuiuant ce qu'ils ſont malades ou plus ſains,
Digerent leur viande, & ſelon leur nature,
Ils prennent ou mauuaiſe ou bonne nourriture.
Ce qui plaiſt à l'œil ſain offence vn chaſſieux,
L'eau ſe iaunit en bile au corps du bilieux,
Le ſang d'vn Hydropique en pituite ſe change,
Et l'eſtomach gaſté pourrit tout ce qu'il mange,
De la douce liqueur roſoyante du Ciel,
L'vne en fait le venim, & l'autre en fait le miel

Ainſi c'eſt la nature, & l'humeur des perſonnes,
Et non la qualité qui rend les choſes bonnes.
Charnellement ſe ioindre auecq' ſa parenté,
En France c'eſt inceſte, en Perſe charité,
Tellement qu'à tout prendre en ce monde où nous ſommes,
Et le bien, & le mal depend du gouſt des hommes.
Or ſans me tourmenter de diuers appetis,
Quels ils ſõt aux plus grãds, & quels aux plus petis
Ie te veux diſcourir comme ie trouue eſtrange,
Le chemin d'où nous vient le blaſme & la louange,
Et comme i'ay l'eſprit de Chimeres brouillé,
Voyant qu'vn More noir m'appelle barbouillé,
Que les yeux de trauers s'offencent que ie lorgne,
Et que les quinze vingts diſent que ie ſuis borgne.
C'eſt ce qui me deſplaiſt, encor que i'aye appris,
En mon philoſopher d'auoir tout a meſpris.
Penſes-tu qu'à preſent vn homme a bonne grace,
Qui dans le four l'Eueſque entherine ſa grace,
Ou l'autre qui pourſuit des abolitions,
De vouloir ietter l'œil deſſus mes actions,
Vn traiſtre, vn vſurier, qui par miſericorde,
Par argent, ou faueur s'eſt ſauué de la corde,
Moy qui dehors ſans plus ay veu le Chaſtelet,
Et qui iamais Sergent ne ſaiſit au colet,
Qui vis ſelon ies loix & me contiens de ſorte
Que ie ne tremble point quãd on heurte à ma porte,

Voyant vn Preſident le cœur ne me treſſault,
Et la peur d'vn Preuoſt ne m'eſueille en ſurſault:
Le bruit d'vne recherche au logis ne m'arreſte,
Et nul remord faſcheux ne me trouble la teſte,
Ie repoſe la nuict ſus l'vn & l'autre flanc,
Et cependant, Bertault, ie ſuis deſſus le ranc.
Sçaurez du temps preſent, hipocrites ſeueres,
Vn Claude effrontement parle des adulteres
Milon ſanglant encor reprend vn aſſaſſin,
Grache, vn ſeditieux, & Verres, le larcin.
Or pourmoy tout le mal que leur diſcours m'objete,
C'eſt que mon humeur libre à l'amour eſt ſuiete,
Que i'ayme mes plaiſirs, & que les paſſe-temps
Des amours m'ont rendu griſon auant le temps,
Qu'il eſt bien mal-aiſé que iamais ie me change,
Et qu'à d'autres façons ma ieuneſſe ſe range.
Mon oncle m'a conté que monſtrant à Ronſard
Tes vers eſtincellants & de lumiere & d'art,
Il ne ſceut que reprendre en ton apprentiſſage
Sinon qu'il te iugeoit pour vn Poëte trop ſage.
Et ores au contraire on m'abiecte à peché,
Les humeurs qu'en ta Muſe il euſt bien recherché.
Auſſi ie m'eſmerueilles au feu que tu recelles,
Qu'vn eſprit ſi raſſis ait des fougues ſi belles.
Car ie tien comme luy que le chaud Element,
Qui donne ceſte poincte en cet entendement,
Dont la verue s'eſchauffe & s'enflame de ſorte,

Que ce feu dans le Ciel sur des aisles l'emporte,
Soit le mesme qui rend le Poëte ardent & chaud,
Suiet à ses plaisirs de courage si haut
Qu'il m'espriſe le peuple, & les choſes communes,
En brauant les faueurs ſe moeque des fortunes,
Qui le fait desbauché, frenetique, reſuant,
Porter la teſte baſſe, & l'eſprit dans le vent
Eſgayer ſa fureur parmy des precipices,
Et plus qu'à la raiſon ſuiet à ſes caprices.
Faut il doncq' à preſent s'eſtonner ſi ie ſuis
Enclin à des humeurs qu'éuiter ie ne puis,
Ou mon temperament malgré moy me tranſporte,
Et rend la raiſon foible ou la nature eſt forte,
Mais que ce mal me dure, il eſt bien mal-aiſé:
L'homme ne ſe plaiſt pas d'eſtre touſiours fraiſé.
Chaſque âge a ſes façons, & change de Nature,
De ſept ans en ſept ans noſtre temperature:
Selon que le Soleil ſe loge en ſes maiſons,
Se tournent nos humeurs ainſi que nos ſaiſons,
Toute choſe en viuant auec l'ame s'altere,
Le desbauché ſe rid des ſermons de ſon pere,
Et dans vingt & cinq ans venant à ſe changer
Retenu, vigilant, ſoigneux, & meſnager,
De ces meſmes diſcours ces fils il admonneſte.
Qui ne font que s'en rire & qu'en hocher la teſte:
Chaſque age a ſes humeurs, ſon gouſt, & ſes plaiſirs,
Et comme noſtre poil blanchiſſent nos deſirs,

Nature ne peut pas l'âge en l'âge confondre:
L'enfant qui ſçait deſia demander & reſpondre,
Qui marque aſſeurément la terre de ſes pas,
Auecques ſes pareils ſe plaiſt en ſes esbas,
Il fuit, il vient, il parle, il pleure, il ſaute d'aiſe,
Sãs raiſon d'heure en heure, il s'eſmeut & s'apaiſe.
Croiſſant l'âge en auant ſans ſoin de gouuerneur,
Releué, courageux, & cupide d'honneur,
Il ſe plaiſt aux cheuaux, aux chiens, à la cãpagne,
Facile au vice il hait les vieux & les deſdaigne,
Rude à qui le reprend, pareſſeux à ſon bien,
Prodigue, deſpenſier, il ne conſerue rien,
Hautain, audacieux, conſeiller de ſoymeſme,
Et d'vn cœur obſtiné ſe heurte à ce qu'il ayme.
L'âge au ſoin ſe tournant homme fait, il acquiert
Des biens, & des amis, ſi le temps le requiert,
Il maſque ſes diſcours comme ſur vn theatre,
Subtil, ambitieux, l'honneur il idolatre,
Son eſprit auiſé preuient le repentir,
Et ſe garde d'vn lieu difficile à ſortir.
Maints fâcheux accidẽs ſurprennent ſa vieilleſſe,
Soit qu'auecq' du ſoucy gaignant de la richeſſe,
Il s'en defend l'vſage, & craint de s'en ſeruir,
Que tant plus il en a, moins s'en peut aſſouuir,
Ou ſoit qu'auec froideur, il face toute choſe,
Imbecile, douteux, qui voudroit, & qui n'oſe,
Dilayant, qui touſiours à l'œil ſur l'auenir,

De leger il n'eſpere & croit au ſouuenir
Il parle de ſon temps difficile & ſeuere,
Cenſurant la ieuneſſe vſe des droicts de pere,
Il corrige, il reprend, hargneux en ſes façons,
Et veut que tous ſes mots ſoient autant de leçons.
Voyla doncq' de par Dieu comme tourne la vie,
Ainſi diuerſement aux humeurs aſſeruie,
Que chaſque âge depart à châque homme en viuãt,
De ſon temperament la qualité ſuiuant,
Et moy qui ieune encor en mes plaiſirs m'eſgaye.
Il faudra que ie change, & malgré que i'en aye
Plus ſoigneux deuenu, plus froid, & plus raſſis,
Que mes ieunes penſers cedent aux vieux ſoucis,
Que i'en paye l'eſcot remply iuſqu'à la gorge,
Et que i'en rende vn iour les armes à ſainct George.
Mais de ces diſcoureurs il ne s'en trouue point,
Ou pour le moins bien peu qui connoiſſent ce point,
Effrontez, ignorans, n'ayans rien de ſolide,
Leur eſprit prend l'eſſor ou leur langue le guide,
Sans veoir le fond du ſac ils prononcent l'arreſt,
Et rengent leur diſcours au point de l'intereſt,
Pour exemple parfaite ils nõt que l'apparence,
Et c'eſt ce qui nous porte à ceſte indiference
Qu'enſemble l'on confond le vice & la vertu,
Et qu'on l'eſtime moins qu'on n'eſtime vn feſtu.
Auſſi qu'importe-il de mal ou de bien faire,
Si de nos actions vn Iuge volontaire,

Selon ſes appetits, les decide & les rend
Dignes de recompence, ou d'vn ſupplice grand:
Si touſiours nos amis, en bon ſens les expliquent,
Et ſi tout au rebours nos haineux nous en piquent,
Chacun ſelon ſon gouſt s'obſtine en ſon party,
Qüi fait qu'il n'eſt plus rien qui ne ſoit peruerty,
La vertu n'eſt vertu, l'enuie la deſguiſe,
Et de bouche ſans plus le vulgaire la priſe,
Au lieu du iugemeut, regnent les paſſions,
Et donne l'intereſt, le prix aux actions.
Ainſi ce vieux reſueur qui n'agueres à Rome
Gouuernoit vn enfant & faiſoit le preud'homme,
Contre-carroit Caton, critique en ſes diſcours,
Qui touſiours re chignoit & reprenoit touſiours.
Apres que cet enfant s'eſt fait plus grand par l'âge
Reuenant à la Cour d'vn ſi lointain voyage,
Ce critique changeant d'humeurs & de cerueau,
De ſon pedant qu'il fut deuint ſon maquereau.
O gentille vertu qu'aiſement tu te changes,
Non, non, ces actions meritent des louanges,
Car le voyant tout ſeul qu'on le prenne à ſerment,
Il dira qu'icy bas l'homme de iugement,
Se doit accommoder au temps qui luy commande,
Et que c'eſt à la Cour vne vertu bien grande.
Doncq' la meſme vertu le dreſſant au poulet,
De vertueux qu'il fut le rend Dariolet,
Doncq' à ſi peu de frais, la vertu ſe profane,

Se deſguiſe, ſe maſque, & deuient courtiſane,
Se trãsforme aux humeurs, ſuit le cours du marché,
Et diſpence les gens de blaſme & de peché.
Peres des ſiecles vieux, exemples de la vie,
Dignes d'eſtre admirez d'vne honorable enuie,
(Si quelque beau deſir viuoit encor en nous)
Nous voyant de là-haut, Peres qu'en dites vous?
Iadis de voſtre temps la vertu ſimple & pure,
Sans fard, ſans fiction, imitoit ſa nature,
Auſtere en ſes façons, ſeuere en ſes propos,
Qui dans vn labeur iuſte eſgayoit ſon repos,
D'hommes vous faiſans Dieux vous paiſſoit d'Ambroſie,
Et donnoit place au Ciel à voſtre fantaſie.
La lampe de ſon front par tout vous eſclairoit,
Et de toutes frayeurs vos eſprits aſſeuroit,
Et ſans penſer aux biens ou le vulgaire penſe,
Elle eſtoit voſtre prix & voſtre recompenſe,
Où la noſtre auiourd'huy qu'on reuere icy bas,
Va la nuict dans le bal, & danſe les cinq pas,
Se parfume, ſe friſe, & des façons nouuelles
Veut auoir par le fard du nom entre les belles,
Fait creuer les courtaux en chaſſant aux foreſts:
Court le faquin, la bague, eſcrime des fleurets:
Monte vn cheual de bois, fait deſſus des pommades,
Talonne le Genet & le dreſſe aux paſſades,
Chante des airs nouueaux, inuente des balets,

Sçait eſcrire & porter les vers & les poulets,
A l'œil touſiours au guet, pour des tours de ſoupleſſe
Gloſe ſur les habits & ſur la gentilleſſe,
Se plaiſt à l'entretien, commente les bons mots,
Et met à meſme prix, les ſages & les ſots.
Et ce qui plus encor' m'empoiſonne de rage,
Et quand vn charlatan releue ſon langage,
Et de coquin, faiſant le Prince reueſtu,
Baſtit vn Paranimphe à ſa belle vertu,
Et qu'il n'eſt crocheteur, ny courtaut de boutique,
Qui n'eſtime à vertu l'art où ſa main s'aplique,
Et qui paraphraſant ſa gloire & ſon renom,
Entre les vertueux ne veuille auoir du nom.
Voyla comme à preſent chacun l'adulteriſe.
Et forme vne vertu comme il paiſt à ſa guiſe,
Elle eſt comme au marché dans les impreſſions,
Et s'adiugeant aux taux de nos affections,
Fait que par le caprice & non par le merite,
Le blaſme, & la louange au hazard ſe debite:
Et peut vn ieune ſot, ſuiuant ce qu'il conçoit,
Ou ce que par ſes yeux ſon eſprit en reçoit,
Donner ſon iugement, en dire ce qu'il penſe,
Et mettre ſans reſpect noſtre honneur en balance:
Mais puis que c'eſt le temps, meſpriſant les rumeurs
Du peuple laiſſons là le monde en ces humeurs,
Et ſi ſelon ſon gouſt, vn chacun en peut dire,
Mon gouſt ſera, Bertault, de n'en faire que rire.

FIN.

A MONSIEVR de Bethune estant Ambassadeur pour sa Majesté à Rome.

SATYRE VI.

BEthune si la charge ou ta vertu s'amuse
Te permet escouter les chansons que la Muse,
Dessus les bords du Tibre & du mont Pa- (latin,
Me fait dire en François au riuage Latin,
Ou comme vn grand Hercule, à la poictrine large
Nostre Atlas de son faix sur ton dos se descharge,
Te commet de l'estat l'entier gouuernement,
Escoute ce discours tissu bigarrement,
Ou ie ne pretends point escrire ton histoire:
Ie ne veux que mes vers s'honorent en la gloire,
De tes nobles ayeulx, dont les faits releuez,
Dans les cœurs des Flamens sont encore grauez,

Qui tiennent à grandeur de ce que tes anceſtres
En armes glorieux furent iadis leurs maiſtres.
Ny moins comme ton frere aydé de ta vertu,
Par force, & par conſeil, en France a combatu,
Ces auares oyſeaux dont les griffes gourmandes,
Du bon Roy des François, rauiſſoient les viandes,
Suiect trop haut pour moy, qui doy ſans m'eſgarer,
Au champ de ſa valeur, la veoir, & l'admirer.
Auſſi ſelon le corps on doit tailler la robe:
Ie ne veux qu'à mes vers noſtre honneur ſe dérobe,
Ny qu'en tiſſant le fil de vos faits plus qu'humains,
Dedans ce Labirinthe il m'eſchape des mains,
On doit ſelon la force entreprendre la peine,
Et ſe donner le ton ſuiuant qu'on a d'haleine,
Non comme vn fol, chanter de tort & de trauers.
Laiſſant doncq' aux ſçauans à vous peindre en leurs vers,
Haut eſleuez en l'air ſur vne aiſle doree,
Dignes imitateurs des enfans de Boree.
Tandis qu'à mon pouuoir mes forces meſurant,
Sans prendre ny Phœbus, ny la Muſe à garant,
Ie ſuiuray le caprice en ces païs eſtranges
Et ſans paraphraſer tes faits & tes louanges,
Ou me fantaſier le cerueau de ſoucy,
Sur ce qu'on dit de France, ou ce qu'on voit icy,
Ie me deſchargeray d'vn faix que ie deſdaigne
Suffiſant de creuer vn Genet de Sardaigne,

Qui pourroit defaillant en ſa morne vigueur,
Succomber ſous le fais que i'ay deſſus le cœur.
Or ce n'eſt point de voir en regne la ſottiſe,
L'auarice & le Luxe, entre les gens d'Egliſe,
La iuſtice à l'ancan, l'innocent oppreſſé:
Le conſeil corrompu, ſuiure l'intereſſé,
Les eſtats peruertis, toute choſe ſe vendre,
Et n'auoir du credit qu'au prix qu'on peut deſpẽdre.
Ny moins que la valeur, n'ait icy plus de lieu,
Que la nobleſſe courre en poſte à l'hoſtel Dieu,
Que le ieunes oyſifs, aux plaiſirs s'abandonnent,
Que les fẽmes du tẽps, ſoiẽt à qui plus leur donnent
Que l'vſure ait trouué (bien que ie n'ay dequoy,
Tant elle a bonne dents) que mordre deſſu s moy.
Tout cecy ne me peze, & l'eſprit ne me trouble,
Que tout s'y peruertiſſe il ne m'en chaut d'vn double
Du temps, ny de l'eſtat, il ne faut s'afliger,
Selon le vent qui fait l'homme doit nauiger.
Mais ce dont ie me deuls eſt bien vne autre choſe
Qui fait que l'œil humain, iamais ne ſe repoſe,
Qu'il s'abandonne en proye aux ſoucis plus cuiſans,
Ha! que ne ſuis-ie Roy pour cent ou ſix vingts ans,
Par vn Edict public qui fuſt irreuocable,
Ie bannirois l'honneur, ce monſtre abominable,
Qui nous trouble l'eſprit, & nous charme ſi bien,
Que ſans luy les humains, icy ne voient rien,
Qui trahit la nature, & qui rend imparfaite,

Toute

Toute choſe qu'au gouſt, les delices ont faite.
Or ie ne doute point que ces eſprits boſſus,
Qui veulent qu'on les croye en droite ligne yſſus
Des ſept ſages de Grece, à mes vers ne s'opoſent,
Et que leurs iugements deſſus le mien ne gloſent.
Comme de faire entendre à chacun que ie ſuis
Auſſi perclus d'eſprit comme Pierre du Puis,
De vouloir ſottement que mon diſcours ſe dore
Aux deſpens d'vn ſuiect que tout le monde adore,
Et que ie ſuis de plus priué de iugement,
De t'offrir ce caprice ainſi ſi librement.
A toy qui des ieuneſſe appris en ſon eſcole,
A adorer l'honneur d'effect, & de parole,
Qui l'as pour vn but ſainct, en ton penſer profond,
Et qui mourrois pluſtoſt, que luy faire vn faux bõd.
Ie veux bien auoir tort en ceſte ſeule choſe,
Mais ton doux naturel fait que ie me propoſe,
Librement te monſtrer à nud mes paſſions,
Comme à cil qui pardonne aux imperfections:
Qu'ils n'en parlent donq' plus, & qu'eſtrange on ne
trouue,
Si ie hais plus l'honneur qu'vn mouton vne louue.
L'honneur qui ſouz faux tiltre habite aueq' nous,
Qui nous oſte la vie & les plaiſirs plus doux,
Qui trahit noſtre eſpoir, & fait que l'on ſe peine,
Apres l'eſclat fardé d'vne apparence vaine:
Qui ſevre les deſirs, & paſſe meſchamment,

La plume par le bec a noſtre ſentiment,
Qui nous veut faire entẽdre en ces vaines chimeres,
Que pour ce qu'il nous touche, il ſe perd ſi nos meres,
Nos femmes, & nos ſœurs, ſont leurs maris ialoux,
Comme ſi leurs deſirs dependiſſent de nous.
Ie penſe quant à moy que cet homme fut yure,
Qui changea le premier l'vſage de ſon viure,
Et rengeant ſouz des loix, les hommes eſcartez,
Baſtit premierement & villes & citez,
De tours & de foſſez renforça ſes murailles,
Et r'enferma dedans cent ſortes de quenailles.
De ceſt amas confus, naſquirent à l'inſtant,
L'enuie, le meſpris, le diſcord inconſtant
La peur, la trahiſon, le meurtre, la vengeance,
L'horible deſeſpoir, & toute ceſte engeance,
De maux qu'on voit regner en l'enfer de la court,
Dont vn pédant de Diable en ſes leçons diſcourt,
Quand par art il inſtruit ſes eſcoliers pour eſtre
(S'il ſe peut faire) en mal plus grands Clercs qne leur maiſtre.
Ainſi la liberté du monde s'enuola,
Et chacun ſe campant, qui deça, qui delà,
De hayes, de buiſſons remarqua ſon partage,
Et la fraude fit lors la figue au premier âge.
Lors du mien, & du tien, naſquirent les procez,
A qui l'argent depart, bon ou mauuais ſuccez,
Le fort batit le foible, & luy liura la guerre,

De là l'ambition fist enuahir la terre,
Qui fut auant le temps que suruindrent ces maux,
Vn hospital commun à tous les animaux,
Quand le mary de Rhee au siecle d'innocence,
Gouuernoit doucement le monde en son enfance:
Que la terre de soy le froment rapportoit,
Que le chesne de Manne & de miel degoutoit:
Que tout viuoit en paix, qu'il n'estoit point d'vsures,
Que rien ne se vendoit, par poix ny par mesures:
Qu'on n'auoit point de peur qu'vn Procureur fiscal,
Formast sur vne éguille vn long procés verbal:
Et se iettant d'aguet dessus vostre personne,
Qu'vn Barisel vous mist dedans la tour de Nonne.
Mais si tost que le fils le pere dechassa,
Tout sans dessus dessous icy se renuersa.
Les soucis, les ennuis, nous broüillerent la teste,
L'on ne pria les saincts qu'au fort de la tempeste,
L'on trompa son prochain, la mesdisance eut lieu,
Et l'hipocrite fist barbe de paille à Dieu,
L'homme trahit sa foy, d'où vindrent les Notaires,
Pour attacher au ioug les humeurs volontaires.
La faim & la cherté se mirent sur le rang,
La fiéure, les charbons, le maigre flux de sang,
Commencerent d'esclorre, & tout ce que l'Autonne
Par le vent de midy, nous apporte & nous donne.
Les soldats puis apres ennemis de la paix,
Qui de l'auoir d'autruy ne se saoulent iamais,

Troublerent la campagne, & saccageant nos villes,
Par force en nos maisons violerent nos filles,
D'où nasquit le bourdeau qui s'esleuant debout,
Al instant comme vn Dieu s'estendit tout par tout,
Et rendit Dieu mercy ces fiéures amoureuses,
Tant de galants pelez, & de femmes galeuses,
Que les perruques sont & les drogues encor,
(Tant on en a besoin) aussi cheres que l'or.
Encore tous ces maux ne seroient que fleurettes,
Sans ce maudit honneur, ce conteur de sornettes,
Ce fier serpent qui couue vn venin souz des fleurs,
Qui noye iour & nuict nos esprits en nos pleurs:
Car pour ces autres maux c'estoient legeres peines,
Que Dieu donna selon les foiblesses humaines.
Mais ce traistre cruel excedant tout pouuoir,
Nous fait suer le sang sous vn pesant deuoir,
De chimeres nous pipe, & nous veut faire accroire,
Qu'au trauail seulement doit consister la gloire,
Qu'il faut perdre & sommeil, & repos, & repas,
Pour tascher d'acquerir vn suiect qui n'est pas,
Ou s'il est, que iamais aux yeux ne se descouure,
Et perdu pour vn coup iamais ne se recouure,
Qui nous gonfle le cœur de vapeur & de vent,
Et d'excez par luy mesme il se perd bien souuent.
Puis on adorera ceste menteuse idole,
Pour oracle on tiendra ceste croyance folle,
Qu'il n'est rien de si beau que tomber bataillant,

Qu'aux despens de son sang il faut estre vaillant,
Mourir d'vn coup de lance, ou du choc d'vne picque,
Comme les Paladins de la saison antique,
Et respandant l'esprit blessé par quelque endroit,
Que nostre ame s'enuolle en Paradis tout droit.
Ha! que c'est chose belle & fort bien ordonnee,
Dormir dedans vn lict la grasse matinee
En Dame de Paris, s'habiller chaudement,
A la table s'asseoir, manger humainement,
Se reposer vn peu, puis monter en carrosse,
Aller à Gentilly caresser vne Rosse,
Pour escroquer sa fille & venant à effect,
Luy monstre comme Iean à sa mere le faict.
Ha! Dieu pourquoy faut-il que mõ esprit ne vaille
Autant que cilqui mist les souris en bataille,
Qui sçeut à la Grenoüille apprendre son caquet,
Ou que l'autre qui fist en vers vn Sopiquet,
Ie serois esloigné de tout raillerie,
Vn poëme grand & beau, de la poltronnerie,
En despit de l'honneur, & des femmes qui l'ont,
D'effect sous la chemise, ou d'apparence au front,
Et m'asseure pour moy qu'en ayant leu l'histoire,
Elles ne seroient plus si sottes que d'y croire.
Mais quand ie considere où l'ingrat nous reduit,
Comme il nous ensorcelle & comme il nous seduit,
Qu'il assemble en festin, au Renard la Cigoigne,
Et que son plus beau ieu, ne gist riẽ qu'ẽ sa troigne,

Celuy le peut bien dire à qui des le berceau,
Ce malheureux honneur a tins le bec en l'eau,
Qui le traine à taſtõs, quelque part qu'il puiſſe eſtre,
Ainſi que fait vn chien, vn aueugle ſon maiſtre:
Qui s'en va doucement apres luy pas à pas,
Et librement ſe fie à ce qu'il ne voit pas,
S'il veut que plus long temps à ce diſcours ie croye,
Qu'il m'offre à tout le moins quelque choſe qu'õ voye
Et qu'on ſauoure, afin qu'il ſe puiſſe ſçauoir,
Si le gouſt d'eſment point ce que l'œil en peut voir.
Autrement quant à moy ie luy fay banqueroute,
Eſtant imperceptible, il eſt comme la goutte:
Et le mal qui caché nous oſte l'embompoint.
Qui nous tuë à veu' d'œil, & que l'on ne voit point.
On a beau ſe charger de telle marchandiſe,
A peine en auroit on vn Catrin à Veniſe,
Encor qu'on voye apres courir certains cerueaux,
Comme apres les raiſins courent les eſtourneaux.
Que font tous ces vaillãs de leur valeur guerriere,
Qui touchent du penſer l'eſtoile pouſſiniere,
Morguent la deſtinee & gourmandent la mort,
Contre qui rien ne dure & rien n'eſt aſſez fort,
Et qui tout tranſparents de claire renommee,
Dreſſent cent fois le iour, en diſcours vne armee,
Donnent quelque bataille. & tuant vn chacun,
Font que mourir & viure à leur dire n'eſt qu'vn:
Releuez, emplumez, braues comme ſainct George,

Et Dieu ſçait cependant s'ils mentent par la gorge,
Et bien que de l'honneur ils facent des leçons,
En fin au fond du ſac ce ne ſont que chanſons,
Mais mõ Dieu que ce traiſtre eſt d'vne eſtrãge ſor-
Tandis qu'à le blaſmer la raiſon me tranſporte, (te
Que de luy ie meſdis il me flatte, & me dit,
Que ie veux par ces vers acquerir ſon credit,
Que c'eſt ce que ma Muſe en trauaillant pourchaſſe,
Et mon intention qu'eſtre en ſa bonne grace,
Qu'en meſdiſant de luy ie le veux requerir,
Et tout ce que ie fay que c'eſt pour l'acquerir,
Si ce n'eſt qu'on diroit qu'il me l'auroit fait faire,
Ie l'irois appeller comme mon aduerſaire,
Auſſi que le duel eſt icy deffendu,
Et que d'vne autre part i'ayme l'indiuidu.
Mais tandis qu'en colere à parler ie m'arreſte,
Ie ne m'apperçoy pas que la viande eſt preſte,
Qu'icy non plus qu'en France on ne s'amuſe pas,
A diſcourir d'honneur quand on prend ſon repas,
Le ſommelier en haſte eſt ſorty de la caue,
Deſia Monſieur le maiſtre & ſon monde ſe laue,
Trefues auecq' l'honneur, ie m'envais tout courant,
Decider au Tinel vn autre different.

FIN.

A Monſieur le Marquis de Coeuures.

SATYRE VII.

Sotte, & faſcheuſe humeur de la pluſpart des hommes,
Qui ſuiuant ce qu'ils ſont, iugent ce que nous ſommes,
Et ſuccrant d'vn ſouris vn diſcours ruineux,
Accuſent vn chacun des maux qui ſont en eux,
Noſtre melancolique en ſçauoit bien que dire,
Qui nous pique en riant, & nous flate ſans rire
Qui porte vn cœur de ſang, deſſous vn front bleſmy
Et duquel il vaut mieux eſtre amy qu'ennemy.
Vous qui tout au contraire auez dans le courage
Les meſmes mouuements qu'on vous lit au viſage,
Et qui parfait amy vos amis eſpargnez,
Et de mauuais diſcours leur vertu n'esborgnez,
Dont le cœur grand, & ferme, au changement ne ploye,

Et qui fort librement en l'orage s'employe,
Ainſi qu'vn bon patron, qui ſoigneux, ſage & fort,
Sauue ſes compagnons & les conduit à bord.
Cognoiſſant doncq' en vous vne vertu facile,
Aporter les deffauts d'vn eſprit imbecille,
Qui dit ſans aucun fard, ce qu'il ſent librement,
Et dont iamais le cœur, la bouche ne deſment,
Comme à mon confeſſeur vous ouurant ma penſee,
De ieuneſſe, & d'amour, follement inſenſee,
Ie vous conte le mal ou trop enclin ie ſuis,
Et que preſt à laiſſer ie ne veux & ne puis,
Tant il eſt mal-aiſé d'oſter auecq' l'eſtude,
Ce qu'on a de nature, ou par longue habitude.
Puis la force me manque, & n'ay le iugement
De conduire ma barque en ce rauiſſement,
Au gouffre du plaiſir, la courante m'emporte?
Tout ainſi qu'vn cheual qui a la bouche forte
I'obeis au caprice & ſans diſcretion,
La raiſon ne peut rien deſſus ma paſſion.
Nulle loy ne retient mon ame abandonnee,
Ou ſoit par volonté, ou ſoit par deſtinee,
En vn mal euident ie clos l'œil à mon bien:
Ny conſeil, ny raiſon, ne me ſeruent de rien.
Ie choppe par deſſein, ma faute eſt volontaire:
Ie me bande les yeux, quand le Soleil m'eſclaire:
Et content de mon mal ie me tiens trop heureux,
D'eſtre comme ie ſuis, en tous lieux amoureux,

De nature qui ſert vn chacun à ſa mode.)
Or moy qui ſuis tout flame & de nuict & de iour,
Qui n'haleine que feu ne reſpire qu'amour,
Ie me laiſſe emporter à mes flames communes,
Et cours ſouz diuers vents de diuerſes fortunes
Rauy de tous obiects, i'ayme ſi viuement,
Que ie n'ay pour l'amour ny choix, ny iugement:
De toute eſlection, mon ame eſt deſpourueuë,
Et nul obiect certain, ne limite ma veuë.
Toute femme m'agree, & les perfections
Du corps ou de l'eſprit troublent mes paſſions.
I'ayme le port de l'vne, & de l'autre la taille,
L'autre d'vn trait laſcif, me liure la bataille,
Et l'autre deſdaignant d'vn œil ſeuere & doux,
Ma peine, & mon amour, me donne mille coups,
Soit qu'vne autre modeſte à l'impourueu m'auiſe,
De vergongne, & d'amour mon ame eſt toute épriſe,
Ie ſens d'vn ſage feu mon eſprit enflammer,
Et ſon honneſteté me contrainct de l'aymer.
Si quelque autre affetee en ſa douce malice,
Gouuerne ſon œillade auecq' de l'artifice,
I'ayme ſa gentilleſſe, & mon nouueau deſir,
Se la promet ſçauant en l'amoureux plaiſir.
Que l'autre par le liure, & face de merueilles,
Amour qui prend par tout me prend par les oreilles,
Et iuge par l'eprit parfaict en ſes accords,
Des points plus accomplis que peut auoir le corps:

Si l'autre eſt au rebours des lettres nonchalante,
Ie croy qu'au fait d'amour elle ſera ſçauante,
Et que nature habile à couurir ſon deffaut,
Luy aura mis au lict tout l'eſprit qu'il luy faut.
Ainſi de toute femme à mes yeux oppoſee,
Soit parfaite en beauté ou ſoit mal compoſee,
De meurs, ou de façons, quelque choſe m'en plaiſt,
Et ne ſçay point comment, ny pourquoy, ny que c'eſt.
Quelque objet que l'eſprit, par mes yeux ſe figure,
Mon cœur tendre à l'amour, en reçoit la pointure:
Comme vn miroir en ſoy toute image reçoit,
Il reçoit en amour quelque obiect que ce ſoit,
Autant qu'vne plus blanche, il ayme vne brunette,
Si l'vne a plus d'eſclat, l'autre eſt plus ſadinette,
Et plus viue de feu, d'amour & de deſir,
Comme elle en reçoit plus, donne plus de plaiſir.
Mais ſans parler de moy que toute amour emporte,
Voyant vne beauté follaſtrement accorte,
Dont l'abord ſoit facile, & l'œil plein de douceur,
Que ſemblable à Venus on l'eſtime ſa ſœur,
Que le Ciel ſur ſon front ait poſé ſa richeſſe,
Qu'elle ait le cœur humain, le port d'vne Deeſſe,
Qu'elle ſoit le tourment, & le plaiſir des cœurs,
Que Flore ſouz ſes pas face naiſtre des fleurs,
Au ſeul trait de ſes yeux, ſi puiſſans ſur les ames,
Les cœurs les plus glacez ſõt tous bruſlãs de flames,
Et fuſt-il de metail, ou de bronze, ou de roc,

Il n'eſt Moine ſi ſainct qui n'en quittaſt le froc.
Ainſi moy ſeulement ſous l'amour ie ne plie,
Mais de tous les mortels la nature accompliè
Fleſchit ſous ceſt Empire, & n'eſt homme icy bas
Qui ſoit exempt d'amour, non plus que du treſpas.
Ce n'eſt donc choſe eſtrange (eſtant ſi naturelle)
Que ceſte paſſion me trouble la ceruelle,
M'empoiſonne l'eſprit, & me charme ſi fort,
Que i'ayme ray, ie croy, encore apres ma mort.
Marquis voyla le vent dont ma nef eſt portee,
A la triſte mercy de la vague indomtee,
Sans corde, ſans timon, ſans eſtoile, ny iour,
Reſte ingrat, & piteux de l'orage d'amour,
Qui content de mon mal, & ioyeux de ma perte,
Se rit de voir des flots ma poictrine couuerte,
Et comme ſans eſpoir flotte ma paſſion,
Digne, non de riſee, ains de compaſſion.
Cependant incertain du cours de la tempeſte,
Ie nage ſur les flots, & releuant la teſte,
Ie ſemble deſpiter naufrage audacieux,
L'infortune, les vents, la marine & les Cieux.
Meſgayant en mon mal comme vn melancolique,
Qui repute à vertu ſon humeur frenetique,
Diſcourt de ſon caprice, en caquette tout haut.
Auſſi comme à vertu i'eſtime ce defaut,
Et quand tout par mal-heur iureroit mõ dommage,
Ie mourray fort content mourant en ce voyage,

FIN.

A MONSIEVR l'Abbé de Beaulieu, nõmé par ſa Majeſté, à l'Eueſché du Mans.

SATYRE VIII.

Charles, de mes pechez i'ay bien fait penitence,
Or toy qui te cognois aux cas de cõſciẽce,
Iuge ſi i'ay raiſon de penſer eſtre abſous,
I'oyois vn de ces iours la Meſſe à deux genoux, (tes
Faiſãt mainte oraiſõs, l'œil au ciel, les mains ioin-
Le cœur ouuert aux pleurs, & tout percé de pointes
Qu'vn deuot repentir eſlançoit dedans moy,
Tremblant des peurs denfer, & tout bruſlant de foy.
Quand vn ieune friſé, releué de mouſtache,
De galoche, de botte, & d'vn ample pennache
Me vint prendre, & me dit, penſant dire vn bon mot,

Pour vn Poëte du temps vous eſtes trop deuot,
Moy ciuil, ie me leue, & le bon iour luy donne,
(Qu'heureux eſt le folaſtre, à la teſte griſonne,
Qui bruſquement euſt dit auecq' vne ſambieu)
Ouy bien pour vous Mõſieur qui ne croyez en Dieu.
Sotte diſcretion ie voulus fair accroire,
Qu'vn Poëte n'eſt biſarre, & faſcheux qu'apres boire,
Ie baiſſe vn peu la teſte, & tout modeſtement,
Ie luy fis à la mode, vn petit compliment,
Luy comme bien apris, le meſme me ſceut rendre,
Et ceſte courtoiſie à ſi haut prix me vendre,
Que i'aymerois bien mieux, chargé d'age, & d'ennuis,
Me voir à Rome pauure, entre les mains des Iuifs.
Il me prit par la main, apres mainte grimace,
Changeant ſur l'vn des pieds, à toute heure de place
Et danſant tout ainſi qu'vn Barbe encaſtelé,
Me diſt en remachant vn propos aualé,
Que vous eſtes heureux vous autres belles ames,
Fauoris d'Apollon, qui gouuernez les Dames,
Et par mille beaux vers les charmez tellement,
Qu'il n'eſt point de beautez, que pour vous ſeulemẽt,
Mais vous les meritez, vos vertus non communes,
Vous font dignes Monſieur de ces bonnes fortunes.
Glorieux de me voir ſi hautement loüé,
Ie deuins auſſi fier qu'vn chat amadoüé,
Et ſentant au Palais, mon diſcours ſe confondre:

D'vn

D'vn ris de ſainct Medard il me fallut reſpondre,
Ie pourſuis, mais amy, laiſſons le diſcourir,
Dire cent, & cent fois, il en faudroit mourir,
Sa barbe pinçoter, cageoller la ſcience,
Releuer ſes cheueux, dire en ma conſcience,
Faire la belle main, mordre vn bout de ſes gants,
Rire hors de propos, monſtrer ſes belles dents,
Se carrer ſur vn pied, faire arſer ſon eſpee,
Et s'adoucir les yeux ainſi qu'vne poupee:
Cependant qu'en trois mots ie te feray ſçauoir,
Ou premier à mon dam ce faſcheux me peut voir.
I'eſtois chez vne Dame, enquis ſi la Satyre,
Permettoit en ces vers que ie le peuſſe dire,
Reluit, enuironné, de la diuinité,
Vn eſprit auſſi grand, que grande eſt ſa beauté.
Ce Fanfaron chez elle, eut de moy cognoiſſance,
Et ne fut de parler iamais en ma puiſſance,
Luy voyant ce iour là ſon chappeau de velours,
Rire d'vn faſcheux conte, & faire vn ſot diſcours,
Bien qu'il m'euſt à l'abord doucement fait entendre,
Qu'il eſtoit mon valet, à vendre & à deſpendre,
Et deſtournant les yeux, belle à ce que i'entens,
Commẽt vous gouuernez les beaux eſprits du tẽps,
Et faiſant le doucet de parole, & de geſte,
Il ſe met ſur vn lict, luy diſant, ie proteſte,
Que ie me meurs d'amour, quãd ie ſuis pres de vous
Ie vous aime ſi fort que i'en ſuis tout ialoux,

Puis rechangeant de note, il monstre sa rotonde:
Ceſt ouurage eſt-il beau, que vous ſemble du mõde?
L'homme que vous ſçauez, m'a dit qu'il n'ayme rien,
Madame à voſtre auis, ce iourd'huy ſuis-ie bien,
Suis-ie pas bien chauſſé, ma iambe eſt elle belle?
Voyez ce taffetas la mode en eſt nouuelle,
C'eſt œuure de la Chine à propos on m'a dit
Que contre les clinquants le Roy fait vn Edict:
Sur le coude il ſe met, trois boutons ſe delace,
Madame baiſez moy, n'ay-ie pas bonne grace,
Que vous eſtes faſcheuſe, à la fin on verra,
Roſete le premier qui s'en repentira.
D'aſſez d'autres propos il me rompit la teſte,
Voyla quant & comment ie cogneu ceſte beſte,
Te iurant, mon amy, que i'ay quitté ce lieu,
Sans demander ſon nom, & ſans luy dire Adieu.
Ie n'eus depuis ce iour de luy nouuelle aucune,
Si ce n'eſt ce matin que de male fortune
Ie fus en ceſte Egliſe où comme i'ay conté,
Pour me perſecuter Satan l'auoit porté.
Apres tous ces propos qu'on ſe dit d'arriuee,
D'vn fardeau ſi peſant ayant l'ame greuee,
Ie chauuy de l'oreille & demeurant penſif,
L'eſchine i'alongeois comme vn aſne retif,
Minutant me ſauuer de ceſte tirannie,
Il le iugè à reſpect, ô ſans ceremonie,
Ie vous ſuply, dit il, viuons en compagnons,

Ayant ainſi qu'vn pot les mains ſur les roignons,
Il me pouſſe en auant, me preſente la porte,
Et ſans reſpect des Saincts hors l'Egliſe il me porte
Auſſi froid qu'vn ialoux qui voit ſon corriual,
Sortis il me demande eſtes vous à cheual,
Auez vous point icy quelqu'vn de voſtre troupe,
Ie ſuis tout ſeul à pied, luy de m'offrir la croupe,
Moy pour m'en depeſtrer, luy dire tout expres,
Ie vous baiſe les mains, ie m'en vais icy pres,
Chez mon oncle diſner, o Dieu le galand homme
I'en ſuis, & moy pour lors comme vn bœuf qu'on aſ-
ſomme,
Ie laiſſe choir la teſte, & bien peu s'en falut,
Remettant par deſpit en la mort mon ſalut.
Que ie n'allaſſe lors la teſte la premiere,
Me ietter du Pont-neuf, à bas en la riuiere.
Inſenſible il me traine en la court du Palais,
Où trouuant par hazard quelqu'vn de ſes valets,
Il l'appelle & luy dit, hola hau Ladreuille,
Qu'on ne m'atende point, ie vay diſner en ville,
Dieu ſçait ſi ce propos me trauerſa l'eſprit,
Encor n'eſt-ce pas tout, il tire vn long eſcrit,
Que voyant ie fremy, lors ſans cageollerie,
Monſieur ie ne m'entends à la chicanerie.
Ce luy dis-ie, feignant l'auoir veu de trauers,
Auſſi n'en eſt-ce pas, ce ſont des meſchans vers,
(Ie cogneu qu'il eſtoit veritable à ſon dire,)

Que pour tuer le temps ie m'efforce d'escrire,
Et pour vn courtisan quand vient l'occasion,
Ie monstre que i'en sçay pour ma prouision.
Il lit, & se tournant brusquement par la place,
Les Banquiers estonnez admiroient sa grimace,
Et monstroient en riant qu'ils ne luy eussent pas,
Presté sur son minois quatre double ducats.
(Que i'eusse bien donnez pour sortir de sa pate)
Ie l'escoute, & durant que l'oreille il me flate,
Le Bon Dieu sçait comment à chasque fin de vers,
Tout expres ie disois quelque mot de trauers,
Il poursuit nonobstant d'vne fureur plus grande,
Et ne cessa iamais qu'il n'eut fait sa legende.
Me voyant froidement ses œuures aduouer
Il les serre, & se met luy mesme à se louer,
Doncq' pour vn Caualier n'est-ce pas quelque chose?
Mais, Mõsieur n'auez vous iamais veu de ma prose,
Moy de dire que si, tant ie craignois qu'il eust
Quelque procés verbal qu'entendre il me fallust.
Encore dittes moy en vostre conscience,
Pour vn qui n'a du tout acquis nulle science,
Cecy n'est il pas rare, il est vray sur ma foy,
Luy dis ie souriant lors se tournant vers moy,
M'accolle à tour de bras, & tout petillant d'aise,
Doux comme vne espousee, à la ioue il me baise:
Puis me flattant l'espaule, il me fist librement,
L'honneur que d'aprouuer mon petit iugement

Apres ceſte carreſſe: il rentre de plus belle,
Tantoſt il parle à l'vn, tantoſt l'autre l'appelle,
Touſiours nouueaux diſcours, & tãt fut-il humain
Que touſiours de faueur il me tint par la main.
I'ay peur que ſans cela i'ay l'ame ſi fragile,
Que le laiſſant du guet i'euſſe peu faire gile:
Mais il me fut bien force eſtant bien attaché,
Que ma diſcretion, expiaſt mon peché.
Quel heur ce m'eust eſté, ſi ſortant de l'Egliſe,
Il m'euſt conduit chez luy, & m'oſtant la chemiſe,
Ce beau valet à qui, ce beau maiſtre parla,
M'euſt donné languilade, & puis meuſt laiſſé là,
Honorable defaite, heureuſe eſchapatoire,
Encores derechef me la fallut-il boire.
Il vint à reparler deſſus le bruit qui court
De la Royne, du Roy, des Princes de la Court,
Que Paris eſt bien grand, que le Pont-neuf s'acheue
Si plus en paix qu'en guerre, vn Empire s'eſleue,
Il vint à definir, que c'eſtoit qu'amitié,
Et tant d'autres vertus que s'en eſtoit pitié.
Mais il ne definit, tant il eſtoit nouice.
Que l'indiſcretion eſt vn ſi faſcheux vice,
Qu'il vaut bien mieux mourir de rage ou de regret,
Que de viure à la geſne auec vn indiſcret.
Tandis que ces diſcours me donnoient la torture,
Ie ſonde tous moyens pour voir ſi d'auanture:
Quelque bon accident, euſt peu m'en retirer

Et m'empeſcher en fin de me deſeſperer.
Voyant vn Preſident ie luy parle d'affaire,
S'il auoit des procés, qu'il eſtoit neceſſaire
D'eſtre touſiours apres, ces Meßieurs honneter,
Qu'il ne laiſſaſt pour moy, de les ſoliciter,
Quant à luy qu'il eſtoit homme d'intelligence,
Qui ſçauoit comme on perd ſon bien par negligence
Ou marche l'intereſt, qu'il faut ouurir les yeux.
Ha! nõ Monſieur, dit-il, i'aymerois beaucoup mieux
Perdre tout ce que i'ay, que voſtre compagnie,
Et ſe miſt auſſi toſt ſur la ceremonie,
Moy qui n'ayme à debatre en ces fadeſes là,
Vn temps ſans luy parler, ma langue vacila:
En fin ie me remets ſur les cageolleries,
Luy dis comme le Roy eſtoit aux Tuilleries,
Ce qu'au Louure on diſoit, qu'il feroit ce iourd'huy,
Qu'il deuroit ſe tenir touſiours aupres de luy,
Dieu ſçait combien alors, il me diſt de ſottiſes,
Parlant de ſes hauts faits, & de ſes vaillantiſes,
Qu'il auoit tant ſeruy, tant fait la faction,
Et n'auoit cependant aucune penſion,
Mais qu'il ſe conſoloit, en ce qu'aumoins l'Hiſtoire,
Comme on fait ſon trauail, ne deſroboit ſa gloire.
Et s'y met ſi auant que ie creu que mes iours,
Deuoient pluſtoſt finir que non pas ſon diſcours.
Mais comme Dieu voulut apres tant de demeures,

L'orloge du Palais, vint à fraper vnze heures,
Et luy qui pour la ſouppe auoit l'eſprit ſubtil,
A quelle heure Monſieur voſtre oncle diſne-til?
Lors bien peus'en falut, ſans plus long tẽps atendre
Que de rage au gibet ie ne m'allaſſe pendre,
Encor l'euſſe-ie fait s'eſtant deſeſperé:
Mais ie croy que le Ciel contre moy coniuré
Voulut que s'accompliſt ceſte auanture mienne,
Que me diſt, ieune enfant, vne Bohemienne.
Ny la peſte, la faim, la verolle, la tous,
La fieure, les venins, les larrons, ny les lous,
Ne tueront ceſtuy-cy, mais l'importun langage,
D'vn facheux, qu'il s'en garde, eſtant grand, s'il eſt ſage,
Comme il continuoit ceſte vieille chanſon,
Voicy venir quelqu'vn d'aſſez pauure façon,
Il ſe porte au deuant, luy parle, le cageolle:
Mais ceſt autre à la fin, ſe monta de parole,
Mõſieur c'eſt trop long tẽps: tout ce que vous voudrez
Voicy l'Arreſt ſigné, non Monſieur vous viendrez,
Quand vous ſerez dedans vous ferez à partie.
Et moy qui cependant n'eſtois de la partie,
I'eſquiue doucement, & m'en vais à grand pas,
La queue en loup qui fuit, & les yeux contre bas,
Le cœur ſautant de ioye, & triſte d'aparence,
Depuis aux bons Sergens i'ay porté reuerence,

Comme à des gens d'honneur par qui le Ciel voulu
Que ie receuſſe vn iour le bien de mon ſalut,
Mais craignant d'encourir vers toy le meſme vice
Que ie blaſme en autruy, ie ſuis à ton ſeruice,
Et prie Dieu qu'il nous garde, en ce bas monde icy,
De faim, d'vn importun, de froid & de ſoucy.

FIN.

A MONSIEVR Rapin.

SATYRE IX.

RAPIN le fauorit d'Apollon & des Muſes,
Pendant qu'en leur meſtier iaur & nuict tu t'amuſes,
Et que d'vn vers nombreux non encore chanté,
Tu te fais vn chemin à l'immortalité,
Moy qui n'ay ny l'eſprit, ny l'haleine aſſez forte,
Pour te ſuiure de pres & te ſeruir d'eſcorte,
Ie me contenteray ſans me precipiter,
D'admirer ton labeur ne pouuant l'imiter.
Et pour me ſatisfaire au deſir qui me reſte,
De rendre ceſt hommage à chacun manifeſte,
Par ces vers i'en prens acte, afin que l'aduenir,
De moy par ta vertu, ſe puiſſe ſouuenir
Et que ceſte memoire à iamais s'entretienne,
Que ma Muſe imparfaite eut en honneur la tienne,

Et que ſi i'eus l'eſprit d'ignorence abbattu,
Ie l'eus au moins ſi bon, que i'aymay ta vertu:
Contraire à ces reſueurs dont la Muſe inſolente,
Cenſurant le plus vieux arrogamment ſe vante,
De reformer les vers, non les tiens ſeulement:
Mais veulent deterrer les Grecs du monument,
Les Latins, les Hebreux, & toute l'Antiquaille,
Et leur dire en leur nez qu'ils n'ont rien fait qui vaille.

Ronſard en ſon meſtier n'eſtoit qu'vn apprentif,
Il auoit le cerueau fantaſtique & retif,
Des-Portes n'eſt pas net, du Bellay trop facile,
Belleau ne parle pas comme on parle à la ville,
Il a des mots hargneux, bouffis & releuez,
Qui du peuple auiourd'huy ne ſont pas approuuez.
Comment il nous faut doncq' pour faire vne œuure grande,
Qui de la calomnie & du temps ſe deffende,
Qui trouue quelque place entre les bons Autheurs,
Parler comme à ſainct Iean parlent les crocheteurs.
Encore ie le veux, pourueu qu'ils puiſſent faire,
Que ce beau ſçauoir entre en l'eſprit du vulgaire,
Et quand les crocheteurs ſeront Poëtes fameux,
Alors ſans me faſcher ie parleray comme eux.
Penſent-ils des plus vieux offençant la memoire,
Par le meſpris d'autruy s'acquerir de la gloire?
Et pour quelque vieux mot eſtrange, ou de trauers,
Prouuer qu'ils ont raiſon de cenſurer leurs vers,

(Alors qu'vne œuure brille, & d'art & de ſcience,
La verue quelquefois s'eſgaye en la licence)
Il ſemble en leurs diſcours hautain & genereux:
Que le cheual volant n'ait paſſé que pour eux,
Que Phœbus à leur ton, accorde ſa vielle,
Que la mouche du Grec, leurs levres emmielle,
Qu'ils ont ſeuls icy bas trouué la pie au nit,
Et que des hauts eſprits le leur eſt le zenit:
Que ſeuls des grands ſecrets ils ont la cognoiſſance,
Et diſent librement que leur experience,
A rafiné les vers fantaſtiques d'humeur,
Ainſi que les Gaſcons ont fait le point d'honneur,
Qu'eux tous ſeuls du biẽ dire ont trouué la metode,
Et que rien n'eſt parfaict s'il n'eſt fait à leur mode.
Cependant leur ſçauoir ne s'eſtend ſeullement,
Qu'à regratter vn mot douteux au iugement,
Prendre garde que vn, qui heurte vne diphtongue,
Eſpier ſi des vers la rime eſt breue ou longue,
Ou bien ſi la voyelle, à l'autre s'vniſſant:
Ne rend point à l'oreille vn vers trop languiſſant:
Et laiſſent ſur le verd le noble de l'ouurage,
Nul eſguillon diuin n'eſleue leur courage,
Ils rampent baſſement, foibles d'inuentions,
Et n'oſent peu hardis tenter les fictions,
Froids à l'imaginer: car s'ils font quelque choſe,
C'eſt proſer de la rime, & rimer de la proſe,
Que l'art lime & relime & polit de façon,

Qu'elle rend à l'oreille vn agreable ſon,
Et voyant qu'vn beau feu leur ceruelle n'embraſe,
Ils attiſent leurs mots enioliuent leur phraſe,
Affectent leur diſcours tout ſi releué d'art,
Et peignent leur defaux de couleur & de fard,
Auſſi ie les compare à ces femmes iolies,
Qui par les affiquets ſe rendent embellies,
Qui gentes en habits & fades en façons,
Parmy leur point coupé tendent leurs hameçons,
Dont l'œil rit molement auecque affeterie,
Et de qui le parler n'eſt rien que flaterie:
De rubans piolez s'agencent proprement,
Et toute leur beauté ne giſt qu'en l'ornement,
Leur viſage reluit de ceruſe & de peautre,
Propres en leur coiffure vn poil ne paſſe l'autre.
Où ſes diuins eſprits hautins & releuez,
Qui des eaux d'Helicon ont les ſens abreuuez,
De verue & de fureur leur ouurage eſtincelle,
De leurs vers tout diuins la grace eſt naturelle,
Et ſont comme lon voit la parfaicte beauté,
Qui contente de ſoy, laiſſe la nouueauté,
Que l'art trouue au Palais ou dãs le blãc d'Eſpagne,
Rien que le naturel ſa grace n'accompagne,
Son front laué d'eau claire eſclaté d'vn beau teint,
De roſes & de lys la nature la peint,
Et laiſſant là Mercure, & toutes ſes malices,
Les nonchalances ſont les plus grands artifices.

Or Rapin quand à moy ie n'ay point tant d'eſprit,
Ie vay le grand chemin que mon oncle m'aprit,
Laiſſant la ces Docteurs que les Muſes inſtruiſent,
En des arts tous nouueaux, & s'ils font comme ils diſent,
De ſes fautes vn liure auſſi gros que le ſien,
Telles ie les croiray quand ils auront du bien,
Et que leur belle Muſe à mordre ſi cuiſante,
Leur don'ra comme luy dix mil eſcus de rente,
De l'honneur, de l'eſtime, & quand par l'Vniuers
Sur le lut de Dauid on chantera leurs vers,
Qu'ils auront ioint l'vtile auecq' le delectable,
Et qu'ils ſçauront rimer vne auſſi bonne table.
On fait en Italie vn conte aſſez plaiſant,
Qui vient à mon propos, qu'vne fois vn paiſant,
Homme fort entendu & ſuffiſant de teſte,
Comme on peut aiſement, iuger par ſa requeſte:
S'en vint trouuer le Pape & le voulut prier,
Que les Preſtres du temps ſe peuſſent marier,
Afin ce diſoit-il que nous puiſſions nous autres,
Leurs femmes careſſer ainſi qu'ils font les noſtres.
Ainſi ſuis-ie d'auis, comme ce bon lourdaut,
S'ils ont l'eſprit ſi bon, & l'intellect ſi haut,
Le iugement ſi clair, qu'ils facent vn ouurage,
Riche d'inuentions, de ſens & de langage,
Que nous puiſſions draper comme ils font nos eſcris,
Et voir comme l'on dit, s'ils ſont ſi bien apris,

Qu'ils monſtrent de leur eau, qu'ils entrent en car-
Leur âge defaudra pluſtoſt que la matiere, (riere,
Nous ſommes en vn ſiecle où le Prince eſt ſi grand,
Que tout le monde entier, à peine le comprend,
Qu'ils facent par leurs vers, rougir chacun de hõte,
Et comme de valeur noſtre Prince ſurmonte,
Hercule, Ælee, Achil, qu'ils oſtẽt les lauriers, (riers:
Aux vieux, comme le Roy, l'a fait aux vieux guer-
Qu'ils compoſent vne œuure, on verra ſi leur liure,
Apres mille & mille ans, ſera digne de viure,
Surmontant par vertu, l'enuie & le deſtin,
Comme celuy d'Homere, & du chantre Latin.
Mais Rapin mon amy, c'eſt la vieille querelle,
L'homme le plus parfaict, a manqué de cerueIle,
Et de ce grand deffaut vient l'imbecilité,
Qui rend l'homme hautin, inſolent, effronté,
Et ſelon le ſuiect qu'à l'œil il ſe propoſe,
Suiuant ſon appetit il iuge toute choſe.
Auſſi ſelon nos yeux, le Soleil eſt luiſant,
Moymeſme en ce diſcours qui fais le ſuffiſant,
Ie me cognois frappé ſans le pouuoir comprendre,
Et de mon ver coquin ie ne me puis deffendre.
Sans iuger, nous iugeons, eſtant noſtre raiſon,
Là haut dedans la teſte, ou ſelon la ſaiſon
Qui regne en noſtre humeur les broüillars nous
embroüillent,
Et de livres cornus le cerueau nous barbouillent.

Philosophes resueurs discourez hautement,
Sans bouger de la terre allez au Firmament:
Faites que tout le Ciel branle à vostre cadence,
Et pesez vos discours, mesme dans sa balance,
Cognoissez les humeurs, qu'il verse dessus nous,
Ce qui se fait dessus, ce qui se fait dessous,
Porter vne lenterne aux cachots de nature,
Sçachez qui donne aux fleurs ceste aimable peinture,
Quelle main sur la terre, en broye la couleur,
Leurs secrettes vertus, leurs degrez de chaleur,
Voyez germer à l'œil, les semences du monde,
Allez mettre couuer les poissons dedans l'onde,
Deschiffrez les secrets de Nature & des Cieux,
Vostre raison vous trompe, aussi bien que vos yeux.
Or ignorant de tout, de tout ie me veux rire,
Faire de mon humeur, moy mesme vne Satyre,
N'estimer rien de vray qu'au goust il ne soit tel,
Viure, & comme Chrestien adorer l'Immortel,
Où gist le seul repos qui chasse l'ignorance,
Ce qu'on void hors de luy, n'est que sotte apparence,
Piperie, artifice, encore, ô cruauté!
Des hommes & du temps, nostre meschanceté,
S'en sert aux passions, & dessous vne aumusse,
L'ambition, l'amour, l'auarice se musse:
L'on se couure d'vn froc pour tromper les ialoux,
Les Temples auiourd'huy seruent aux rendez-vous:
Derriere les pilliers, on oyt mainte sornette,

Et comme dans vn bal, tout le monde y caquette,
On doit rendre, ſuiuant & le temps & le lieu,
Ce qu'on doit à Ceſar, & ce qu'on doit à Dieu,
Et quand aux appetis de la ſotiſe humaine,
Comme vn hõme ſans gouſt, ie les ayme ſans peine,
Auſſi bien rien n'eſt bon que par affection,
Nous iugeons, nous voyons ſelon la paſſion.
Le Soldat auiourd'huy ne reſue que la guerre,
En paix le Laboureur veut cultiuer ſa terre:
L'auare n'a plaiſir qu'en ſes doubles ducas,
L'amant iuge ſa Dame vn chef d'œuure icy bas,
Encore qu'elle n'ait ſur ſoy rien qui ſoit d'elle,
Que le rouge & le blanc, par art la face belle,
Qu'elle ante en ſon palais ſes dents tous les matins,
Qu'elle doiue ſa taille au bois de ſes patins,
Que ſon poil des le ſoir, friſe dans la boutique,
Comme vn caſque au matin, ſur ſa teſte s'aplique,
Qu'elle ait comme vn piquier le corſelet au dos,
Qu'à grand peine ſa peau puiſſe couurir ſes os,
Et tout ce qui de iour, la fait voir ſi doucette,
La nuit comme en depoſt ſoit deſſous la toillette,
Son eſprit vlceré iuge en ſa paſſion,
Que ſon teint fuit la nique à la perfection.
Le Soldat tout ainſi pour la guerre ſouſpire,
Iour & nuit il y penſe & touſiours la deſire,
Il ne reſue la nuit, que carnage & que ſang,
La pique dans le poing, & l'eſtoc ſur le flang,

Il penſe

Il penſe mettre à chef quelque belle entrepriſe,
Que forçant vn chaſteau tout eſt de bonne priſe,
Il ſe plaiſt aux treſors qu'il cuide rauager,
Et que l'honneur luy rie au milieu du danger.
L'auare d'autre part n'aime que la richeſſe,
C'eſt ſon Roy, ſa faueur, la Cour eſt ſa maiſtreſſe,
Nul obiect ne luy plaiſt, ſinon l'or & l'argent,
Et tant plus il en a plus il eſt indigent.
Le paiſant d'autre ſoin ſe ſent l'ame embraſee,
Ainſi l'humanité ſottement abuſee,
Court à ſes appetis qui l'aueuglent ſi bien,
Qu'encor qu'elle ait des yeux ſi ne voit-elle rien,
Nul chois hors de ſon gouſt ne regle ſon enuie:
Mais s'aheurte ou ſans plus quelque apas la conuie,
Selon ſon appetit le monde ſe repaiſt,
Qui fait qu'on trouue bon ſeulement ce qui plaiſt.
O debille raiſon! où eſt ores ta bride,
Où ce flambeau qui ſert aux perſonnes de guide,
Contre les paſſions trop foible eſt ton ſecours,
Et ſouuent courtiſane apres elle tu cours,
Et ſauourant l'appas qui ton ame enſorcelle,
Tu ne vis qu'à ſon gouſt, & ne vois que par elle.
Dela vient qu'vn chacun meſmes en ſon deffaut,
Penſe auoir de l'eſprit autant qu'il luy en faut,
Auſſi rien n'eſt party ſi bien par la nature,
Que le ſens: car chacun en a ſa fourniture.
Mais pour nous moins hardis à croire à nos raiſõs

Qui reglons nos esprits par les comparaisons,
D'vne chose auecq' l'autre, espluchons de la vie,
L'action qui doit estre, ou blasmee, ou suiuie,
Qui criblons le discours, au chois se variant,
D'auecq' la fauceté, la verité triant,
Tant que l'hõme le peut qui formons nos ouurages,
Aux moules si parfaits de ces grands personnages:
Qui depuis deux mille ans, ont acquis le credit,
Qu'en vers riẽ n'est parfait, que ce qu'ils en ont dit.
Deuõs nous auiourd'huy, pour vne erreur nouuelle,
Que ces clercs déuoyez, forment en leur ceruelle,
Laisser legerement la vieille opinion,
Et suiuant leur aduis croire à leur pasion?
Pour moy les Huguenots pourroiẽt faire miracles,
Ressuſciter les morts, rendre de vrais oracles,
Que ie ne pourrois pas croire à leur verité,
En toute opinion ie fuis la nouueauté,
Aussi doit-on plustost imiter nos vieux peres,
Que suiure des nouueaux, les nouuelles chimeres,
De mesme en l'art diuin de la Muse doit-on,
Moins croire à leur esprit, qu'à l'esprit de Platon.
Mais Rapin, à leur gouſt si les vieux sont profanes:
Si Virgille, le Tasse, & Ronsard sont des asnes,
Sans perdre en ces discours le tẽps que nous perdons,
Allons comme eux aux champs & mangeons des chardons.

FIN.

SATYRE X.

CE mouuement de temps peu cogneu des humains,
Qui trompe noſtre eſpoir, noſtre eſprit, & nos mains,
Cheuelu ſur le front & chauue par derriere,
N'eſt pas de ſes oyſeaux qu'on prend à la pentiere,
Non plus que ce milieu des vieux tant debatu,
Où l'on miſt par deſpit à l'abry la vertu,
N'eſt vn ſiege vaquant au premier qui l'occupe,
Souuent le plus mattois ne paſſe que pour dupe:
Ou par le iugement il faut perdre ſon temps,
A choiſir dans les mœurs ce milieu que i'entens.
Or i'excuſe en cecy noſtre foibleſſe humaine,
Qui ne veut, ou ne peut, ſe donner tant de peine,
Que s'exercer l'eſprit en tout ce qu'il faudroit,
Pour rendre par eſtude vn lourdaut plus adroict.
Mais ie n'excuſe pas les cenſeurs de Socrate,
De qui l'eſprit rongneux de ſoy-meſme ſe gratte,
S'idolatre, s'admire, & d'vn parler de miel,
Se va preconiſant couſin de Larcanciel.

Qui baillẽt pour raiſons des chansõs & des bourdes,
Et tous ſages qu'ils ſont font les fautes plus lourdes:
Et pour ſçauoir gloſer ſur le Magnificat,
Trenchent en leurs diſcours de l'eſprit delicat,
Controllent vn chacun, & par apoſtaſie,
Veulent paraphraſer deſſus la fantaſie,
Auſſi leur bien ne ſert qu'à monſtrer le deffaut,
Et ſemblent ſe baigner quand on chante tout haut,
Qu'ils ont ſi bon cerueau, qu'il n'eſt point de ſottiſe,
Dont par raiſon d'eſtat leur eſprit ne s'aduiſe.
Or il ne me chaudroit inſenſez ou prudens,
Qu'ils fiſſent à leurs frais, meſſieurs les Intendans,
A chaque bout de champ ſi ſous ombre de chere,
Il ne m'en falloit point payer la folle enchere.
Vn de ces iours derniers par des lieux deſtournez,
Ie m'en allois reſuant le manteau ſur le nez,
L'ame bizarrement de vapeurs occupee,
Comme vn Poëte qui prend les vers à la pipee:
En ces ſonges profonds où flottoit mon eſprit,
Vn homme par la main hazardement me prit,
Ainſi qu'on pourroit prendre vn dormeur par l'oreille,
Quand on veut qu'à minuict en ſurſaut il s'eueille,
Ie paſſe outre daguet ſans en faire ſemblant,
Et m'en vois à grands pas tout froid & tout tremblant:
Craignant de faire encor' auec ma patience,

Des ſottiſes d'autruy nouuelle penitence.
Tout courtois il me ſuit, & d'vn parler remis,
Quoy monſieur! eſt-ce ainſi qu'on traite ſes amis?
Ie m'arreſte contraint d'vne façon confuſe,
Grondant entre mes dents ie barbotte vne excuſe:
De vous dire ſon nom il ne guarit de rien,
Et vous iure au ſurplus qu'il eſt homme de bien,
Que ſon cœur conuoiteux d'ambition ne creue,
Et pour ſes factions qu'il n'ira point en Greue:
Car il aime la France, & ne ſouffriroit point,
Le bon ſeigneur qu'il eſt, qu'on la miſt en pourpoint,
Au compas du deuoir il regle ſon courage,
Et ne laiſſe en depoſt pourtant ſon aduantage,
Selon le temps il met ſes partis en auant,
Alors que le Roy paſſe, il gaigne le deuant,
Et dans la gallerie, encor' que tu luy parles,
Il te laiſſe au Roy Iean, & s'en court au Roy Charles,
Meſme aux plus auancez demande le pourquoy,
Il ſe met ſur vn pied, & ſur le quant à moy,
Et ſeroit bien faſché, le Prince aſsis à table,
Q'vn autre en fuſt plus pres, ou fiſt plus l'agreable,
Qui plus ſuffiſamment entrant ſur le deuis,
Fiſt mieux le Philoſophe ou diſt mieux ſon auis.
Qui de chiens ou d'oyſeaux euſt plus d'experience,
Ou qui déuidaſt mieux vn cas de conſcience,
Puis dites comme vn ſot qu'il eſt ſans paſſion,
Sans gloſer plus auant ſur ſa perfection.

Auec maints hauts discours, de chiens, d'oyseaux, de bottes,
Que les valets de pied sont fort suiets aux crottes,
Pour bien faire du pain il faut bien enfourner,
Si Dom-Pedre est venu qu'il s'en peut retourner,
Le Ciel nous fist ce bien qu'encor' d'assez bonne heure,
Nous vinsmes au logis où ce monsieur demeure,
Ou sans historier le tout par le menu,
Il me dit vous soyez, monsieur, le bien venu.
Apres quelques propos, sans propos & sans suitte
Auecq' vn froid Adieu ie minutte ma fuitte,
Plus de peur d'accident que de discretion,
Il commence vn sermon de son affection:
Me rit, me prend, m'embrasse, auec ceremonie,
Quoy, vous ennuyez vous en nostre compagnie?
Non non, ma foy dit-il, il n'ira pas ainsi,
Et puis que ie vous tiens, vous souperez icy,
Ie m'excuse, il me force, ô Dieux quelle iniustice,
Alors: mais las trop tard ie cognus mon supplice:
Mais pour l'auoir cognu, ie ne peus l'esuiter,
Tant le destin se plaist à me persecuter,
A peine à ces propos eut-il fermé la bouche,
Qu'il entre à l'estourdy vn sot fait à la fourche,
Qui pour nous saluer laissant choir son chappeau,
Fist comme vn entre chat auec vn escabeau,
Trebuchant par le cul, s'en va deuant-derriere,

Et grondant ſe faſcha qu'on eſtoit ſans lumiere:
Pour nous faire ſans rire aualer ce beau ſaut,
Le Monſieur ſur la veuë excuſe ce deffaut,
Que les gens de ſçauoir ont la viſiere tendre,
L'autre ſe releuant deuers nous ſe vient rendre,
Moins honteux d'eſtre cheut que de s'eſtre dreſſé,
Et luy demanda ſt-il s'il s'eſtoit point bleſſé.
Apres mille diſcours dignes d'vn grand volume,
On appelle vn valet, la chandelle s'allume:
On apporte la nappe, & met-on le couuert,
Et ſuis parmy ces gens comme vn homme ſans vert,
Qui fait en rechignant auſſi maigre viſage,
Qu'vn renard que Martin porte au Louure en ſa cage.
Vn long-temps ſans parler ie regorgeois d'ennuy:
Mais n'eſtant point garand des ſottiſes d'autruy,
Ie creu qu'il ne falloit d'vne mauuaiſe affaire,
En prendre ſeulement ce qui m'en pouuoit plaire.
Ainſi conſiderant ces hommes & leurs ſoins,
Si ie n'en diſois mot ie n'en penſois pas moins,
Et iugé ce lourdaut à ſon nez autentique,
Que c'eſtoit vn Pedant, animal domeſtique,
De qui la mine rogue & le parler confus,
Les cheueux gras & longs, & les ſourcils touffus,
Faiſoient par leur ſçauoir, comme il faiſoit entendre,
La figue ſur le nez au Pedant d'Alexandre.

Lors ie fus asseuré de ce que i'auois creu,
Qu'il n'est plus Courtisan de la Court si recreu,
Pour faire l'entẽdu qu'il n'ait pour quoy qu'il vaille,
Vn Poëte, vn Astrologue, ou quelque Pedentaille,
Qui durant ses amours auec son bel esprit,
Couche de ses faueurs l'histoire par escrit,
Maintenant que l'on voit & que ie vous veux dire,
Tout ce qui se fist là digne d'vne Satyre.
Ie croirois faire tort à ce Docteur nouueau:
Si ie ne luy donnois quelque traict de pinceau:
Mais estant mauuais peintre ainsi que mauuais Poëte,
Et que i'ay la cerueIle & la main mal adroitte.
O Muse ie t'inuoque! emmielle moy le bec,
Et bandes de tes mains les nerfs de ton rebec,
Laisse moy là Phœbus chercher son auanture,
Laisse moy son B. mol prend la clef de Nature,
Et vien simple sans fard, nuë & sans ornement,
Pour accorder ma flute auec ton instrument.
Dy moy comme sa race autrefois ancienne,
Dedans Rome accoucha d'vne Patricienne,
D'où nasquit dix Catons & quatre vingts Preteurs,
Sans les Historiens & tous les Orateurs:
Mais non, venons à luy, dont la mausſade mine,
Resemble vn de ces Dieux des coutaux de la Chine,
Et dont les beaux discours plaisamment estourdis,
Feroit creuer de rire vn sainct de Paradis.

Son teint iaune enfumé de couleur de malade,
Feroit donner au Diable, & ceruze, & pommade,
Et n'eſt blanc en Eſpaigne à qui ce Cormoran
Ne faſſe renier la loy de l'Alcoran,
Ses yeux bordez de rouge eſgarez ſembloient eſtre,
L'vn à Mont marthe, & l'autre au chaſteau de Bi-
ceſtre
Toutesfois redreſſant leur entre-pas tortu:
Ils guidoient la ieuneſſe au chemin de vertu,
Son nez haut releué ſembloit faire la nique
A l'Ouide Naſon au Scipion Naſique,
Ou maints rubiz balez tous rougiſſans de vin
Monſtroient vn HAC ITV Rà la pomme de pin.
Et preſchãt la vendange aſſeuroient en leur trongne
Qu'vn ieune Medecin vit moins qu'vn vieil
yurongne.
Sa bouche eſt groſſe & torte, & ſemble en ſon porfil,
Celle là d'Alizon qui retordant du fil
Fait la moue aux paſſans, & feconde en grimace,
Baue comme au prin-temps vne vieille limace.
Vn rateau mal rangê par ſes dents paroiſſoit,
Ou le chancre & la rouille en manceaux s'amaſſoit,
Dont pour lors ie congneus grondant quelques pa-
Qu'expert il en ſçauoit creuer ſes euerolles, (rolles
Qui me fit bien iuger qu'aux veilles des bons iours
Il en ſouloit roigner ſes ongles de velours,
Sa barbe ſur ſa ioue eſparſe à l'aduanture,

Ou l'art eſt en colere auecque la nature,
En Boſquets s'eſleuoit, où certains animaux
Qui des pieds, non des mains, luy faiſoient mille maux.
Quant au reſte du corps il eſt de telle ſorte
Qu'il ſemble que ſes reins & ſon eſpaule torte
Facent guerre à ſa teſte, & par rebellion,
Qu'ils euſſent entaſſé Oſſe ſur Pellion
Tellement qu'il n'a rien en tout ſon attelage,
Qui ne ſuiue au galop la trace du viſage,
Pour ſa robbe elle fut autre qu'elle n'eſtoit
Alors qu'Albert le Grand aux feſtes la portoit:
Mais touſiours recouſant piece à piece nouuelle,
Depuis trente ans c'eſt elle, & ſi ce n'eſt pas elle:
Ainſi que ce vaiſſeau des Grecs tant renommé
Qui ſurueſcut au temps qu'il auoit conſommé,
Vne taigne affamee eſtoit ſur ſes eſpaules,
Qui traçoit en Arabe vne Carte des Gaules:
Les pieces & les trous ſemez de tous coſtez,
Repreſentoient les bourgs, les monts & les citez:
Les filets ſeparez qui ſe tenoient à peine,
Imitoient les ruiſſeaux coulans dans vne plaine.
Les Alpes en iurant luy grimpoyent au collet,
Et Sauoy qui plus bas ne pend qu'à vn filet.
Les puces & les poux & telle autre quenaille,
Aux plaines d'alentour ſe mettoient en bataille,

Qui les places d'autruy par armes vſurpant
Le titre diſputoient au premier occupant.
Or deſſous ceſte robbe, illuſtre & venerable,
Il auoit vn iupon, non celuy de Conſtable:
Mais vn qui pour vn temps ſuiuit l'arriere ban,
Quand en premiere nopce il ſeruit de caban
Au croniqueur Turpin, lors que par la campagne
Il portoit l'arbaleſtre au bon Roy Charlemagne,
Pour aſſeurer ſi c'eſt, ou laine, ou ſoye, ou lin,
Il faut en deuinaille eſtre maiſtre Gonin.
Sa ceinture honorable ainſi que ſes iartieres,
Furent d'vn drap du ſeau, mais i'entends de lizieres
Qui ſur maint Couſturier iouerent maint rollet,
Mais pour l'heure preſente ils ſangloient le mulet,
Vn mouchoir & des gands auecq' ignominie
Ainſi que des larrons pendus en compagnie,
Luy pendoient au coſté, qui ſembloient en lambeaux
Crier en ſe mocquant vieux linges, & vieux drapeaux,
De l'autre brimballoit vne cleff fort honneſte,
Qui tire à ſa cordelle vne noix d'arbaleſte.
Ainſi ce perſonnage en magnifique arroy,
Marchant pedetentim s'en vint iuſques à moy:
Qui ſentis à ſon nez, à ſes levres déclóſes,
Qu'il fleuroit bien plus fort: mais nonpas mieux que roſes.

Il me parle Latin, il allegue, il discourt,
Il reforme à son pied les humeurs de la Court:
Qu'il a pour enseigner vne belle maniere
Qu'en son globe il a veu la matiere premiere,
Qu'epicure est yurongne, Hypocrate vn bourreau,
Que Bartolle & Iason ignorent le barreau:
Que Virgille est passable, encor qu'ẽ quelques pages
Il meritast au Louure estre chiflé des Pages,
Que Pline est inegal, Terence vn peu ioly,
Mais sur tout il estime vn langage poly, (dre,
Ainsi sur chasque Autheur il trouue dequoy mor-
L'vn na point de raison, & l'autre n'a point d'ordre
L'autre auorte auant temps des œuures qu'il conçoit
Or il vous prend Macrobe & luy donne le foit,
Ciceron il s'en taist d'autant que l'on le crie
Le pain quotidien de la pedanterie,
Quand à son iugement il est plus que parfait
Et l'immortalité n'ayme que ce qu'il fait,
Par hazard disputant si quelqu'vn luy replique,
Et qu'il soit à quia, vous estes heretique:
Ou pour le moins fauteur ou vous ne sçauez point
Ce qu'en mon manuscrit i'ay noté sur ce point.
Comme il n'est rien de simple aussi rien n'est du-
rable
De pauure on deuient riche, & d'heureux miserable
Tout se change, qui fit qu'on changea de discours,
Apres maint entretien, maints tours, & maints
retours,

Vn valet se leuant le chapeau de la teste
Nous vint dire tout haut que la souppe estoit preste
Ie cogneu qu'il est vray ce qu'Homere en escrit:
Qu'il n'est rien qui si fort nous reueille l'esprit,
Car i'eus au son des plats l'ame plus alteree
Que ne l'auroit vn chien au son de la curee:
Mais comme vn iour d'Esté ou le Soleil reluit,
Maioye en moins d'vn rien comme vn éclair s'enfuit,
Et le Ciel qui des dents me rid à la pareille,
Me bailla gentiment le lieure par l'oreille:
Et comme en vne montre ou les passe-volans
Pour se monstrer soldats sont les plus insolens:
Ainsi parmy ces gens vn gros vallet d'estable,
Glorieux de porter les plats dessus la table,
D'vn nez de Maiordome, & qui morgue la faim,
Entra seruiette au bras & fricassee en main,
Et sans respect du lieu, du Docteur ny des sausses.
Heurtant table & treteaux, versa tout sur mes chausses:
On le tance, il s'excuse & moy tout resolu,
Puis qu'à mon dam le Ciel l'auoit ainsi voulu,
Ie tourne en raillerie vn si fascheux mistere
De sorte que Monsieur m'obligea de s'en taire,
Sur ce point on se laue, & chacun en son rang
Se met dans vne chaire, ou s'assied sur vn banc,
Suiuans ou son merite, ou sa charge ou sa race,

Des niais, ſans prier ie me mets en la place,
Ou i'eſtois reſolu, faiſant autant que trois
De boire & de manger, comme aux veilles des Rois:
Mais à ſi beau deſſein defaillant la matiere,
Ie fus en fin contraint de ronger ma litiere:
Comme vn aſne affamé qui n'a chardons ny foin,
N'ayant pour lors dequoy me ſaouler au beſoin:
Or entre tous ceux-là qui ſe mirent à table,
Il n'en eſtoit pas vn qui ne fuſt remarquable,
Et qui ſans eſplucher n'aualla ſt l'Eperlan,
L'vn en titre d'office exerçoit vn berlan:
L'autre eſtoit des ſuiuants de Madame Lipee,
Et l'autre cheualier de la petite eſpee,
Et le plus ſainct d'entr'eux (ſauf le droict du cordeau)
Viuoit au cabaret pour mourir au bordeau.
En forme d'Eſchiquier les plats rangez ſur table,
N'auoient ny le maintien, ny la grace accoſtable,
Et bien que nos diſneurs mangeaſſent en Sergens,
La viande pourtant ne prioit point les gens:
Mon Docteur de Meneſtre en ſa mine altèree,
Auoit deux fois autant de mains que Briarée,
Et n'eſtoit quel qu'il fuſt morceau dedans le plat,
Qui des yeux & des mains n'euſt vn eſchec & mat.
D'où i'aprins en la cuitte, auſſi bien qu'en la cruë,
Que l'ame ſe laiſſoit piper comme vne gruë:
Et qu'aux plats comme au lict auec lubricité

Le peché de la chair tentoit l'humanité.
Deuant moy iuſtement on plante vn grand potage,
D'où les mouches à ieun ſe ſauuoient à la nage:
Le broüet eſtoit maigre, & n'eſt Noſtradamus,
Qui l'Aſtrolabe en main ne demeuraſt camus,
Si par galanterie ou par ſottiſe expreſſe,
Il y penſoit trouuer vne eſtoille de greſſe:
Pour moy ſi i'euſſe eſté ſur la mer de Leuant,
Où le vieux Louchaly fendit ſi bien le vent,
Quand S. Marc s'habilla des enſeignes de Trace,
Ie l'accompagnerois au golphe de Patraſſe,
Pource qu'on y voyoit en mille & mille parts,
Les mouches qui flottoient en guiſe de ſoldats,
Qui morts ſembloient encor' dans les ondes ſalees,
Embraſſer les charbons des galeres bruſlees.
I'oy ce ſemble quelqu'vn de ces nouueaux Docteurs,
Qui d'eſtoc & de taille eſtrillent les autheurs,
Dire que ceſte exemple eſt fort mal aſſortie,
Homere, & non pas moy en doit la garentie,
Qui dedans ſes eſcrits, en des certains effects,
Les compare peut-eſtre auſſi mal que ie faicts.
Mais retournons à table où l'eſclanche en cerueſle,
Des dents & du chalan ſeparoit la querelle,
Et ſur la nappe allant de quartier en quartier,
Plus dru qu'vne nauette au trauers d'vn meſtier,

Gliſſoit de main en main ou ſans perdre aduantage
Ebrechant le couſteau teſmoignoit ſon courage:
Et durant que Brebis *elle fut parmy nous*
Elle ſceut brauement ſe deffendre des loups,
Et de ſe conſeruer elle miſt ſi bon ordre,
Que morte de vieilleſſe elle ne ſçauroit mordre:
A quoy glouton oyſeau du ventre renaiſſant
Du fils du bon Iapet *te vas-tu repaiſſant,*
Aſſez, & trop long temps, ſon poulmon tu gourmandes.
La faim ſe renouuelle au change des viandes:
Laiſſant là ce larron, vien icy deſormais
Ou la tripaille eſt fritte en cent ſortes de mets.
Or durant ce feſtin Damoyſelle famine
Auec ſon nez etique, & ſa mourante mine
Ainſi que la cherté par Edict l'ordonna
Faiſoit vn beau diſcours deſſus la lezina.
Et nous torchant le bec allegoit Symonide
Qui dict pour eſtre ſain qu'il faut maſcher à vuide,
Au reſte a manger peu, Monſieur *beuuoit d'autant,*
Du vin qu'à la tauerne on ne paioit contant,
Et ſe faſchoit qu'vn Iean, *bleſſé de la* Logique,
Luy barbouilloit l'eſprit d'vn ergo Sophiſtique,
Eſmiant quand à moy du pain entre mes doigts,
A tout ce qu'on diſoit doucet ie m'accordois
Leur voyant de piot la ceruelle eſchauffee,
De peur, comme l'on dict de courroucer la Fée.

Mais

Mais à tant d'accidents l'vn ſur l'autre amaſſez,
Sçachant qu'il en falloit payer les pots caſſez:
De rage ſans parler ie m'en mordois la levre,
Et n'eſt Iob de deſpit qui n'en euſt pris la cheure:
Car vn limier boiteux de galles damaſſé,
Qu'on auoit d'huile chaude & de ſouffre graiſſé:
Ainſi comme vn verrat enueloppé de fange,
Quand ſous le corcelet la craſſe luy demange,
Se bouchonne par tout, de meſme en pareil cas
Ce rogneux las d'aller ſe frottoit à mes bas,
Et fuſt pour eſtriller ſes galles & ſes crottes,
De ſa grace il graiſſa mes chauſſes pour mes bottes,
En ſi digne façon que le frippier Martin,
Auec ſa male-tache y perdroit ſon Latin.
Ainſi qu'en ce deſpit le ſang m'eſchauffoit l'ame,
Le Monſieur, ſon pedant à ſon aide reclame,
Pour ſoudre l'argument, quand d'vn ſçauant parler,
Il eſt, qui fait la mouë aux chimeres en l'air,
Le pedant tout fumeux de vin & de doctrine,
Reſpond, Dieu ſçait comment le bon Iean ſe mutine,
Et ſembloit que la gloire en ce gentil aſſaut,
Fuſt à qui parleroit, non pas mieux, mais plus haut.
Ne croyez en parlant que l'vn ou l'autre dorme,

Comment voſtre argument, diſt l'vn, n'eſt pas en
forme,
L'autre tout hors du ſens : mais c'eſt vous, malau-
tru,
Qui faites le ſçauant & n'eſtes pas congru :
L'autre, Monſieur le ſot, ie vous feray bien taire:
Quoy, comment eſt-ce ainſi qu'on frape Deſpaute-
re?
Quelle incongruité, vous mentez par les dents,
Mais vous: ainſi ces gens à ſe picquer ardents,
S'en vindrent du parler à tic tac, torche, lorgne,
Qui caſſe le muſeau, qui ſon riual éborgne,
Qui iette vn pain, vn plat, vne aſſiette, vn couteau,
Qui pour vne rondache empoigne vn eſcabeau,
L'vn fait plus qu'il ne peut, & l'autre plus qu'il
n'oſe,
Et penſe en les voyant voir la Metamorphoſe,
Ou les Centaures ſouz au bourg Athracien,
Voulurent chauds de reins faire nopces de chien,
Et cornus du bon pere encorner le Lapite,
Qui leur fit à la fin enfiler la guerite,
Quand auecque des plats, des treteaux, des tiſons,
Par force les chaſſans my-morts de ſes maiſons,
Il les fiſt gentiment apres la tragedie,
De cheuaux deuenir gros aſnes d'Arcadie:
Nos gens en ce combat n'eſtoient moins inhumains:
Car chacun s'eſcrimoit & des pieds & des mains,

Et comme eux tous ſanglans en ces doctes alarmes,
La fureur aueuglee en main leur mit des armes:
Le bon Iean crie au meurtre, & ce Docteur, baraut,
Le Monſieur dit tout beau, l'on appelle Giraut,
A ce nom voyant l'homme & ſa gentille trongne,
En memoire auſſi toſt me tomba la Gaſcongne,
Ie cours à mon manteau, ie deſcends l'eſcalier,
Et laiſſe auec ces gens Monſieur le cheualier,
Qui vouloit mettre barre entre ceſte canaille,
Ainſi ſans coup ferir ie ſors de la bataille,
Sans parler de flambeau, ny ſans faire autre bruit,
Croyez qu'il n'eſtoit pas, ô nuict ialouſe nuict:
Car il ſembloit qu'on euſt aueuglé la nature,
Et faiſoit vn noir brun d'auſſi bonne teinture,
Que iamais on en vit ſortir des Gobelins,
Argus pouuoit paſſer par vn des Quinze vingts,
Qui pis eſt il plouuoit d'vne telle maniere,
Que les reins par deſpit me ſeruoient de goutiere:
Et du haut des maiſons tomboit vn tel degout,
Que les chiens alterez pouuoient boire debout.
Alors me remettant ſur ma Philoſophie,
Ie trouue qu'en ce monde il eſt ſot qui ſe fie,
Et ſe laiſſe conduire, & quant aux Courtiſans,
Qui doucets & gentils ſont tant les ſuffiſans,
Ie trouue les mettant en meſme patenoſtre,
Que le plus ſot d'entr'eux eſt auſſi ſot qu'vn autre,

Mais pource qu'eſtant là ie n'eſtois dans le grain,
Auſſi que mon manteau la nuict craint le ſerain,
Voyant que mon logis eſtoit loin, & peut-eſtre,
Qu'il pourroit en chemin changer d'air & de maiſtre,
Pour euiter la pluye à l'abry de l'auuent,
I'allois doublant le pas, comme vn qui fend le vent,
Quand bronchant lourdement en vn mauais paſſage,
Le Ciel me fiſt ioüer vn autre perſonnage:
Car heurtant vne porte en penſant m'accoter,
Ainſi qu'elle obeyt ie vins à culbuter,
Et s'ouurant à mon heurt ie tombay ſur le ventre,
On demande que c'eſt, ie me releue, i'entre,
Et voyant que le chien n'aboyoit point la nuict,
Que les verroux graiſſez ne faiſoient aucun bruit,
Qu'on me rioit au nez, & qu'vne chambriere,
Vouloit monſtrer enſemble & cacher la lumiere.
Ie ſuis, ie le voy bien, ie parle, l'on reſpond,
Où ſans fleurs de bien-dire, ou d'autre art plus profond,
Nous tombaſmes d'accord, le monde ie contemple,
Et me trouue en vn lieu de fort mauuais exemple:
Toutesfois il falloit en ce plaiſant malheur,
Mettre pour me ſauuer en danger mon honneur.
Puis donc que ie ſuis là, & qu'il eſt pres d'vne heure,

N'esperant pour ce iour de fortune meilleure,
Ie vous laisse en repos, iusques à quelques iours,
Que sans parler, Phœbus, ie feray le distours,
De mon giste, où pensant reposer à mon aise,
Ie tombé par malheur de la poiste en la braise.

FIN.

SATYRE XI.

SVITTE.

Voyez que c'eſt du monde, & des choſes humaines,
Touſiours à nouueaux maux naiſſent nouuelles peines,
Et ne m'ont les deſtins à mon dan trop conſtans,
Iamais apres la pluye enuoyé le beau temps,
Eſtant né pour ſouffrir ce qui me reconforte,
C'eſt que ſans murmurer la douleur ie ſuporte,
Et tire ce bon-heur du malheur où ie ſuis,
Que ie fais en riant bon viſage aux ennuis,
Que le Ciel affrontant ie nazarde la Lune,
Et voy ſans me troubler l'vne & l'autre fortune.
Pour lors bien m'en vallut: car contre ces aſſauts,
Qui font lors que i'y penſe encor que ie treſſauts:
Petrarque & ſon remede y perdant ſa rondache,
En euſt de mariſſon ploré comme vne vache.
Outre que de l'obiect la puiſſance s'eſmeut,
Moy qui n'ay pas le nez d'eſtre Iean qui ne peut,
Il n'eſt mal dont le ſens la nature reſueille,
Qui Ribaut ne me priſt ailleurs que par l'oreille.

Entré doncq' que ie fus en ce logis d'honneur,
Pour faire que d'abord on me traitte en Seigneur,
Et me rendre en amour d'autant plus agreable,
La bourſe deſliant ie mis piece ſur table,
Et guariſſant leur mal du premier appareil,
Ie fis dans vn eſcu reluire le Soleil,
De nuict deſſus leur front la ioye eſtincelante,
Monſtroit en ſon midy que l'ame eſtoit contente,
Deſlors pour me ſeruir chacun ſe tenoit preſt,
Et murmuroient tout bas, l'honneſte hõme que c'eſt,
Toutes à qui mieux mieux s'efforçoiẽt de me plaire,
L'on allume du feu dont i'auois bien affaire,
Ie m'aproche, me ſieds, & m'aidant au beſoin,
Ia tout appriuoiſé ie mangeois ſur le poin,
Quand au flamber du feu trois vieilles rechignees,
Vinrent à pas contez comme des airignees,
Chacune ſur le cul au foyer s'accropit,
Et ſembloient ſe plaignant marmoter par deſpit,
L'vne comme vn fantoſme affreuſement hardie,
Sembloit faire l'entree en quelque tragedie,
L'autre vne Egyptienne en qui les rides ſont,
Contre-eſcarpes, rampards, & foſſes ſur le front,
L'autre qui de ſoy meſme eſtoit diminutiue,
Reſſembloit tranſparente vne lanterne viue,
Dont quelque Paticier amuſe les enfans,
Ou des oyſons bridez, guenuches, elefans,
Chiens, chats, lieures, renards, & maint eſtrange beſte,

Courent l'vne apres l'autre, ainſi dedans ſa teſte,
Voyoit-on clairement au trauers de ſes os,
Ce dont ſa fantaſie animoit ſes propos.
Le regret du paſſé, du preſent la miſere,
La peur de l'aduenir, & tout ce qu'elle eſpere,
Des biens que l'Hypocondre en ſes vapeurs permet,
Quand l'humeur ou le vin luy barbouillent l'armet,
L'vne ſe plaint des reins, & l'autre d'vn côtaire,
L'autre du mal des dents, & comme en grand myſtere,
Auec trois brins de ſauge, vne figue d'antan,
Vn va-t'en, ſi tu peux, vn ſi tu peux, va-t'en,
Eſcrit en peau d'oignon, entouroit ſa maſchoire,
Et toutes pour garir ſe reforçoient de boire.
Or i'ignore en quel champ d'hõneur & de vertu,
Ou deſſous quels drapeaux elles ont combatu,
Si c'eſtoit mal de ſainct ou de fiéure-quartaine:
Mais ie ſçay bien qu'il n'eſt ſoldat ny Capitaine,
Soit de gens de cheual, ou ſoit de gens de pié,
Qui dans la charité ſoit plus eſtropié.
Bien que maiſtre Denis ſçauant en la ſculture,
Fiſt-il auec ſon arc quinaude la nature,
Ou comme Michel l'ange, euſt-il le Diable au corps,
Si ne pourroit-il faire auec tous ſes efforts,
De ces trois corps tronquez vne figure entiere,
Manquant à cet effect, non l'art, mais la matiere.

En tout elles n'auoient ſeulement que deux yeux
Encores bien fletris, rouges & chaſſieux,
Que la moytié d'vn nez, que quatre dẽts en bouche,
Qui durant qu'il fait vent branlent ſans qu'on les touche,
Pour le reſte il eſtoit, comme il plaiſoit à Dieu,
En elles la ſanté n'auoit ny feu ny lieu:
Et chacune à par-ſoy repreſentoit l'idole,
De fieures, de la peſte, & de l'orde verolle.
A ce piteux ſpectacle, il faut dire le vray,
I'eus vne telle horreur, que tant que ie viuray,
Ie croiray qu'il n'eſt rien au monde qui gariſſe
Vn homme vicieux, comme ſon propre vice.
Toute choſe depuis me fut à contrecœur
Bien que d'vn cabinet ſortiſt vn petit cœur,
Auec ſon chapperon: ſa mine de poupee,
Diſant i'ay ſi grand peur de ces hommes d'eſpee,
Que ſi ie n'euſſe veu qu'eſtiez vn Financier,
Ie me feuſſe pluſtoſt laiſſé crucifier,
Que de mettre le nez où ie n'ay rien affaire,
Iean mon mary, Monſieur, il eſt Apotiquaire,
Sur tout, viue l'Amour, & bran pour les Sergens,
Ardez, voire, c'eſt-mon, ie me congnois en gens,
Vous eſtes, ie voy bien grand abbateur de quilles,
Mais au reſte honneſte homme, & payez bien les filles,
Cogneiſſez vous, mais, non, ie n'oſe le nommer,

Ma foy c'eſt vn braue homme & bien digne d'aymer,
Il ſent touſiours ſi bon, mais quoy vous l'iriez dire:
Cependant de deſpit il ſemble qu'on me tire
Par la queue vn matou, qui m'eſcrit ſur les reins,
De griffes & de dents mille alibis forains:
Comme vn ſinge faſché i'en dy ma patenoſtre,
De rage ie maugree & le mien & le voſtre,
Et le noble vilain qui m'auoit attrapé:
Mais Mõſieur, me diſt-elle, aurez-vous point ſoupé.
Ie vous prie notez l'heure: & bien que vous enſemble,
Eſtes vous pas d'auis que nous couchions enſemble:
Moy crotté iuſqu'au cul, & mouillé iuſqu'à los,
Qui n'auois dans le lict beſoin que de repos:
Ie faillis à me pendre oyant que ceſte lice,
Effrontément ainſi me preſentoit la lice.
On parle de dormir i'y conſens à regret,
La Dame du logis me mene au lieu ſecret,
Allant on m'entretient de Ieanne & de Macette,
Par le vray Dieu que Ieãne eſtoit & claire & nette,
Claire comme vn baſſin, nette comme vn denier,
Au reſte, fors Monſieur, que i'eſtois le premier:
Pour elle qu'elle eſtoit niepce de Dame Auoye,
Qu'elle feroit pour moy de la fauce monnoye,
Qu'elle euſt fermé ſa porte à tout autre qu'à moy,
Et qu'elle m'aimoit plus mille fois que le Roy,

Eſtourdy de caquet ie feignois de la croire,
Nous montons, & montans d'vn c'eſt-mon & d'vn
voire,
Doucement en riant i'apointois nos procez,
La montee eſtoit torte & de faſcheux accez,
Tout branloit deſſous nous iuſqu'au dernier eſtage,
D'eſchelle en eſchelon comme vn linot en cage,
Il falloit ſauteller & des pieds s'approcher
Ainſi comme vne cheure en grimpant vn rocher.
Apres cent ſoubre-ſauts nous vinſmes en la chābre,
Qui n'auoit pas le gouſt, de muſc, ciuette, ou d'ābre,
La porte en eſtoit baſſe, & ſembloit vn guichet,
Qui n'auoit pour ſerrure autre engin qu'vn crochet
Six douues de poinçon ſeruoient d'aiz & de barre,
Qui baillant grimaſſoient d'vne façon bizarre,
Et pour ſe reprouuer de mauuais entretien,
Chacune par grandeur ſe tenoit ſur le ſien.
Et loin l'vne de l'autre en leur mine alteree
Monſtroient leur ſaincte vie eſtroite & retiree.
Or comme il pleuſt au Ciel en trois doubles plié.
Entrant ie me heurté la caboche & le pié,
Dont ie tombe en arriere eſtourdi de ma cheute,
Et du haut iuſqu'au bas ie fis la cullebutte:
De la teſte & du cul contant chaque degré,
Puis que Dieu le vouluſt ie prins le tout à gré,
Auſſi qu'au meſme temps voyāt cheoir ceſte Dame,
Par ie ne ſçay quel trou ie luy vis iuſqu'à l'ame,

Qui fit en ce beau ſault, m'eſclatant comme vn fou,
Que ie prins grand plaiſir à me rompre le cou.
Au bruit Macette vint, la chandelle on apporte,
Car la noſtre en tombant de frayeur eſtoit morte:
Dieu ſçait comme on la veid & derriere & deuant,
Le nez ſur les carreaux & le feſſier au vent,
De quelle charité l'on ſoulagea ſa peine,
Cependant de ſon long ſans poulx & ſans haleine,
Le muſeau vermolu, le nez eſcarbouillé,
Le viſage de poudre & de ſang tout ſouillé,
Sa teſte deſcouuerte où l'on ne ſçait que tondre,
Et lors qu'on luy parloit qui ne pouuoit reſpondre,
Sans collet, ſans beguin, & ſans autre affiquet,
Ses mules d'vn coſté de l'autre ſon tocquet.
En ce plaiſant mal-heur ie ne ſçaurois vous dire,
S'il en falloit pleurer ou s'il en falloit rire.
Apres ceſt accident trop long pour dire tout,
A deux bras on la prend, & la met-on debout,
Elle reprend courage, elle parle, elle crie,
Et changeant en vn rien ſa douleur en furie,
Dict à Ieanne en metant la main ſur le roignon,
C'eſt mal-heureuſe, toy, qui me porte guignon:
A d'autres beaux diſcours la collere la porte
Tant que Macette peut elle la reconforte:
Cependant ie la laiſſe & la chandelle en main,
Regrimpant l'eſcalier ie ſuy mon vieux deſſein,

I'entre dans ce beau lieu, plus digne de remarque
Que le riche Palais d'vn ſuperbe Monarque.
Eſtant là ie furete aux recoins plus cachez,
Ou le bon Dieu voulut que pour mes vieux pechez,
Ie ſceuſſe le deſpit dont l'ame eſt forcenee,
Lors que trop curieuſe ou trop endemenee,
Raudant de tons coſtez, & tournant haut & bas,
Elle nous fait trouuer ce qu'on ne cherche pas.
Or en premier item, ſous mes pieds ie rencontre
Vn chaudron ebreſché, la bourſe d'vne montre:
Quatre boëtes d'vnguents, vne d'alun bruſlé,
Deux gands deſpariez, vn manchon tout pelé,
Trois fiolles d'eau bleuë, autrement d'eau ſeconde,
La petite ſeringue, vne eſpouge, vne ſonde,
Du blanc, vn peu de rouge, vn chifon de rabat,
Vn balet pour bruſler en allant au ſabat,
Vne vieille lanterne, vn tabouret de paille,
Qui s'eſtoit ſur trois pieds ſauué de la bataille:
Vn baril defoncé, deux bouteilles ſur-cu,
Qui diſoient ſans goulet nous auons trop veſcu:
Vn petit ſac tout plein de poudre de Mercure,
Vn vieux chapperon gras de mauuaiſe teinture,
Et dedans vn coffret qui s'ouure auecq' enhan,
Ie trouue des tizons du feu de la ſainct Iean,
Du ſel, du pain benit, de la feugere, vn cierge,
Trois dents de mort pliez en du parchemin vierge,
Vne chauue-ſouris, la carcaſſe d'vn Gay,

De la graiſſe de loup, & du beurre de May,
Sur ce point Ieanne arriue & faiſant la doucette,
Qui vit ceans, ma foy n'a pas beſongne faite:
Touſiours à nouueau mal nous vient nouueau ſoucy,
Ie ne ſçay quant à moy quel logis c'eſt icy.
Il n'eſt par le vray Dieu iour ouurier ny feſte,
Que ces carongnes là ne me rompent la teſte,
Bien bien, ie m'en iray ſi toſt qu'il ſera iour,
On trouue dans Paris d'autres maiſons d'amour,
Ie ſuis là cependant comme vn que l'on nazarde,
Ie demande que c'eſt? hé! n'y prenez pas garde,
Ce me reſpondit elle, on n'auroit iamais fait,
Mais bran, bran, i'ay laiſſé, la-bas mon attifet,
Touſiours apres ſoupper ceſte vilaine crie,
Monſieur, n'eſt-il pas temps, couchons nous ie vous prie,
Cependant elle met ſur la table les dras,
Qu'en bouchons tortillez elle auoit ſous les bras:
Elle approche du lict fait d'vne eſtrange ſorte,
Sur deux treteaux boiteux ſe couchoit vne porte,
Où le lict repoſoit, auſſi noir qu'vn ſouillon,
Vn garderobe gras ſeruoit de pauillon,
De couuerte vn rideau, qui fuyant (vert & iaune)
Les deux extremitez, eſtoit trop court d'vne aune.
Ayant conſideré le tout de point en point:
Ie fis vœu ceſte nuict de ne me coucher point,
Et de dormir ſur pieds comme vn coq ſur la perche:

Mais Ieanne tout en rut, s'aproche & me recherche,
D'amour ou d'amitié, duquel qu'il vous plaira,
Et moy, maudit soit-il, m'amour qui le fera,
Polyenne pour lors me vint en la pensee,
Qui sceut que vaut la femme en amour offencee,
Lors que par impuissance, ou par mespris la nuict,
On fausse compagnie ou qu'on manque au desduict,
C'est pourquoy i'eus grand peur qu'on me troussast en malle,
Qu'on me foüetast pour voir si i'auois point la galle,
Qu'on me crachast au nez, qu'ẽ perche on me le mist,
Et que l'on me berçast si fort qu'on m'endormist,
Ou me baillant du Ieanne vous remercie,
Qu'on me tabourinast le cul d'vne vessie,
Cela fut bien à craindre & si ie l'euité,
Ce fut plus par bon-heur que par dexterité,
Ieanne non moins que Circe entre ses dents murmure,
Sinon tant de vengeance, aumoins autant d'iniure,
Or pour flater en fin son malheur & le mien,
Ie dis quand ie fais mal, c'est quand ie paye bien,
Et faisant reuerence à ma bonne fortune,
En la remerciant ie le conté pour vne.
Ieanne rongeant son frein de mine s'apaisa,
Et prenant mon argent en riant me baisa,
Non pource que i'en dis, ie n'en parle pas, voire,
Mon maistre pensez vous, i'entens bien le grimoire,

Vous eſtes honneſte homme & ſçauez l'entre-gent,
Mais Monſieur croyez vous que ce ſoit pour l'argent
I'en fais autant d'eſtat comme de cheneuottes:
Non ma foy i'ay encor vn demy ceint, deux cottes,
Vne robe de ſerge, vn chapperon, deux bas,
Trois chemiſes de lin, ſix mouchoirs, deux rabats,
Et ma chambre garnie aupres de ſainct Euſtache,
Pourtant ie ne veux pas que mon mary le ſçache:
Diſant cecy touſiours ſon lict elle braſſoit,
Et les linceuls trop cours par les pieds tiraſſoit,
Et fit à la fin tant par ſa façon adroite,
Qu'elle les fiſt venir à moitie de la coite,
Dieu ſçait quels lacs d'amour, quels chiffres, quelles fleurs,
De quels compartimens & combien de couleurs,
Releuoient leur maintien, & leur blancheur naifue,
Blanchie en vn ſiué, non dans vne leſciue.
Comme ſon lict eſt fait, que ne vous couchez vous?
Monſieur, n'eſt-il pas temps, & moy de filer dous:
Sur ce point elle vient, me prend & me detache
Et le pourpoint du dos par force elle m'arrache,
Comme ſi noſtre ieu, fuſt au Roy deſpouillé,
I'y reſiſte pourtant, & d'eſprit embrouillé.
Comme par compliment ie trenchois de l'honneſte,
N'y pouuant rien gaigner ie me gratte la teſte:
A la fin ie pris cœur reſolu d'endurer,
Ce qui pouuoit venir ſans me deſeſperer,

Qui

Qui fait vne follie il la doit faire entiere,
Ie détache vn ſoulier, ie m'oſte vne iartiere,
Froidement toutesfois, & ſemble en ce coucher,
Vn enfant qu'vn Pedant contraint ſe détacher,
Que la peur tout enſemble eſperonne & retarde,
A chacune eſguillette il ſe faſche, & regarde,
Les yeux couuers de pleurs, le viſage d'ennuy,
Si la grace du Ciel ne deſcend point ſur luy,
L'on heurte ſur ce point, Catherine on appelle,
Ieanne pour ne reſpondre eſteignit la chandelle,
Perſonne ne dit mot, l'on refrappe plus fort,
Et faiſoit-on du bruit pour réueiller vn mort,
A chaque coup de pied toute la maiſon tremble,
Et ſemble que le feſte à la caue s'aſſemble:
Bagaſſe ouuriras-tu? c'eſt ceſtuy-cy, c'eſt-mon,
Ieanne ce temps-pendant me faiſoit vn ſermon,
Que Diable auſſi pourquoy? que voulez vous qu'on face,
Que ne vous couchiez vous. Ces gens de la menace
Venant à la priere eſſayoient tout moyen,
Or ils parlent ſoldat, & ores Citoyen,
Ils contre-font le guet, & de voix magiſtrale,
Ouurez de par le Roy, au Diable vn qui deuale,
Vn chacun ſans parler ſe tient clos & couuert,
Or comme à coups de pieds l'huis s'eſtoit preſque ouuert,
Tout de bon, le guet vint, la quenaille fait Gille,

Et moy qui iuſques la demeurois immobile,
Attendant eſtonné le ſuccez de l'aſſaut,
Ce pensé-ie il eſt temps que ie gaigne le haut,
Et trouſſant mon pacquet de ſauuer ma perſonne:
Ie me veux r'habiller, ie cherche, ie taſtonne,
Plus eſtourdy de peur que n'eſt vn hanneton:
Mais quoy. plus on ſe haſte & moins auance t'on.
Tout comme par deſpit ſe trouuoit ſous ma pate,
Au lieu de mon chappeau ie prens vne ſauate,
Pour mon pourponit ſes bas, pour mes bas ſon collet,
Pour mes gands ſes ſouliers, pour les miens vn ballet,
Il ſembloit que le Diable euſt fait ce tripotage:
Or Ieanne me diſoit pour me donner courage,
Si mon compere Pierre eſt de garde auiourd'huy,
Non, ne vous faſchez point, vous n'aurez point d'ennuy,
Cependant ſans delay Meßieurs frapent en maiſtre,
On crie patience, on ouure la feneſtre,
Or ſans plus m'amuſer apres le contenu,
Ie deſcens doucement pied chauſſé l'autre nu,
Et me tapis daguet derriere vne muraille,
On ouure & bruſquement entra ceſte quenaille,
En humeur de nous faire vn aſſez mauuais tour,
Et moy qui ne leur dy ny bon ſoir ny bon iour,
Les voyant tous paſſez ie me ſentis alaigre,
Lors diſpos du talon ie vais comme vn chat maigre,

I'enfile la venelle, & tout leger d'effroy,
Ie cours vn fort long temps ſans voir derriere moy,
Iuſqu'à tant que trouuant du mortier, de la terre,
Du bois, des eſtançons, maints platras, mainte pierre,
Ie me ſentis pluſtoſt au mortier embourbé,
Que ie ne m'aperceus que ie fuſſe tombé.
On ne peut éuiter ce que le Ciel ordonne,
Mon ame cependant de colere friſſonne,
Et prenant s'elle euſt peu le deſtin à party,
De deſpit à ſon nez elle l'euſt dementy,
Et m'aſſeure qu'il euſt reparé mon dommage,
Comme ie fus ſus pieds enduit comme vn image,
I'entendis qu'on parloit, & marchant à grands pas,
Qu'on diſoit haſtons nous ie l'ay laiſſé fort bas,
Ie m'aproche, ie voy, deſireux de cognoiſtre,
Au lieu d'vn Medecin il luy faudroit vn Preſtre,
Diſt l'autre, puis qu'il eſt ſi proche de ſa fin,
Comment dict le valet, eſtes vous Medecin,
Monſieur pardonnez moy, le Curé ie demande,
Il s'en court, & diſant à Dieu me recommande,
Il laiſſe la Monſieur faſché d'eſtre deceu.
Or comme allant touſiours de pres ie l'aperceu,
Ie cognu que c'eſtoit noſtre amy, ie l'aproche,
Il me regarde au nez, & riant me reproche:
Sans flambeau l'heure induë, & de pres me voyant,
Fangeux comme vn pourceau, le viſage effroyant,

Le manteau ſous le bras, la façon aſſoupie,
Eſtes vous trauaillé de la licantropie,
Diſt-il en me prenant pour me taſter le pous,
Et vous, di-ie Monſieur, quelle fiéure auez vous?
Vous qui trenchez du ſage ainſi parmy la ruë,
Faites vous ſus vn pied toute la nuict la gruë,
Il voulut me conter comme on l'auoit pipé,
Qu'vn valet du ſommeil ou de vin occupé,
Sous couleur d'aller voir vne femme malade,
L'auoit galentement payé d'vne caſſade:
Il nous faiſoit bon voir tous deux bien eſtonnez,
Auant iour par la ruë auecq' vn pied de nez,
Luy pour s'eſtre leué eſperant deux piſtoles,
Et moy tout las d'auoir receu tant de bricolles,
Il ſe met en diſcours, ie le laiſſe en riant,
Auſſi que ie voyois aux riues d'Oriant,
Que l'aurore s'ornant de ſaffran & de roſes,
Se faiſant voir à tous faiſoit voir toutes choſes,
Ne voulant pour mourir qu'vne telle beauté,
Me vit en ſe leuant ſi ſale & ſi croté,
Elle qui ne m'a veu qu'en mes habits de feſte,
Ie cours à mon logis, ie heurte, ie tempeſte,
Et croyez à fraper que ie n'eſtois perclus,
On m'ouure, & mon valet ne me recognoiſt plus,
Monſieur n'eſt pas icy, que Diable, à ſi bonne heure,
Vous frappez comme vn ſourd, quelque temps ie
demeure,

Ie le vois, il me voit, & demande estonné,
Si le moine bouru m'auoit point promené,
Dieu, comme estes vous fait, il va, moy de le suiure,
Et me parle en riant comme si ie fusse yure,
Il m'allume du feu, dans mon lict ie me mets,
Auec vœu si ie puis de n'y tomber iamais,
Ayant à mes despens appris ceste sentence,
Qui gay fait vn erreur, la boit à repentance,
Et que quand on se frotte auecq' les Courtisans:
Les branles de sortie en sont fort desplaisans,
Plus on penetre en eux plus on sent le remugle,
Et qui troublé d'ardeur entre au bordel aueugle,
Quand il en sort il a, plus d'yeux & plus aigus,
Que Lyncé, l'Argonaute, ou le ialoux Argus.

FIN.

A MONSIEVR Freminet.

SATYRE XII.

ON dict que le grand Peintre ayant fait vn ouurage,
Des iugements d'autruy, tiroit ceſt auantage,
Que ſelon qu'il iugeoit qu'ils eſtoient vrais, ou faux
Docile à ſon profit, reformoit ſes defaux,
Or c'eſtoit du bon temps que la hayne & l'enuie,
Par crimes ſuppoſez n'attentoient à la vie
Que le vray du propos eſtoit couſin germain,
Et qu'vn chacun parloit le cœur dedans la main.
Mais que ſeruiroit-il maintenant de pretendre
S'amander par ceux la qui nous viennent reprendre,
Si ſelon l'intereſt tout le monde diſcourt:
Et ſi la verité n'eſt plus femme de Court:
S'il n'eſt bon Courtiſan, tant friſé peut il eſtre,

S'il a bon apetit, qu'il ne iure à son maistre
Dés la pointe du iour, qu'il est midy sonné,
Et qu'au logis du Roy tout le monde a disné,
Estrange effronterie de si peu d'importance,
Mais de ce costé-là, ie leur donrois quittance,
S'ils vouloient s'obliger d'espargner leurs amis
Ou par raison d'estat il leur est bien permis.
Cecy pourroit suffire à refroidir vne ame,
Qui n'ose rien tenter pour la crainte du blasme,
A qui la peur de perdre enterre le talent,
Non pas moy qui ne ry d'vn esprit nonchalent,
Qui pour ne faillir point retarde de bien faire:
C'est pourquoy maintenant ie m'expose au vulgaire
Et me donne pour butte aux iugements diuers.
Qu'vn chacun taille, rongne, & glose sur mes vers,
Qu'vn resueur insolent, d'ignorance m'acuse
Que ie ne suis pas net, que trop simple est ma Muse,
Que i'ay l'humeur bizarre, ineſgal le cerueau,
Et s'il luy plaist encor' qu'il me relie en veau.
Auant qu'aller si viste, au moins ie le suplie,
Sçauoir que le bon vin ne peut estre sans lie,
Qu'il n'est rien de parfait en ce monde auiourd'huy
Qu'homme ie suis suiect à faillir comme luy:
Et qu'au surplus, pour moy, qu'il se face paroistre
Aussi vray que pour luy ie m'efforce de l'estre.
Mais sçais tu Freminet, ceux qui me blasmeront,
Ceux qui dedans mes vers leurs vices trouueront:

A qui l'ambition la nuict tire l'oreille,
De qui l'eſprit auare en repos ne ſommeille,
Touſiours s'alambiquant apres nouueaux partis,
Qui pour Dieu, ny pour loy, n'ont que leurs appetis:
Qui rodent toute nuict, troublez de ialouſie,
A qui l'amour laſcif regle la fantaſie,
Qui preferent vilains le profit à l'honneur,
Qui par fraude ont rauy les terres d'vn mineur.
Telles ſortes de gens vont apres les Poëtes,
Comme apres les hiboux vont criant les chuettes:
Leurs femmes vous diront fuyez ce meſdiſant,
Faſcheuſe eſt ſon humeur, ſon parler eſt cuiſant,
Quoy Monſieur, n'eſt-ce pas ceſt homme à la Satyre?
Qui perdroit ſon amy pluſtoſt qu'vn mot pour rire,
Il emporte la piece, & c'eſt la de par Dieu,
(Ayant peur que ce ſoit celle-là du milieu)
Ou le ſoulier les bleſſe, autrement ie n'eſtime,
Qu'aucune eaſt volonté de m'accuſer de crime.
Car pour elles depuis qu'elles viennent au point,
Elles ne voudroient pas que l'on ne le ſceuſt point,
Vn grand contentement mal-aiſement ſe celle:
Puis c'eſt des amoureux la regle vniuerſelle,
De de ferer ſi fort à leur affection,
Qu'ils eſtiment l'honneur leur folle paſſion.
Et quant eſt de l'honneur de leurs maris, ie penſe,
Qu'aucune à bon eſcient n'en prendroit la deffence,

Sçachant bien qu'on n'eſt pas tenu par charité,
De leur donner vn bien qu'elles leur ont oſté,
Voyla le grand mercy que i'auray de mes peines,
C'eſt le cours du marché des affaires humaines,
Qu'encores qu'vn chacun vaille icy bas ſon prix
Le plus cher toutesfois eſt ſouuent à meſpris.
Or amy ce n'eſt point vne humeur de meſdire
Qui m'ait fait rechercher ceſte façon d'eſcrire:
Mais mon pere m'apprit que des enſeignemens,
Les humains apprentifs formoient leurs iugemens,
Que l'exemple d'autruy doibt rendre l'homme ſage,
Et guettant à propos les fautes au paſſage,
Me diſoit, conſidere où ceſt homme eſt reduict,
Par ſon ambition, ceſt autre, toute nuict
Boit auec des putains, engage ſon domaine,
L'autre ſans trauailler tout le iour ſe promeine,
Pierre le bon enfant aux dez a tout perdu,
Ces iours le bien de Iean par decret fut vendu:
Claude ayme ſa voiſine, & tout ſon bien luy donne:
Ainſi me mettant l'œil ſur chacune perſonne
Qui valloit quelque choſe, ou qui ne valloit rien,
M'apprenoit doucement & le mal & le bien,
Afin que fuyant l'vn l'autre ie recherchaſſe
Et qu'aux deſpens d'autruy ſage ie m'enſeignaſſe.
Sçais-tu ſi ces propos me ſçeurent eſmouuoir,
Et contenir mon ame en vn iuſte deuoir,
S'ils me firent penſer à ce que l'on doit ſuiure

Pour bien & iuſtement en ce bas monde viure.
Ainſi que d'vn voiſin le treſpas ſuruenu,
Fait reſoudre vn malade en ſon lict detenu
A prendre malgré luy tout ce qu'on luy ordonne,
Qui pour ne mourir point de crainte ſe pardonne,
De meſme les eſprits, debonnaires & doux
Se façonnent prudens, par l'exemple des foux,
Et le blaſme d'autruy, leur fait ces bons offices,
Qu'il leur aprend que c'eſt, de vertus & de vices.
Or quoy que i'aye fait, ſi m'en ſont-ils reſtez,
Qui me pourroient par l'âge à la fin eſtre oſtez,
Ou bien de mes amis, auec la remonſtrance,
Ou de mon bon Demon ſuiuant l'intelligence:
Car quoy qu'on puiſſe faire, eſtant homme, on ne peut,
Ny viure comme on doit, ny viure comme on veut.
En la terre icy bas, il n'habite point d'Anges:
Or les moins vicieux, meritent des louanges,
Qui ſans prendre l'autruy viuent en bon Chreſtien
Et ſont ceux qu'on peut dire & ſaincts & gens de bien.
Quand ie ſuis à par moy ſouuent ie m'eſtudie,
(Tant que faire ſe peut apres la maladie)
Dont chacun eſt bleſſé: ie penſe à mon deuoir,
I'ouure les yeux de l'âme, & m'efforce de voir,
Au trauers d'vn chacun, de l'eſprit ie m'eſcrime,
Puis deſſus le papier mes caprices ie rime,

Dedans vne Satyre où d'vn œil doux amer,
Tout le monde s'y voit, & ne s'y sent nommer.
Voyla l'vn des pechez, ou mon âme eſt encline,
On dit que pardonner eſt vne œuure diuine,
Cela m'obligera qui voudra m'excuſer:
A ſon gouſt toutesfois chacun en peut vſer:
Quant à ceux du meſtier ils ont dequoy s'ébatre,
Sans aller ſur le pré nous nous pouuons combatre,
Nous monſtrant ſeulement de la plume ennemis,
En ce cas là du Roy les duels ſont permis:
Et faudra que bien forte ils facent la partie,
Si les plus fins d'entr'eux s'en vont ſans repartie,
Mais c'eſt vn Satyrique, il le faut laiſſer là:
Pour moy i'en ſuis d'auis, & cognois à celà
Qu'ils ont vn bon eſprit, corſaires à corſaires,
L'vn l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

FIN.

MACETTE.

SATYRE XIII.

LA fameuſe Macette à la Cour ſi connue,
Qui s'eſt aux lieux d'honneur en credit maintenue,
Et qui depuis dix ans, iuſqu'en ſes derniers iours,
A ſouſtenu le prix en l'eſcrime d'amours,
Laſſe en fin de ſeruir au peuple de quintaine,
N'eſtant paſſe-volant ſoldat, ny capitaine,
Depuis les plus chetifs iuſques aux plus fendans,
Qu'elle n'ait deſconfit & mis deſſus les dents,
Laſſe, di-ie & non ſoule, en fin s'eſt retiree
Et n'a plus autre obiect que la voute Etheree,
Elle qui n'euſt auant que plorer ſon delict
Autre ciel pour obiet que le ciel de ſon lict:
A changé de courage, & confitte en detreſſe
Imite auec ſes pleurs la ſaincte pechereſſe,

Donnant des ſainctes loix à ſon affection,
Elle a mis ſon amour à la deuotion,
Sans art elle s'habille & ſimple en contenance
Son teint mortifié preſche la continence
Clergeſſe elle fait ja la leçon aux preſcheurs
Elle lit ſainct Bernard, la guide des Pecheurs,
Les Meditations de la mere Thereſe
Sçait que c'eſt qu'ypoſtaſe auecque ſyndereſe,
Iour & nuict elle va de conuent en conuent
Viſite les ſaincts lieux ſe confeſſe ſouuent
A des cas reſeruez grandes intelligences,
Sçait du nom de Ieſus toutes les Indulgences,
Que valent chapelets, grains benits enfilez,
Et l'ordre du cordon des peres recollez,
Loin du monde elle fait ſa demeure & ſon giſte
Son œil tout penitent ne pleure qu'eau beniſte
En fin c'eſt vn exemple en ce ſiecle tortu
D'amour, de charité, d'honneur & de vertu,
Pour Beate par tout le peuple la renomme,
Et la Gazette meſme a deſ-ja dit à Rome
La voiant aymer Dieu & la chair maiſtriſer
Qu'on n'attend que ſa mort pour la canoniſer
Moy meſme qui ne croy de leger aux merueilles,
Qui reproche ſouuent mes yeux & mes oreilles,
La voyant ſi changee en vn temps ſi ſubit
Ie creu qu'elle l'eſtoit d'ame comme d'habit,
Que Dieu la retiroit d'vne faute ſi grande,

Et disois à par moy, mal vit qui ne s'amande,
Ia des-ja tout deuot contrit & penitent,
I'estois à son exemple esmeu d'en faire autant,
Quand par arrest du Ciel qui hait l'hypocrisie,
Au logis d'vne fille ou i'ay ma fantasie,
Ceste vieille Chouette a pas lents & posez,
La parolle modeste & les yeux composez
Entra par reuerence, & reserrant la bouche
Timide en son respect sembloit Saincte Nitouche,
D'vn Aue Maria luy donnant le bon-jour,
Et de propos communs bien esloignez d'amour
Entretenoit la belle en qui i'ay la pensee
D'vn doux imaginer si doucement blessee
Qu'aymans & bien aymez en nos doux passe-temps
Nous rendons en amour ialoux les plus contans
Enfin comme en caquet ce vieux sexe fourmille
De propos en propos & de fil en esguille,
Se laissant emporter au flus de ses discours
Ie pense qu'il falloit que le mal eust son cours
Feignant de m'en aller daguet ie me recule
Pour voir à qu'elle fin tendoit son preambule
Moy qui voyant son port si plein de saincteté
Pour mourir d'aucun mal ne me feusse doubté:
En fin me tapissant au recoin d'vne porte,
I'entendy son propos, qui fut de ceste sorte.
Ma fille Dieu vous garde & vous veille benir
Si ie vous veux du mal qu'il me puisse aduenir,

Qu'euſſiez vous tout le biẽ dõt le Ciel vous eſt chiche
L'ayant ie n'en ſeroy plus pauure ny plus riche,
Car n'eſtant plus du monde au bien ie ne pretens,
Ou bien ſi i'en deſire, en l'autre ie l'attens,
D'autre choſe icy bas, le bon Dieu ie ne prie.
A propos, ſçauez vous? on dit qu'on vous marie,
Ie ſcay bien voſtre cas, vn homme grand, adroit,
Riche & Dieu ſçait s'il a tout ce qu'il vous faudroit,
Il vous ayme ſi fort, auſſi pourquoy ma fille
Ne vous aymeroit il, vous eſtes ſi gentile,
Si mignonne & ſi belle, & d'vn regard ſi doux,
Que la beauté plus grande eſt laide aupres de vous:
Mais tout ne reſpond pas au traict de ce viſage,
Plus vermeil qu'vne roſe & plus beau qu'vn riuage,
Vous deuriez eſtant belle auoir de beaux habits,
Eſclater de ſatin, de perles, de rubis:
Le grand regret que i'ay, non pas à Dieu ne plaiſe,
Que i'en ay de vous voir belle & bien à voſtre aiſe:
Mais pour moy ie voudroy que vous euſſiez au moins
Ce qui peut en amour ſatisfaire à vos ſoins,
Que cecy fuſt de ſoye & non pas d'eſtamine,
Ma foy les beaux habits ſeruent bien à la mine,
On a beau s'ageancer & faire les doux yeux,
Quand on eſt bien parê on en eſt touſiours mieux:
Mais ſans auoir du bien, que ſert la renommee?
C'eſt vne vanité confuſement ſemee
Dans l'eſprit des humains, vn mal d'opinion,

Vn faux germe auorté dans noſtre affection
Ces vieux contes d'hõneur dont on repaiſt les Dames,
Ne ſont que des appas pour les debiles ames,
Qui ſans choix de raiſon ont le cerueau perclus
L'honneur eſt vn vieux ſainct que l'on ne chomme plus,
Il ne ſert plus de rien, ſinon qu'vn peu d'excuſe,
Et de ſot entretien pour ceux la qu'on amuſe
Ou d'honneſte refus, quand on ne veut aymer,
Il eſt bon en diſcours pour ſe faire eſtimer:
Mais au fonds c'eſt abus ſans excepter perſonne,
La ſage le ſçait vendre, ou la ſotte le donne,
Ma fille, c'eſt par là qu'il vous en faut auoir,
Nos biens comme nos maux ſont en noſtre pouuoir,
Elle a plus de reſpect, non moins de paſſion,
Et cache ſes amours ſous ſa diſcretion:
Moy meſme, croiriez vous pour eſtre plus âgee,
Que ma part comme on dit en fuſt deſia mangee?
Non ma foy ie me ſents & dedans & dehors,
Et mon bas peut encor vſer deux ou trois corps:
Mais chaſque age a ſon temps, ſelon le drap la robe,
Ce qu'vn temps on a trop en l'autre on le deſrobe,
Eſtant ieune i'ay ſceu bien vſer des plaiſirs,
Ores i'ay d'autres ſoins en ſemblables deſirs:
Ie veux paſſer mon temps & couurir le myſtere,
On trouue bien la Cour dedans vn monaſtere,
Et apres maint eſſay en fin i'ay reconnu,

Qu'vn homme comme vn autre eſt vn moine tout nu,
Puis outre le ſainct vœu qui ſert de couuerture,
Ils ſont trop obligez au ſecret de nature,
Et ſçauent plus diſcrets apporter en aymant,
Auecque moins d'eſclat plus de contentement.
C'eſt pourquoy deſguiſant les boüillons de mon ame,
D'vn long habit de cendre enuelopant ma flame,
Ie cache mon deſſein aux plaiſirs adonné,
Le peché que l'on cache eſt demi pardonné,
La faute ſeullement ne giſt en la deffence,
Le ſcandale, l'opprobre, eſt cauſe de l'offence,
Pourueu qu'on ne le ſçache, il n'importe comment,
Qui peut dire que non, ne peche nullement,
Puis la bonté au Ciel nos offences ſurpaſſe,
Pourueu qu'on ſe confeſſe on a touſiours ſa grace,
Il donne quelque choſe à noſtre paſſion,
Et qui ieune n'a pas grande deuotion,
Il faut que pour le monde a la feindre il s'exerce,
„ *C'eſt entre les deuots vn eſtrange commerce,*
„ *Vn trafic par lequel au ioly temps qui court*
„ *Tout affaire faſcheuſe eſt facile à la Cour:*

Ie ſçay bien que voſtre âge encore ieune & tendre
Ne peut ainſi que moy ces miſteres comprendre:
Mais vous deuriez, ma fille, en l'âge ou ie vous voy,
Eſtre riche, contente, auoir fort bien dequoy,
Et pompeuſe en habits, fine accorte & ruſee,
Reluire de ioyaux ainſi qu'vne eſpouſee:
Il faut faire vertu de la neceſsité,
Qui ſçait viure icy bas n'a iamais pauureté,
Puis qu'elle vous deffend des dorures l'vſage,
Il faut que les brillants ſoient en noſtre viſage,
Que voſtre bonne grace en acquiere pour vous,
„ *Se voir du bien, ma fille, il n'eſt rien de ſi doux,*
„ *S'enrichir de bonne heure eſt vne grand' ſageſſe,*
„ *Tout chemin d'acquerir ſe ferme à la vieilleſſe,*
„ *A qui ne reſte rien auec la pauureté,*
„ *Qu'vn regret eſpineux d'auoir iadis eſté,*
Ou lors qu'on a du bien, il n'eſt ſi decrepite,
Qui ne trouue (en donnant) couuercle à ſa marmite.
Non, non, faites l'amour, & vendez aux amans
Vos accueils, vos baiſers, & vos embraſſemens,

C'eſt gloire & non pas honte en ceſte douce peine,
Des acqueſts de ſon lict accoiſtre ſon domaine,
Vendez ces doux regards, ces attraicts, ces apas,
Vous meſme vendez vous, mais ne vous liurez pas,
Conſeruez vous l'eſprit, gardez voſtre franchiſe,
Prenez tout, s'il ſe peut, ne ſoyez iamais priſe,
Celle qui par amour s'engage en ces mal-heurs,
Pour vn petit plaiſir, a cent mille douleurs,
Puis vn homme au deſduit ne vous peut ſatisfaire,
Et quand plus vigoureux il le pourroit bien faire,
Il faut tondre ſur tout & changer à l'inſtant,
L'enuie en eſt bien moindre, & le gain plus contant,
Sur tout ſoyez de vous la maiſtreſſe & la dame,
Faites s'il eſt poſsible vn miroir de voſtre ame,
Qui reçoit tous obiects & tout contant les pert,
Fuyez ce qui vous nuiſt, aymez ce qui vous ſert,
Faites profit de tout, & meſmes de vos pertes,
A prendre ſagement ayez les mains ouuertes,
Ne faites, s'il ſe peut, iamais preſent ny don
Si ce n'eſt d'vn chabot, pour auoir vn gardon,
Par fois on peut donner pour les galands attraire,
A ces petits preſens ie ne ſuis pas contraire,
Pourueu que ce ne ſoit que pour les amorcer,
Les fines en donnant ſe doiuent efforcer
A faire que l'eſprit & que la gentilleſſe
Face eſtimer les dons. & non pas la richeſſe:
Pour vous, eſtimez plus qui plus vous donnera,

Vous gouuernant ainſi Dieu vous aſſiſtera,
Au reſte, n'eſpargnez ny Gaultier ny Garguille,
Qui ſe trouuera pris ie vous pri' qu'on l'eſtrille,
Il n'eſt que d'en auoir, le bien eſt touſiours bien,
Et ne vous doit chaloir ny de qui, ny combien,
Prenez à toutes mains, ma fille & vous ſouuienne,
Que le gain à bon gouſt de quelque endroit qu'il vienne,
Eſtimez vos amans ſelon le reuenu,
Qui donnera le plus qu'il ſoit le mieux venu,
Laiſſez la mine à part, prenez garde à la ſomme,
Riche vilain vaut mieux que pauure Gentil-home,
Ie ne iuge pour moy les gens ſur ce qu'ils ſont:
Mais ſelon le profit & le bien qu'ils me font,
Quand l'argent eſt meſlé l'on ne peut reconnoiſtre
Celuy du ſeruiteur d'auec celuy du maiſtre,
L'argent d'vn cordon bleu n'eſt pas d'autre façon
Que celuy d'vn fripier ou d'vn aide à maçon,
Que le plus & le moins y mette difference,
Et tienne ſeullement la partie en ſouffrance,
Que vous reſtablirez du iour au lendemain,
Et touſiours retenez le bon bout à la main,
De crainte que le temps ne deſtruiſe l'affaire,
Il faut ſuiure de pres le bien que l'on differe,
Et ne le differer qu'entant que l'on le peut,
Ou ſe puiſſe aiſement reſtablir quand on veut
Tous ces beaux ſuffiſans, dont la cour eſt ſemee,

Ne sont que triacleurs & vendeurs de fumee,
Ils sont beaux, bien peignez, belle barbe au menton?
Mais quand il faut payer, au diantre le teston,
Et faisant des mouuants & de l'ame saisie,
Ils croyent qu'on leur doit pour rien la courtoisie,
Mais c'est pour leur beau nez, le puits n'est pas commun,
Si i'en auois vn cent, ils n'en auroient pas vn.
Et ce Poëte crotté auec sa mine austere,
Vous diriez à le voir que c'est vn Secretaire,
Il va melancolique & les yeux abaissez,
Comme vn Sire qui plaint ses parens trespassez:
Mais Dieu sçait, c'est vn homme aussi bien que les autres,
Iamais on ne luy voit aux mains des patenostres,
Il hante en mauuais lieux, gardez vous de celà,
Non, si i'estoy de vous, ie le planteroy la
Et bien il parle liure, il a le mot pour rire:
Mais au reste apres tout c'est vn homme à Satyre,
Vous croiriez à le voir qu'il vous deust adorer,
Gardez, il ne faut rien pour vous des-honorer,
Ces hommes mesdisans ont le feu sous la leure,
Ils sont matelineurs prompts à prendre la cheure,
Et tournent leurs humeurs en bizarres façons,
Puis il ne donnent rien si ce n'est des chansons:
Mais non, ma fille non, qui veut viure à son aise,

Il ne faut simplement vn amy qui vous plaise,
Mais qui puisse au plaisir ioindre l'vtilité
En amour autrement c'est imbicilité
Qui le fait à credit n'a pas grande resource,
On y fait des amis, mais peu d'argent en bourse,
Prenez moy ces Abbez, ces fils de Financiers,
Dont depuis cinquante ans, les peres vsuriers,
Volans à toutes mains, ont mis en leur famille,
Plus d'argent que le Roy n'en a dans la Bastille,
C'est là que vostre main peut faire de beaux coups
Ie sçay de ses gens là qui languissent pour vous:
Car estant ainsi ieune en vos beautez parfaites,
Vous ne pouuez sçauoir tous les coups que vous faites,
Et les traicts de vos yeux haut & bas eslancez,
Belle, ne voyent pas tous ceux que vous blessez,
Tel s'en vient plaindre à moy qui n'ose le vous dire,
Et tel vous rit de iour qui toute nuict souspire,
Et se plaint de son mal d'autant plus vehement,
Que vos yeux sans dessein le font innocemment,
En amour l'innocence est vn sçauant mystere,
Pourueu que ce ne soit vne innocence austere,
Mais qui sçache par art, donnant vie & trespas
Feindre auecques douceur qu'elle ne le fait pas,
Il faut aider ainsi la beauté naturelle,
L'innocence autrement est vertu criminelle,
Auec elle il nous faut & blesser & garir

Et parmy les plaiſirs faire viure & mourir,
Formez vous des deſſeins dignes de vos merites,
Toutes baſſes amours ſont pour vous trop petites,
Ayez deſſein aux dieux, pour de moindres beautez,
Ils ont laiſſé iadis les cieux deſ-habitez.
Durant tous ces diſcours Dieu ſçait l'impatience,
Mais comme elle a touſiours l'œil à la deffiance,
Tournant deçà delà vers la porte où i'eſtois,
Elle viſt en ſurſaut comme ie l'eſcoutois,
Elle trouſſe bagage, & faiſant la gentille,
Ie vous verray demain, adieu, bon ſoir, ma fille.
Ha vieille, dy ie-lors, qu'en mon cœur ie maudis,
Eſt-ce là le chemin pour gaigner Paradis?
Dieu te doint pour guerdon de tes œuures ſi ſainctes
Que ſoient auant ta mort tes prunelles eſteintes,
Ta maiſon deſcouuerte & ſans feu tout l'Hyuer,
Auecque tes voiſins iour & nuict eſtriuer,
Et trainer ſans confort, triſte & deſeſperee,
Vne pauure vieilleſſe, & touſiours alteree,

FIN

SATYRE XIIII.

I'Ay pris cent & cent fois la lanterne en la main
Cherchant en plain midy parmy le genre humain,
Vn homme qui fuſt homme & de faict & de mine
Et qui peuſt des vertus paſſer par l'eſtamine:
Il n'eſt coing & recoing que ie n'aye tanté
Depuis que la nature icy bas ma planté,
Mais tant plus ie me lime & plus ie me rabote,
Ie croy qu'à mon aduis tout le monde radote,
Qu'il à la teſte vuide & ſans deſſus deſſous
Ou qu'il faut qu'au reboursie ſois l'vn des plus fous
C'eſt de noſtre folie vn plaiſant ſtratageſme,
Se flattant de iuger les autres par ſoy-meſme.
Ceux qui pour voyager s'embarquent deſſus l'eau
Voyent aller la terre & non pas leur vaiſſeau,
Peut eſtre ainſi trompé que faucement ie iuge,
Toutesfois ſi les fous ont leur ſens pour refuge,
Ie ne ſuis pas tenu de croire aux yeux d'autruy,
Puis, i'en ſçay pour le moins autant ou plus que luy.
Voyla fort bien parlé ſi l'on me vouloit croire,
Sotte preſomption vous m'enyurez ſans boire:
Mais apres en cherchant auoir autant couru
Qu'aux Auans de Noel fait le Moyne Bourru,

Pour retrouuer vn homme enuers qui la Satyre
Sans flater, ne trouuaſt que mordre & que redire,
Qui ſceuſt d'vn chois prudent toute choſe éplucher,
Ma foy ſi ce n'eſt vous ie n'en veux plus chercher.
Or ce n'eſt point pour eſtre eſleué de fortune,
Aux ſages cõme aux fous c'eſt choſe aſſez commune,
Elle auance vn chacun ſans raiſon & ſans chois,
Les foux ſont aux echets les plus proches des Roys.
Auſſi mon iugement ſur cela ne ſe fonde,
Au compas des grandeurs ie ne iuge le monde,
L'eſclat de ces clinquans ne mesblouit les yeux,
Pour eſtre dans le Ciel ie n'eſtime les Dieux,
Mais pour s'y maintenir & gouuerner de ſorte
Que ce tout en deuoir reglement ſe comporte,
Et que leur prouidence egallement conduit,
Tout ce que le Soleil en la terre produit,
Des hommes tout ainſi ie ne puis recognoiſtre
Les grans. Mais bien ceux la qui meritent de l'eſtre,
Et de qui le merite indomtable en vertu,
Force les accidens & n'eſt point abatu,
Non plus que de farceurs ie n'en puis faire conte
Ainſi que l'vn deſcend on voit que l'autre monte,
Selon ou plus ou moins que dure le roollet,
Et l'habit faict ſans plus le Maiſtre ou le vallet.
De meſme eſt de ces gens dont la grandeur ſe ioüe
Auiourd'huy gros, enflez ſur le haut de la roüe
Ilz ſont vn perſonnage, & demain renuerſez,

Chacun les met au rang des pechez effaçez,
La faueur eſt bizarre a traitter indocille,
Sans arreſt, inconſtante & d'humeur difficille,
Auecq' diſcretion il la faut caraſſer
L'vn la perd bien ſouuent pour la trop embraſſer,
Ou pour s'y fier trop, l'autre par inſolence,
Ou pour auoir trop peu ou trop de violence,
Ou pour ſe la promettre ou ſe la deſnier,
En fin c'eſt vn caprice eſtrange à manier,
Son Amour eſt fragille & ſe rompt comme verre,
Et faict aux plus Matois donner du nez en terre.
Pour moy ie n'ay point veu parmy tant d'auancez,
Soit de ces temps icy, ſoit des ſiecles paſſez,
Homme que la fortune ayt taſché d'introduire,
Qui durant le bon vent ait ſçeu ſe bien conduire,
Or d'eſtre cinquante ans aux honneurs eſleué,
Des grands & des petits dignement approuué,
Et de ſa vertu propre aux malheurs faire obſtacle,
Ie n'ay point veu de ſots auoir faict ce miracle,
Auſſi pour diſcerner & le bien & le mal,
Voir tout, congnoiſtre tout, d'vn œil touſiours égal
Manier dextrement les deſſeins de nos Princes,
Reſpondre à tant de gens de diuerſes Prouinces,
Eſtre des eſtrangers pour Oracle tenu,
Preuoir tout accident auant qu'eſtre aduenu,
Deſtourner par prudence vne mauuaiſe affaire,
Ce n'eſt par choſe ayſée ou trop facille à faire,

Voyla comme on conſerue auecq' le iugement
Ce qu'vn autre diſſipe & perd imprudemment,
Quand on ſe bruſle au feu que ſoy-meſme on attiſe
Ce n'eſt point accident, mais c'eſt vne ſottiſe.
Nous ſommes du bon-heur de nous meſme artiſans
Et fabriquons nos iours ou faſcheux ou plaiſans,
La fortune eſt à nous & n'eſt mauuaiſe ou bonne
Que ſelon qu'on la forme ou bien qu'on ſe la donne.
A ce point le mal-heur amy comme ennemy,
Trouuant au bord d'vn puis vn enfant endormy.
En riſque d'y tomber à ſon ayde s'auance
Et luy parlant ainſi, le reſueille & le tance:
Sus badin leuez vous: ſi vous tombiez dedans,
De douleur vos parens comme vous imprudens,
Croyant en leur eſprit que de tout ie diſpoſe,
Diroient en me blaſmant que i'en ſerois la cauſe.
Ainſi nous ſeduiſant d'vne fauce couleur,
Souuent nous imputons nos fautes au mal-heur
Qui n'en peut mais, mais quoy! l'on le prẽd à partie,
Et chacun de ſon tort cherche la garantie.
Et nous penſons bien fins, ſoit veritable ou faux,
Quand nous pouuõs couurir d'excuſes nos defaux:
Mais ainſi qu'aux petis aux plus grãds perſõnages
Sondez tout iuſqu'au fond, les fous ne ſont pas ſages.
Or c'eſt vn grand chemin iadis aſſez frayé,
Qui des rimeurs François ne fut oncq' eſſayé,
Suiuant les pas d'Horace entrant en la carriere,

Ie trouue des humeurs de diuerſe maniere,
Qui me pourroient donner ſubiect de me mocquer,
Mais qu'eſt-il de beſoin de les aller chocquer?
Chacun ainſi que moy ſa raiſon fortifie,
Et ſe forme à ſon gouſt vne Philoſophie,
Ils ont droit de leur cauſe & de la conteſter,
Ie ne ſuis chicanneur & n'aime à diſputer.
Gallet a ſa raiſon, & qui croira ſon dire
Le hazard pour le moins luy promet vn Empire,
Toutesfois au contraire, eſtant leger & net,
N'ayant que l'eſperance & trois dez au cornet
Comme ſur vn bon fond de rente ou de receptes
Deſſus ſept ou quatorze il aſſigne ſes debtes,
Et trouue ſur cela qui luy fournit dequoy,
Ils ont vne raiſon qui n'eſt raiſon pour moy,
Que ie ne puis comprendre, & qui bien l'examine:
Eſt-ce vice ou vertu qui leur fureur domine?
L'vn allechê d'eſpoir de gaigner vingt pour cent
Ferme l'œil à ſa perte, & librement conſent
Que l'autre le deſpouille & ſes meubles engage,
Meſmes s'il eſt beſoin baille ſon heritage.
Or le plus ſot d'entre eux, ie m'en rapporte à luy,
Pour l'vn il perd ſon bien l'autre celuy d'autruy,
Pourtant c'eſt vn traficq qui ſuit touſiours ſa route,
Ou bien moins qu'à la place on a fait banqueroute,
Et qui dans le brelan ſe maintient brauement,
N'en deſplaiſe aux arreſts de noſtre Parlement,

Penſez vous ſans auoir ces raiſons toutes preſtes,
Que le Sier de Prouins perſiſte en ſes requeſtes,
Et qu'il ait ſans eſpoir d'eſtre mieux à la Court,
A ſon long balandran changé ſon manteau court,
Bien que depuis vingt ans ſa grimace importune
Ayt à ſa desfaueur obſtiné la fortune.
Il n'eſt pas le couſin qui n'ait quelque raiſon,
De peur de reparer, il laiſſe ſa maiſon,
Que ſon lict ne defonce, il dort deſſus la dure,
Et n'a, crainte du chaud, que l'air pour couuerture,
Ne ſe pouuant munir encontre tant de maux
Dont l'air intemperé faict guerre aux animaux
Comme le chaud, le froid, les frimas, & la pluye,
Et mil autres accidens, bourreaux de noſtre vie,
Luy ſelon ſa raiſon ſouz eux il s'eſt ſouſmis,
Et forçant la Nature il les a pour amis
Il n'eſt point enreumé pour dormir ſur la terre,
Son poulmon enflammé ne touſſe le caterre,
Il ne craint ny les dents ny les defluctions
Et ſon corps a tout ſain libres ſes fonctions,
En tout indifferent tout eſt à ſon vſage,
On dira qu'il eſt foux ie croy qu'il n'eſt pas ſage,
Que Diogene auſſi fuſt vn foux de tout point,
Ceſt ce que le Couſin comme moy ne croit point,
Ainſi ceſte raiſon eſt vne eſtrange beſte,
On l'a bonne ſelon qu'on a bonne la teſte,
Qu'on imagine bien du ſens comme de l'œil,

Pour grain ne prenant paille, ou Paris pour Corbeil,
Or suiuant ma raison & mon intelligence,
Mettant tout en auant & soin & diligence,
Et criblant mes raisons pour en faire vn bon chois,
Vous estes à mon gré l'homme que ie cherchois:
Afin doncq' qu'en discours le temps ie ne consomme,
Ou vous estes le mien, ou ie ne veux point d'homme.
Qu'vn chacun en ait vn ainsi qu'il luy plaira,
Rozete nous verrons qui s'en repentira.
Vn chacun en son sens selon son chois abonde,
Or m'ayant mis en gouſt des hommes & du monde,
Reduisant brusquement le tout en son entier
Encor faut il finir par vn tour du mestier.
On dit que Iupiter Roy des Dieux & des hommes
Se promenant vn iour en la terre où nous sommes,
Reçeut en amitié deux hommes apparens,
Tous deux d'age pareils, mais de mœurs differens,
L'vn auoit nom Minos, l'autre auoit nom Tantale:
Il les esleue au Ciel, & d'abord leur estale
Parmy les bons propos, les graces & les ris,
Tout ce que la faueur depart aux fauoris,
Ils mangeoient à sa table, aualoient l'ambrosie,
Et des plaisirs du Ciel souloient leur fantasie;
Ils estoient comme chefs de son Conseil priué:
Et rien n'estoit bien fait qu'ils n'eussent aprouué.
Minos eut bon esprit, prudent, accord, & sage,

Et ſçeut iuſqu'à la fin iouer ſon perſonnage,
L'autre fut vn langard, reuelant les ſecrets,
Du Ciel & de ſon Maiſtre aux hommes indiſcrets,
L'vn auecq' prudence au Ciel s'impatroniſe,
Et l'autre eu fut chaſſé comme vn peetux d'Egliſe.

FIN.

SATYRE XV.

OVY i'escry rarement & me plais de le faire,
Non pas que la pareſſe en moy ſoit ordinaire,
Mais ſi toſt que ie prens la plume à ce deſſein,
Ie croy prendre en galere vne rame en la main:
Ie ſen au ſecond vers que la Muſe me dicte,
Et contre ſa fureur ma raiſon ſe deſpite.
Or ſi par fois i'eſcry ſuiuant mon Aſcendant,
Ie vous iure encor eſt-ce à mon corps deffendant,
L'aſtre qui de naiſſance à la Muſe me lie,
Me fait rompre la teſte apres ceſte folie,
Que ie recongnois bien: mais pourtant, malgré moy
Il faut que mon humeur faſſe ioug à ſa loy,
Que ie demande en moy ce que ie me deſnie,
De mon ame & du Ciel, eſtrange tyrannie;
Et qui pis eſt, ce mal qui m'afflige au mourir,
S'obſtine aux recipez & ne ſe veut guarir,
Plus on drogue ce mal & tant plus il s'empire,
Il n'eſt point d'Elebore aſſez en Anticire
Reueſche à mes raiſons il ſe rend plus mutin
Et ma philoſophie y perd tout ſon Latin,
Or pour eſtre incurable il neſt pas neceſſaire,

Patient en mon mal que ie m'y doiue plaire,
Au contraire il m'en faſche & m'en deſplais ſi fort
Que durant mon accez ie voudrois eſtre mort:
Car lors qu'on me regarde, & qu'õ me iuge vn poëte,
Et qui par conſequent à la teſte mal faite,
Confus en mon eſprit ie ſuis plus deſolé,
Que ſi i'eſtois maraut, ou ladre, ou verollé,
Encor' ſi le tranſport dont mon ame eſt ſaiſie,
Auoit quelque reſpect durant ma frenaiſie,
Qu'il ſe reglaſt ſelon les lieux moins importans,
Ou qu'il fiſt choix des iours, des hõmes ou du temps,
Et que lors que l'hyuer me renferme en la chambre,
Aux iours les plus glacez de l'engourdy Nouembre,
Apollon m'obſedaſt, i'aurois en mon malheur,
Quelque contentement à flater ma douleur,
Mais aux iours les plus beaux de la ſaiſõ nouuelle
Que Zephire en ſes rets ſurprend Flore la belle,
Que dans l'air les oyſeaux, les poiſſons en la mer,
Se pleigent doucement du mal qui vient d'aymer,
Ou bien lors que Ceres de fourment ſe couronne,
Ou que Bacchus ſouſpire amoureux de Pomone,
Ou lors que le ſaffran, la derniere des fleurs,
Dore le Scorpion de ſes belles couleurs
C'eſt alors que la verue inſolemment m'outrage,
Que la raiſon forcee obeyt à la rage,
Et que ſans nul reſpect des hommes ou du lieu,
Qu'il faut que i'obeiſſe aux fureurs de ce Dieu,

Cõme en ces derniers iours les plus beaux de l'ãnee,
Que Cibelle eſt par tout de fruicts enuironnee,
Que le payſant recueille empliſſant à miliers,
Greniers, granges, chartis, & caues, & celiers,
Et que Iunon riant d'vne douce influance,
Rend ſon œil fauorable aux champs qu'on enſemẽce
Que ie me reſoudois loing du bruit de Paris
Et du ſoing de la Cour ou de ſes fauoris,
M'eſgayer au repos que la campagne donne,
Et ſans parler Curé, Doyen, Chantre, ou Sorbonne,
D'vn bon mot faire rire en ſi belle ſaiſon,
Vous, vos chiens & vos chats, & toute la maiſon,
Et là dedans ces champs que la riuiere d'Oyſe,
Sur des arenes d'or en ſes bors ſe degoyſe,
(Seiour iadis ſi doux à ce Roy qui deux fois
Donna Sydon en proye à ſes peuples François)
Faire meint ſoubre-ſaut, libre de corps & d'ame,
Et froid aux appetis d'vne amoureuſe flame,
Eſtre vuide d'amour comme d'ambition,
Des gallands de ce temps horrible paſſion.
Mais à d'autres reuers ma fortune eſt tournee,
Dés le iour que Phœbus nous monſtre la iournee,
Comme vn hiboux qui fuit la lumiere & le iour,
Ie me leue & m'en vay dans le plus creux ſeiour
Que Royaumont recelle en ſes foreſts ſecrettes,
Des renards & des loups les ombreuſes retraittes,
Et là malgré mes dents rongeant & rauaſſant,

Poliſſant les nouueaux les vieux rapetaſſant,
Ie fay des vers, qu'encore qu'Apollon les aduouë,
Dedans la Cour, peut eſtre, on leur fera la mouë,
Ou s'ils ſont à leur gré bien faicts & bien polis,
I'auray pour recompence, ils ſont vrayment iolis:
Mais moy qui ne me reigle aux iugemẽs des hõmes,
Qui dedans & dehors cognoy ce que nous ſommes,
Comme le plus ſouuent ceux qui ſçauent le moings,
Sont temerairement & iuges & teſmoings,
Pour blaſme ou pour louange ou pour froide parole,
Ie ne fay de leger banqueroute à l'eſcolle
Du bon homme Empedocle, où ſon diſcours m'apprẽd
Qu'en ce monde il n'eſt rien d'admirable & de grãd
Que l'eſprit deſdaignant vne choſe bien grande,
Et qui Roy de ſoy-meſme à ſoy-meſme commande.
Pour ceux qui n'ont l'eſprit ſi fort ny ſi trempé,
Afin de n'eſtre point de ſoy-meſme trompé,
Chacun ſe doibt cognoiſtre, & par vn exercice
Cultiuant ſa vertu deſracincr ſon vice;
Et cenſeur de ſoy-meſme auec ſoing corriger
Le mal qui croiſt en nous, & non le negliger,
Eſueiller ſon eſprit troublé de reſuerie;
Comme doncq' ie me plains de ma forcenerie,
Que par art ie m'efforce à regler ſes accés,
Et contre mes deffaux que i'intente vn procés,
Comme on voit par exemple en ces vers où i'accuſe
Librement le caprice où me porte la Muſe,

Qui me repaiſt de baye en ſes foux paſſe-temps,
Et malgré moy me faict aux vers perdre le temps,
Ils deuoient à propos taſcher d'ouurir la bouche,
Mettant leur iugement ſur la pierre de touche,
S'eſtudier de n'eſtre en leurs diſcours trenchans,
Par eux meſmes iugez ignares ou meſchans,
Et ne mettre ſans choix en égalle balance
Le vice, la vertu, le crime, l'inſolence.
Qui me blaſme auiourd'huy, demain il me louera,
Et peut eſtre auſſi toſt il ſe deſaduouera,
La louange eſt à prix, le hazard la debite,
Ou le vice ſouuent vaut mieux que le merite:
Pour moy ie ne fay cas ny ne me puis vanter
Ny d'vn mal ny d'vn bien que l'on me peut oſter.
Auecq' proportion ſe depart la louange,
Autrement c'eſt pour moy du baragouyn eſtrange,
Le vray me faict dans moy recognoiſtre le faux,
Au poix de la vertu ie iuge les deffaux,
I'aſſine l'enuieux cent ans apres la vie,
Ou l'on dit qu'en Amour ſe conuertit l'Enuie,
Le Iuge ſans reproche eſt la Poſterité,
Le temps qui tout deſcouure en fait la verité,
Puis la monſtre à nos yeux, ainſi dehors la terre
Il tire les treſors, & puis les y reſerre.
Doncq' moy qui ne m'amuſe à ce qu'on dit icy,
Ie n'ay de leurs diſcours ny plaiſir ny ſoucy,
Et ne m'eſmeus nõ plus quãd leur diſcours fouruoye,

Que d'vn conte d'Vrgande & de ma mere l'Oye.
Mais puis que tout le monde eſt aueugle en ſon fait
Et que deſſous la Lune il eſt rien de parfait,
Sans plus ſe controller quand à moy ie conſeille,
Qu'vn chacun doucement s'excuſe à la pareille,
Laiſſons ce qu'en reſuant ces vieux foux ont eſcrit,
Tant de philoſophie embaraſſe l'eſprit,
Qui ſe contraint au monde il ne vit qu'en torture,
Nous ne pouuons faillir ſuiuant noſtre nature,
Ie t'excuſe Pierrot, de meſme excuſe moy,
Ton vice eſt de n'auoir, ny Dieu, ny foy, ny loy,
Tu couures tes plaiſirs auec l'hypocriſie,
Chupin ſe faiſant veut couurir ſa ialouſie,
Riſon accroiſt ſon bien d'vſure & d'intereſts,
Selon ou plus ou moins Ian donne ſes arreſts,
Et comme au plus offrant debite la Iuſtice,
Ainſi ſans rien laiſſer vn chacun à ſon vice
Le mien eſt d'eſtre libre & ne rien admirer,
Tirer le bien du mal lors qu'il s'en peut tirer,
Sinon adoucir tout par vne indifference,
Et vaincre le mal-heur auecq' la patience,
Eſtimer peu de gens, ſuyure mon vercoquin,
Et mettre à meſme taux le noble & le coquin,
D'autrepart ie ne puis voir vn mal sãs m'ẽ plaindre,
Quelque part que ce ſoit, ie ne puis me contraindre,
Voyant vn chicaneur riche d'auoir vendu
Son deuoir à celuy qui d'euſt eſtre pendu,

Vn Aduocat instruire en l'vne & l'autre cause,
Vn Lopet qui partis dessus partis propose,
Vn Medecin remplir les limbes d'auortons,
Vn Banquier qui fait Rome icy pour six testons,
Vn Prelat enrichy d'interest & d'vsure,
Plaindre son bois saisy pour n'estre de mesure,
Vn Ian abandonnant femme, filles, & sœurs,
Payer mesmes en chair iusques aux Rotisseurs,
Rousset faire le Prince, & tant d'autre mystere,
Mon vice est, mon amy, de ne m'en pouuoir taire,
Or des vices où sont les hommes attachez,
Comme des petits maux sont les petits pechez,
Ainsi les moins mauuais sont ceux dont tu retires,
Du bien, comme il aduient le plus souuent des pires,
Au moins estimez tels: c'est pourquoy sans errer,
Au sage bien souuent on les peut desirer,
Comme aux Prescheurs l'audace à reprendre le vice,
La folie aux enfans, aux Iuges l'iniust ice.
Vien doncq' & regardans ceux qui faillẽt le moins,
Sans aller rechercher ny preuues ny tesmoins,
Informans de nos faits sans haine & sans enuie,
Et iusqu'au fond du sac espluchons nostre vie,
De tous ces vices la, dont ton cœur entaché,
N'est veu par mes escris si librement touché,
Tu n'en peux retirer que honte & que dommage,
En vendant la Iustice, au Ciel tu fais outrage,
Le pauure tu destruis, la veufue & l'orphelin,

Et ruines chacun auecq' ton patelin,
Ainſi conſequemment de tout dont ie t'offence,
Et dont ie ne m'attens d'en faire penitence:
Car parlant librement ie pretens t'obliger,
A purger tes deffaux, tes vices corriger,
Si tu le fais en fin, en ce cas ie merite,
Puis qu'en quelque façon mon vice te profite.

FIN.

A MONSIEVR de Forqueuaus.

SATYRE XVI.

PVis que le iugemẽt nous croiſt par le dõmage
Il eſt temps Forqueuaus, que ie deuienne ſage,
Et que par mes trauaux i'apprenne à l'auenir
Comme en faiſant l'amour on ſe doit maintenir:
Apres auoir paſſé tant & tant de trauerſes,
Auoir porté le ioug de cent beautez diuerſes,
Auoir en bon ſoldat combatu nuict & iour,
Ie dois eſtre routier en la guerre d'Amour,
Et cõme vn vieux guerrier blanchi deſſous les armes
Sçauoir me retirer des plus chaudes alarmes,
Deſtourner la fortune, & plus fin que vaillant,
Faire perdre le coup au premier aſſaillant,
Et ſçauant deuenu par vn long exercice,
Conduire mon bon heur auec de l'artifice,
Sans courir comm' vn fou ſaizy d'aueuglement,

Que le caprice emporte, & non le iugement:
Car l'eſprit en amour ſert plus que la vaillance,
Et tant plus on s'efforce, & tant moins on auance
Il n'eſt que d'eſtre fin & de ſoir, ou de nuit,
Surprendre ſi l'on peut l'ennemy dans le lit.
Du temps que ma ieuneſſe à l'amour trop ardente
Rendoit d'affection mon ame violente,
Et que de tous coſtés ſans chois ou ſans raiſon
I'allois comme vn limier apres la venaiſon,
Souuent de trop de cœur i'ay perdu le courage,
Et piqué des douceurs d'vn amoureux viſage
I'ay ſi bien combatu, ſerré flanc contre flanc,
Qu'il ne m'en eſt reſté vne goutte de ſang:
Or ſage à mes deſpens i'eſquiue la bataille,
Sans entrer dãs le chãp i'attens que l'on m'aſſaille,
Et pour ne perdre point le renom que i'ay eu
D'vn bon mot du vieux tẽps ie couure tout mon ieu,
Et ſans eſtre vaillant ie veux que l'on m'eſtime,
Ou ſi par fois encor i'entre en vieille eſcrime,
Ie gouſte le plaiſir ſans en eſtre emporté,
Et prens de l'exercice au pris de ma ſanté:
Ie reſigne aux plus forts ces grãds coups de maitriſe
Accablé ſous le fais ie fuy toute entrepriſe,
Et ſans plus m'amuſer aux places de renom
Qu'on ne peut emporter qu'a force de Canon,
I'ayme vne amour facile & de peu de defenſe,
Si ie voi qu'on me rit, c'eſt là que ie m'auance,

Et ne me veux chaloir du lieu, grand ou petit,
La viande ne plaiſt que ſelon l'appetit,
Toute amour a bon gouſt pourueu qu'elle recrée
Et s'elle eſt moins louable, elle eſt plus aſſeurée:
Car quand le ieu déplait ſans ſoupçon, ou danger
De coups, ou de poiſon, il eſt permis changer.
Aymer en trop haut lieu vne Dame hautaine
C'eſt aimer en ſoucy, le trauail, & la peine,
C'eſt nourrir ſon amour de reſpect, & de ſoin,
Ie ſuis ſaoul de ſeruir le chapeau dans le poing,
Et fuy plus que la mort l'amour d'vne grand Dame,
Touſiours comme vn forçat il faut eſtre à la rame,
Nauiger iour, & nuit, & ſans profit aucun
Porter tout ſeul le fais de ce plaiſir commun:
Ce n'eſt pas, Forqueuaus, cela que ie demande,
Car ſi ie donne vn coup, ie veux qu'on me le rende,
Et que les combatans à l'egal collerez,
Se donnent l'vn à l'autre autant de coups fourez:
C'eſt pourquoy ie recherche vne ieune fillette
Experte des long temps à courir l'eguillette,
Qui ſoit viue & ardente au combat amoureux,
Et pour vn coup receu qui vous en rende deux.
La grandeur en amour eſt vice inſupportable,
Et qui ſert hautement eſt touſiours miſerable,
Il n'eſt que d'eſtre libre & en deniers contans,
Dans le marché d'amour acheter du bon temps,
Et pour le prix commun choiſir ſa marchandiſe,

Ou si l'on n'en veut prende au moins on en deuise,
L'on taste, l'on manie & sans dire combien,
On se peut retirer l'obiect n'en couste rien:
Au sauoureux traffic de ceste mercerie,
I'ay consummé les iours les plus beaux de ma vie,
Marchant des plus rusez & qui le plus souuent,
Payoit ses creanciers de promesse & de vent,
Et encore n'estoit le hazard, & la perte,
I'en voudrois pour iamais tenir boutique ouuerte,
Mais la risque m'en fasche & si fort m'en deplaist
Qu'au malheur que ie crains ie postpose l'acqueſt,
Si bien que redoutant, la verolle, & la goutte,
Ie banny ces plaisirs & leur fais banqueroutte,
Et resigne aux mignons, aueuglez en ce ieu,
Auecques les plaisirs tous les maux que i'ay eu,
Les boutons du printems, & les autres fleurettes
Que l'on cueille au iardin des douces amourettes,
Le Mercure, & l'eau fort me sont à contre-cœur,
Ie hay l'eau de Gajac, & l'estoufante ardeur
Des fourneaux enfumez où l'on perd sa substance
Et où lon va tirant vn homme en quinteſſence,
C'est pourquoy tout à coup ie me suis retiré,
Voulant d'oresnauant demeurer asseuré,
Et comme vn marinier eschappé de l'orage,
Du havre seurement contempler le naufrage,
Ou si par fois encor ie me remets en mer,
Et qu'vn œil enchanteur me contraigne d'aymer,

Combattant mes esprits par vne douce guerre
Ie veux en seureté nauiger terre à terre:
Ayant premierement visité le vaisseau,
S'il est bien calfeutré, ou s'il ne prend point l'eau,
Ce n'est pas peu de cas de faire vn long voyage,
Ie tiens vn homme fous qui quitte le riuage,
Qui s'abandonne aux vents, & pour trop presumer
Se commet aux hazards de l'amoureuse mer:
Expert en ses trauaux pour moy ie la deteste,
Et la fuy tout ainsi comme ie fuy la peste.
Mais aussi, Forqueuaus, comme il est mal-aisé
Que nostre esprit ne soit quelquefois abusé
Des appas enchanteurs de ceste enfant volage,
Il faut vn peu baisser le col sous le seruage,
Et donner quelque place aux plaisirs sauoureux:
Car c'est honte de viure & de n'estre amoureux:
Mais il faut en aymant s'aider de la finesse,
Et sçauoir rechercher vne simple maistresse,
Qui sans vous asseruir vous laisse en liberté,
Et ioigne le plaisir auecq la seureté,
Qui ne sache que c'est que d'estre courtisee,
Qui n'ait de maint amour, la poitrine embrasee,
Qui soit douce & nicette, & qui ne sache pas,
Apprentiue au mestier, que vallent les appas,
Que son œil, & son cœur, parlent de mesme sorte,
Qu'aucune affection hors de soy ne l'emporte,
Bref qui soit toute à nous, tant que la passion

Entretiendra nos ſens en ceſte affection:
Si parfois ſon eſprit ou le noſtre ſe laſſe
Pour moy ie ſuis d'auis que l'on change de place,
Qu'on ſe range autre part, & ſans regret aucun:
D'abſence ou de meſpris que l'on ayme vn chacun:
Car il ne faut iurer aux beautez d'vne Dame,
Ains changer par le temps & d'amour & de flame,
C'eſt le change qui rend l'homme plus vigoureux,
Et qui iuſqu'au tombeau le faict eſtre amoureux:
Nature ſe maintient pour eſtre variable,
Et pour changer ſouuent ſon eſtat eſt durable:
Auſſi l'affection dure eternellement,
Pourueu ſans ſe laſſer qu'on change à tout moment,
De la fin d'vne amour l'autre naiſt plus parfaitte,
Comme on voit vn grand feu naiſtre d'vne bluette.

FIN.

SATYRE XVII.

NOn non i'ay trop de cœur pour laſchemẽt
me rendre,
L'amour n'eſt qu'vn enfant dont l'on ſe
peut deffendre,
Et l'homme qui flechit ſous ſa ieune valleur,
Rend par ſes laſchetez coulpable ſon malheur,
Il ſe defait ſoy-meſme & ſoy-meſme ſ'outrage,
Et doibt ſon infortune a ſon peu de courage:
Or moy pour tout l'effort qu'il faſſe à me domter,
Rebelle à ſa grandeur ie le veux effronter,
Et bien qu'auec les Dieux on ne doiue debattre,
Comme vn nouueau Toitan ſi le veux-ie combatre,
Auecq' le deſeſpoir ie me veux aſſeurer,
C'eſt ſalut aux vaincuz de ne rien eſperer,
Mais helas! s'en eſt faict quand les places ſont priſes
Il n'eſt plus temps d'auoir recours aux entrepriſes,
Et les nouueaux deſſeins d'vn ſalut pretendu,
Ne ſeruent plus de rien lors que tout eſt perdu,
Ma raiſon eſt captiue en triomphe menee,
Mon ame déconfite au pillage eſt dõnee,
Tous mes ſens m'ont laiſſé ſeul & mal aduerty,
Et chacun s'eſt rangé du contraire party,
Et ne me reſte plus de la fureur des armes,
Que des cris, des ſanglots, des ſouſpirs & des larmes
Dont ie ſuis ſi troublé qu'encor ne ſçay-je pas,

Ou pour trouuer ſecours ie tourneray mes pas,
Auſſi pour mon ſalut que doi-ie plus attendre,
Et quel ſage conſeil en mon mal puis-ie prendre,
S'il n'eſt rien icy bas de doux & de clement,
Qui ne tourne viſage à mon contentement?
S'il n'eſt aſtre eſclairant en la nuict ſolitaire,
Ennemy de mon bien qui ne me ſoit contraire,
Qui ne ferme l'oreille à mes cris furieux:
Il n'eſt pour moy la haut ny clemence, ny Dieux
Au Ciel comme en la terre il ne faut que i'attende,
Ny pitié ny faueur au mal qui me commande,
Car encor' que la dame en qui ſeule ie vy,
M'ait auecque douceur ſous ſes loix aſſeruy,
Que ie ne puiſſe croire en voyant ſon viſage,
Que le Ciel l'ait formé ſi beau pour mon dommage,
Ny moins qu'il ſoit poſſible en ſi grande beauté
Qu'auecque la douceur loge la cruauté,
Pourtant toute eſperance en mon ame chancelle,
Il ſuffit pour mon mal que ie la trouue belle,
Amour qui pour obiect n'a que mes deſplaiſirs,
Rend tout ce que i'adore ingrat à mes deſirs,
Toute choſe en aymant eſt pour moy difficile,
Et comme mes ſouſpirs ma peine eſt infertile,
D'autre part ſçachant bien qu'on n'y doit aſpirer,
Aux cris i'ouure la bouche & n'oſe ſouſpirer,
Et ma peine eſtouffee auecques le ſilence,
Eſtant plus retenue a plus de violence,

trop

Trop heureux si i'auois en ce cruel tourment,
Moins de discretion & moins de sentiment,
Ou sans me relascher à l'effort du martyre,
Que mes yeux, ou ma mort, mõ amour peussent dire
Mais ce cruel enfant insolent deuenu,
Ne peut estre à mon mal plus long temps retenu,
Il me contraict aux pleurs, & par force m'arrache,
Les cris qu'au fond du cœur la reuerence cache,
Puis dõcq' que mõ respect peut moins que sa douleur
Ie lasche ton discours à l'effort du mal-heur,
Et poussé des ennuis dont mon ame est atteinte,
Par force ie vous fais ceste piteuse plainte,
Qu'encore ne rendrois je en ces derniers efforts,
Si mon dernier souspir ne la iette dehors,
Ce n'est pas toutesfois que pour m'escouter plaindre,
Ie tasche par ces vers à pitié vous contraindre,
Ou rẽdre par mes pleurs vostre œil moins rigoureux
La plainte est inutile à l'homme mal-heureux:
Mais puis qu'il plaist au Ciel par vos yeux que ie meure,
Vous direz que mourant ie meurs à la bonne heure,
Et que d'aucun regret mon trespas n'est suiuy,
Sinon de n'estre mort le iour que ie vous vy,
Si diuine & si belle, & d'attrais si pourueuë,
Ouy ie deuois mourir des trais de vostre veuë,
Auec mes tristes iours mes miseres finir,
Et par feu comme Hercule immortel deuenir,

I'euſſe bruſlant la haut en des flammes ſi claires,
Rendu de vos regards tous les Dieux tributaires,
Qui ſeruant comme moy de trophee à vos yeux,
Pour vous aymer en terre euſſent quitté les Cieux,
Eterniſant par tout ceſte haute victoire,
I'euſſe engraué la haut leur honte & voſtre gloire,
Et comme en vous ſeruant aux pieds de vos Autels,
Ils voudroient pour mourir n'eſtre point immortels
Heureuſement ainſi i'euſſe peu rendre l'ame,
Apres ſi bel effect d'vne ſi belle flamme,
Auſſi bien tout le temps que i'ay veſcu depuis,
Mon cœur geſné d'amour n'a veſcu qu'aux ennuis,
Depuis de iour en iour s'eſt mon ame enflammee,
Qui n'eſt plus que d'ardeur & de peine animee,
Sur mes yeux eſgarez ma triſteſſe ſe lit,
Mon age auant le temps par mes maux s'enuieillit
Au gré des paſſions mes amours ſont contraintes,
Mes vers bruſlans d'amonr ne reſonnẽt que plaintes
De mon cœur tout fletry l'alegreſſe s'enfuit,
Et mes triſtes penſers comme oyſeaux de la nuict,
Volant dans mon eſprit à mes yeux ſe preſentent,
Et comme ils ſont du vray du faux ils m'eſpouuãtẽt
Et tout ce qui repaſſe en mon entendement,
M'apporte de la crainte & de l'eſtonnement,
Car ſoit que ie vous penſe ingrate ou ſecourable,
La playe de vos yeux eſt touſiours incurable,
Touſiours faut il perdant la lumiere & le iour,

Mourir dans les douleurs ou les plaiſirs d'amour.
Mais tandis que ma mort eſt encore incertaine
Attendant qui des deux mettra fin à ma peine,
Ou les douceurs d'amour, ou bien voſtre rigueur,
Ie veux ſans fin tirer les ſouſpirs de mon cœur,
Et deuant que mourir ou d'vne ou d'autre ſorte,
Rendre en ma paſſion ſi diuine & ſi forte,
Vn viuant teſmoignage à la poſterité,
De mon amour extreſme, & de voſtre beauté,
Et par mille beaux vers que vos beaux yeux m'inſ-
pirent,
Pour voſtre gloire atteindre où les ſçauãs aſpirent,
Et rendre memorable aux ſiecles à venir,
De vos rares vertus le noble ſouuenir,

FIN.

Elegie Zelotipique.

BIen que ie ſçache au vray tes façons & tes ruſes,
I'ay tant & ſi long temps excuſé tes excuſes,
Moy-meſme ie me ſuis mille fois démenty,
Eſtimant que ton cœur par douceur diuerty,
Tiendroit ſes laſchetez à quelque conſcience:
Mais en fin ton humeur force ma patience.
I'accuſe ma foibleſſe & ſage à mes deſpens,
Si ie t'aymay iadis ores ie m'en repens,
Et briſant tous ces nœuds, dõt i'ay tant fait de cõte,
Ce qui me fut honneur m'eſt ores vne honte,
Penſant m'oſter l'eſprit, l'eſprit tu m'as rendu,
I'ay regaigné ſur moy ce que i'auois perdu,
Ie tire vn double gain d'vn ſi petit dommage,
Si ce n'eſt que trop tard ie ſuis deuenu ſage,
Toutes-fois le bon-heur nous doibt rendre contans,
Et pourueu qu'il nous viẽne il vient touſiours à tẽps
Mais i'ay doncq' ſupporté de ſi lourdes iniures,
I'ay doncq' creu de ſes yeux les lumieres pariures.
Qui me navrant le cœur me promettoient la paix,
Et donné de la foy à qui n'en eut iamais!
I'ay doncq' leu d'autre main ſes lettres contre-faites
I'ay doncq' ſceu ſes façons, recogneu ſes deffaites,
Et comment elle endort de douceur ſa maiſon,

Et trouue à s'excuſer quelque fauce raiſon,
Vn procés, vn accord, quelque achapt, quelques vẽtes
Viſites de couſins, de freres, & de tantes,
Pendãt qu'en autre lieu ſans femmes & ſans bruict
Sous pretexte d'affaire elle paſſe la nuict,
Et cependant au eugle en ma peine enflammee,
Ayant ſçeu tout cecy ie l'ay touſiours aymee,
Pauure ſot que ie ſuis, ne deuoy-ie à l'inſtant
Laiſſer là ceſte ingrate & ſon cœur inconſtant?
Encor' ſeroit ce peu ſi d'amour emportee,
Ie n'auois à ſon teint, à ſa mine affettee,
Leu de ſa paſſion les ſignes euidans,
Que l'amour imprimoit en ſes yeux trop ardans,
Mais qu'eſt il de beſoin d'en dire d'auantage,
Iray-ie rafraichir ſa honte & mon dommage?
A quoy de ſes diſcours diray-ie le deffaut,
Comme pour me piper elle parle vn peu haut,
Et comme baſſement à ſecretes volees,
Elle ouure de ſon cœur les flames recelees,
Puis ſa voix rehauſſant en quelques mots ioyeux,
Elle cuide charmer les ialoux curieux,
Faict vn conte du Roy, de la Reyne, & du Louure,
Quand malgré que i'en aye amour me le découure,
Me déchifre auſſi-toſt ſon diſcours indiſcret?
(Helas! rien aux ialoux ne peut eſtre ſecret)
Me fait veoir de ſes traits l'amoureux artifice,
Et qu'aux ſoupçõs d'amour trop ſimple eſt ſa malice,

Ces heurtemens de pieds en feignant de s'asseoir,
Faire sentir ses gands, ses cheueux, son mouchoir,
Ces rencontres de mains, & mille autres caresses,
Qu'vsent à leurs amans les plus douces maistresses,
Que ie tais par honneur craignant qu'auecq' le sien
En vn discours plus grand i'engageasse le mien.
Cherche doncq' quelque sot au tourment insensible
Qui souffre ce qui n'est de souffrir impossible,
Car pour moy i'en suis las (ingrate) & ie ne puis
Durer plus longuement en la peine où ie suis,
Ma bouche incessamment aux plaintes est ouuerte,
Tout ce que i'apperçoy semble iurer ma perte,
Mes yeux tousiours pleurans de tourment éueillez,
Depuis d'vn bon sommeil ne se sont veuz sillez,
Mon esprit agité fait guerre à mes pensees,
Sans auoir reposé vingt nuicts se sont passees,
Ie vais comme vn Lutin deça delà courant,
Et ainsi que mon corps mon esprit est errant,
Mais tandis qu'en parlant au feu qui me surmonte,
Ie despeins en mes vers ma douleur & ta honte,
Amour dedans le cœur m'assaut si viuement,
Qu'auecque tout desdain ie perds tout iugement,
Vous autres que i'employe à l'espier sans cesse,
Au logis en visite, au sermon, à la Messe,
Cognoissant que ie suis amoureux & ialoux,
Pour flatter ma douleur que ne me mentez vous?
Ha pourquoy m'estes vous, à mon dam, si fidelles,

Le porteur eſt faſcheux de faſcheuſes nouuelles,
Defferez à l'ardeur de mon mal furieux,
Feignez de n'en rien voir, & vous fermez les yeux
Si dans quelque maiſon ſans femme elle s'arreſte,
S'on luy fait au Palais quelque ſigne de teſte,
S'elle rit à quelqu'vn, s'elle appelle vn valet,
S'elle baille en cachete ou recoyue vn poullet,
Si dans quelque recoin quelque vieille incogneue,
Marmotant vn Pater luy parle ou la ſalue,
Déguiſez en le fait, parlez m'en autrement,
Trompant ma ialouſie & voſtre iugement,
Dites moy qu'elle eſt chaſte, & qu'elle en a la gloire,
Car bien qu'il ne ſoit vray ſi ne le puis-ie croire,
De contraires efforts mon eſprit agité,
Douteux s'en court de l'vne à l'autre extremité,
La rage de la hayne & l'amour me tranſporte,
Mais i'ay grãd peur enfin que l'amour ſoit plus forte
Surmontons par meſpris ce deſir indiſcret,
Au moins s'il ne ſe peut l'aymeray-ie à regret,
Le bœuf n'ayme le ioug que toutesfois il traine,
Et meſlant ſagement mon amour à la hayne,
Donnons luy ce que peut ou que doit receuoir,
Son merite égallé iuſtement au deuoir,
En Conſeiller d'Eſtat de diſcours ie m'abuſe,
Vn Amour violent aux raiſons ne s'amuſe,
Ne ſçay ie que ſon œil ingrat à mon tourment,
Me donnant ce deſir m'oſta le iugement?

Que mon esprit blessé nul bien ne se propose,
Qu'aueugle & sans raison ie confonds toute chose,
Comme vn homme insensé qui s'emporte au parler,
Et dessigne auec l'œil mille chasteaux en l'air.
S'en est fait pour iamais la chance en est iettee,
D'vn feu si violent mon ame est agittee,
Qu'il faut bon-gré, mal-gré laisser faire au destin,
Heureux si par la mort i'en puis estre à la fin,
Et si ie puis mourant en ceste frenesie,
Voir mourir mon amour auecq' ma ialousie,
Mais Dieu que me sert il en pleurs me consommer,
Si la rigueur du Ciel me contraict de l'aymer?
Ou le Ciel nous incline à quoy sert la menace?
Sa beauté me rappelle ou son deffaut me chasse,
Aymant & desdaignant par contraires efforts,
Les façons de l'esprit & les beautez du corps:
Ainsi ie ne puis viure auec elle, & sans elle,
Ha Dieu que fusses-tu ou plus chaste ou moins belle,
Ou peusses-tu congnoistre, & voir par mon trespas,
Qu'auecque ta beauté ton humeur ne sied pas:
Mais si ta passion est si forte & si viue,
Que des plaisirs des sens ta raison soit captiue,
Que ton esprit blessé ne soit maistre de soy,
Ie m'entends en cela te prescrire vne loy,
Te pardonnant par moy ceste fureur extresme,
Ainsi comme par toy ie l'excuse en moymesme:
Car nous sommes tous deux en nostre passion,

Plus dignes de pitiê que de punition,
Encor en ce mal-heur ou tu te precipites,
Doibs-tu par quelque ſoin t'obliger tes merites,
Cognoiſtre ta beauté, & qu'il te faut auoir,
Auecques ton Amour eſgard à ton deuoir,
Mais ſans diſcretion tu vas à guerre ouuerte,
Et par ſa vanité triumphant de ta perte,
Il monſtre tes faueurs, tout haut il en diſcourt,
Et ta honte & ſa gloire entretiennent la Court,
Cependant me iurant tu m'en dis des iniures,
O Dieux! qui ſans pitié puniſſez les pariures,
Pardonnez à Madame, ou changeant vos effects,
Vengez pluſtoſt ſur moy les pechez qu'elle a faicts.
S'il eſt vray ſans faueur que tu l'eſcoutes plaindre,
D'où vient pour ſon reſpect que l'on te voit cõtraindre,
Que tu permets aux ſiens lire en tes paſſions,
De veiller iour & nuict deſſus tes actions,
Que touſiours d'vn vallet ta carroſſe eſt ſuiuie,
Qui rend comme eſpion compte exact de ta vie,
Que tu laiſſe vn chacun pour plaire à ſes ſoupçons,
Et que parlant de Dieu tu nous faits des leçons,
Nouuelle Magdelaine au deſert conuertie,
Et iurant que ta flamme eſt du tout amortie,
Tu pretends finement par ceſte mauuaitié,
Luy donner plus d'Amour, à moy plus d'amitié,
Et me cuidant tromper tu voudrois faire accroire,

Auecque faux ſermens que la neige fuſt noire,
Mais comme tes propos, ton art eſt deſcouuert,
Et chacun en riant en parle à cœur ouuert,
Dont ie creue de rage, & voyant qu'on te blaſme,
Trop ſenſible en ton mal de regret ie me paſme,
Ie me ronge le cœur, ie n'ay point de repos,
Et voudrois eſtre ſourd pour l'eſtre à ces propos,
Ie me hay de te voir ainſi meſeſtimee,
T'aymant ſi dignement i'ayme ta renommee,
Et ſi ie ſuis ialoux ie le ſuis ſeulement,
De ton honneur, & non de ton contentement.
Fay tout ce que tu fais, & plus s'il ſe peut faire,
Mais choiſi pour le moins ceux qui ſe peuuent taire,
Quel beſoin peut-il eſtre, inſenſee en Amour,
Ce que tu fais la nuict qu'on le chante le iour?
Ce que fait vn tout ſeul, tout vn chacun le ſçache?
Et mouſtres en Amour ce que le monde cache?
Mais puis que le Deſtin à toy m'a ſçeu lier,
Et qu'oubliant ton mal ie ne puis t'oublier,
Par ces plaiſirs d'Amour tous confits en delices,
Par tes apas iadis à mes vœux ſi propices,
Par ces pleurs que mes yeux & les tiens ont verſez,
Par mes ſouſpirs, au vent ſans profit diſperſez,
Par les Dieux qu'en pleurãt tes ſermens appellerẽt,
Par tes yeux qui l'eſprit par les miens me volerent,
Et par leurs feux ſi clairs & ſi beaux à mon cœur,
Excuſe par pitié ma ialouſe rancœur,

Pardonne par mes pleurs au feu qui me commande
Si mon peché fut grand ma repentance eſt grande,
Et voy dans le regret dont ie ſuis conſommé
Que i'euſſe moins failly, ſi i'euſſe moins aymé.

AVTRE.

Aymant comme i'aymois que ne deuois ie craindre?
Pouuois ie eſtre aſſeuré qu'elle ſe deuſt contraindre?
Et que changeant d'humeur au vent qui l'emportoit
Elle euſt pour moy ceſſé d'eſtre ce qu'elle eſtoit?
Que laiſſant d'eſtre femme inconſtante & legere,
Son cœur traiſtre à l'Amour, & ſa foy menſongere,
Se rendant en vn lieu l'eſprit plus arreſté,
Peuſt au lieu du menſonge aymer la verité.
Non ie croyois tout d'elle, il faut que ie le die,
Et tout m'eſtoit ſuſpect horſmis la perfidie,
Ie craignois tous ſes traits que i'ay ſçeu du depuis,
Ses iours de mal de teſte, & ſes ſecrettes nuicts,
Quand ſe diſant malade & de fieure enflammee,
Pour moy tant ſeullement ſa porte eſtoit fermée,
Ie craignois ſes attrais, ſes ris, & ſes courroux,
Et tout ce dont Amour allarme les ialoux.
Mais la voyant iurer auecq' tant d'aſſeurance,
Ie l'aduoüe, il eſt vray, ieſtois ſans deffiance:
Auſſi qui pouuoit croire apres tant de ſerments,
De larmes, de ſouſpirs, de propos vehements

Dont elle me iuroit que iamais de ſa vie,
Elle ne permettroit d'vn autre eſtre ſeruie,
Qu'elle aymoit trop ma peine, & qu'en ayãt pitié,
Ie m'en deuois promettre vne ferme amitié;
Seulement pour tromper le ialoux populaire,
Que ie deuois, conſtant, en mes douleurs me taire,
Me feindre touſiours libre, ou bien me captiuer,
Et quelqu'autre perdant, ſeule la conſeruer,
Cependant deuant Dieu dont elle a tant de crainte,
Au moins comme elle dict; ſa parolle eſtoit feinte,
Et le Ciel luy ſeruit en ceſte trahiſon,
D'infidele moyen pour tromper ma raiſon,
Et puis il eſt des Dieux teſmoins de nos parolles.
Non, non, il n'en eſt point, ce ſont contes friuolles,
Dont ſe repaiſt le peuple, & dont l'antiquité,
Se ſeruit pour tromper noſtre imbecilité,
S'il y auoit des Dieux ils ſe vengeroient d'elle,
Et ne la voiroit on ſi fiere ny ſi belle,
Ses yeux s'obſcurciroient qu'elle a tant pariurez,
Sõ teint ſeroit moins clair, ſes cheueux moins dorez.
Et le Ciel pour l'induire à quelque penitence,
Marqueroit ſur ſon front ſon crime & leur vengeãce
Ou s'il y a des Dieux ils ont vn cœur de chair,
Ainſi que nous d'amour ils ſe laiſſent toucher,
Et de ce ſexe ingrat excuſant la malice,
Pour vne belle femme ils n'ont point de Iuſtice.

FIN.

IMPVISSANCE

IMITATION D'OVIDE.

VOy? ne l'auois-ie assez en mes vœux desiree,
N'estoit elle assez belle, ou assez bien paree?
Estoit elle à mes yeux sans grace & sans appas?
Son sang estoit il point issu d'vn lieu trop bas?
Sa race, sa maison n'estoit elle estimee,
Ne valoit elle point la peine d'estre aymee?
Inhabile au plaisir n'auoit elle dequoy?
Estoit elle trop laide, ou trop belle pour moy?
Ha! cruel souuenir, cependant ie l'ay euë,
Impuissant que ie suis en mes bras toute nuë,
Et n'ay peu le voulans tous deux esgallement,
Contenter nos desirs en ce contentement:
Au surplus à ma honte, Amour, que te diray-ie?
Elle mit en mon col ses bras plus blancs que neige,
Et sa langue mon cœur par ma bouche embrasee,
Me suggerant la manne en sa levre amassee,

Sa cuisse se tenoit en la mienne enlassee,
Les yeux luy petilloient d'vn desir langoureux,
Et son ame exiloit maint souspir amoureux,
Sa langue en begayant d'vne façon mignarde,
Me disoit: mais mon cœur qu'est ce qui vous retarde?
N'auroy-ie point en moy quelque chose qui peust,
Offencer vos desirs, ou bien qui vous depleust,
Ma grace, ma façon, ha! Dieu ne vous plaist elle?
Quoy? n'ay-ie assez d'amour, ou ne suis-ie assez belle
Cependant de la main animant ses discours,
Ie trompois impuissant sa flamme & mes amours,
Et comme vn trõc de bois, charge lourde & pesante,
Ie n'auois rien en moy de personne viuante,
Mes membres languissans perclus & refroidis,
Par ses attouchemens n'estoient moins engourdis,
Mais quoy? que deuiẽdray ie en l'extresme vieillesse,
Et si las! ie ne puis & ieune & vigoureux,
Sauourer la douceur du plaisir amoureux,
Ha! i'en rougis de honte & dépite mon âge,
Age de peu de force & de peu de courage,
Qui ne me permet pas en cest accouplement,
Donner ce qu'en amour peut donner vn amant,
Car, Dieu! ceste beauté par mon deffaut trompee,
Se leua le matin de ses larmes trempee,
Que l'amour de despit escouloit par ses yeux,
Ressemblant à l'Aurore alors qu'ouurant les Cieux,
Elle sort de son lict hargneuse & depitee,

D'auoir ſans vn baiſer conſommé la nuictee,
Quand baignant tendrement la terre de ſes pleurs,
De chagrain & d'amour elle en iette ſes fleurs,
Pour flater mon deffaut: Mais que me ſert la gloire,
De mon amour paſſee, inutile memoire,
Quand aymant ardemment, & ardemment aymé,
Tant plus ie combatois, plus i'eſtois animé,
Guerrier infatigable, en ce doux exercice,
Par dix ou douze fois ie r'entrois en la lice,
Où vaillant & adroit apres auoir briſé,
Des Cheualiers d'amour, i'eſtois le plus priſé,
Mais de ceſt accident ie fais vn mauuais conte,
Si mon honneur paſſé m'eſt ores vne honte,
Et ſi le ſouuenir trop prompt de m'outrager,
Par le plaiſir receu ne me peut ſoulager,
O Ciel! il falloit bien qu'enſorcelé ie fuſſe,
Ou trop ardent d'Amour que ie ne m'apperceuſſe,
Que l'œil d'vn ennuyeux nos deſſeins empeſchoit,
Et ſur ſon corps perclus ſon venim eſpandoit:
Mais qui pourroit atteindre au point de ſon merite,
Veu que toute grandeur pour elle eſt trop petite,
Si par l'egal ce charme a force contre nous,
Autre que Iupiter n'en peut eſtre ialoux,
Luy ſeul comme ennuyeux d'vne choſe ſi belle,
Par l'emulation ſeroit ſeul digne d'elle,
He! quoy? la haut au Ciel mets tu les armes bas,
Amoureux Iupiter, que ne vies tu ça bas,

Iouir d'vne beauté ſur les autres aymable,
Aſſez de tes Amans n'a caqueté la fable:
C'eſt ores que tu dois en amour vif & pront,
Te mettre encore vn coup les armes ſur le front,
Cacher ta deité deſſous vn blanc plumage,
Prendre le feint ſemblant d'vn Satyre ſauuage,
D'vn ſerpent, d'vn cocu, & te répendre encor,
Alambiqué d'amour, en groſſes gouttes d'or,
Et puis que ſa faueur à moy ſeul octroyee,
Indigne que ie ſuis fuſt ſi mal employee,
Faueur qui de mortel m'euſt fait égal aux Dieux,
Si le Ciel n'euſt eſté ſur mon bien enuieux,
Mais encor tout bouillant en mes flames premieres,
De quels vœux redoublez & de quelles prieres,
Iray-ie derechef les Dieux ſollicitant,
Si d'vn bien fait nouueau i'en attendois autant?
Si mes deffauts paſſez leurs beautez meſcontentent,
Et ſi de leurs bien-faicts ie croy qu'ils s'en repentent,
Or quand ie penſe! ô Dieu quel bien m'eſt aduenu,
Auoir veu dans vn lict ſes beaux membres à nu,
La tenir languiſſante entre mes bras couchee,
De meſme affection la voir eſtre touchee,
Me baiſer haletant d'amour & de deſir,
Par ſes chatouillemens reſueiller le plaiſir,
Ha! Dieu, ce ſont des traicts ſi ſenſibles aux ames,

Qu'ils

Qu'ils pourroient l'amour meſme eſchauffer de leur
flames,
Si plus froid que la mort ils ne m'euſſent trouué,
Des myſteres d'amour, amant trop reprouué,
Ie l'auois cependant viue d'amour extreſme,
Mais ſi ie l'eus ainſi elle ne m'euſt de meſme,
O mal heur! & de moy elle n'euſt ſeulement,
Que des baiſers d'vn frere, & non pas d'vn amant,
En vain cent & cent fois, ie m'efforce à luy plaire,
Non plus qu'à mon deſir ie n'y puis ſatisfaire,
Et la honte pour lors qui me ſaiſit le cœur,
Pour m'acheuer de peindre eſteigniſt ma vigueur.
Comme elle recognuſt, femme mal ſatisfaite,
Qu'elle perdoit ſon temps, du lict elle ſe iette,
Prend ſa iupe, ſe lace, & puis en ſe mocquant,
D'vn ris, & de ces motz, elle m'alla picquant,
Non! ſi i'eſtois laſciue, ou d'Amour occupée,
Ie me pourrois faſcher d'auoir eſté trompée,
Mais puis que mon deſir n'eſt ſi vif, ne ſi chaud,
Mon tiede naturel m'oblige à ton defaut,
Mon Amour ſatis-faicte ayme ton impuiſſance,
Et tire de ta faute aſſez de recompence,
Qui touſiours dilayant m'a faict par le deſir,
Esbatre plus long temps à l'ombre du plaiſir:
Mais eſtant la douceur par l'effort diuertie,
La faueur à la fin rompit ſa modeſtie,
Et dit en eſclatant, pourquoy me trompes-tu?

A quoy ton impudence a vanté ta vertu?
Si en d'autres Amours ta vigueur s'eſt vſée?
Quel honneur reçois tu de m'auoir abuſee?
Aſſez d'autres propos le deſpit luy dictoit,
Le feu de ſon deſdain par ſa bouche ſortoit.
Enfin voulant cacher ma honte & ſa colere,
Elle couurit ſon front d'vne meilleure chere,
Se conſeille au miroir, ſes femmes appella,
Et ſe lauant les mains le faict diſſimula.
Belle, dont la beauté ſi digne d'eſtre aymée
Euſt rendu des plus mortz la froideur enaſlmée;
Ie confeſſe ma honte, & de regret touché,
Par les pleurs que i'eſpands i'accuſe mon peché,
Peché d'autãt plus grãd que grãd' eſt ma ieuneſſe,
Si homme i'ay failly, pardonnez moy, Deeſſe,
I'auouë eſtre fort grand le crime que i'ay fait,
Pourtant iuſqu'à la mort, ſi n'auoy-ie forfait,
Si ce n'eſt qu'à preſent qu'à vos pieds ie me iette,
Que ma confeſſion vous rende ſatisfaicte,
Ie ſuis digne des maux que vous me preſcriuez,
I'ay meurtry, i'ay vollé, i'ay des vœux pariurez,
Trahy les Dieux: venins, inuentez à ces vices,
Comme eſtranges forfaicts, des eſtranges ſupplices.
O beauté faictes en, tout ainſi qu'il vous plaiſt,
Si vous me condamnez à mourir ie ſuis preſt,
La mort me ſera douce, & d'autant plus encore,
Si ie meurs de la main de celle que i'adore,

Auant qu'en venir là, au moins ſouuenez vous,
Que mes armes, non moy cauſent voſtre courroux,
Que Champion d'Amour entré dedans la lice,
Ie n'eus aſſez d'haleine à ſi grand exercice,
Que ie ne ſuis chaſſeur iadis tant approuué,
Ne pouuant redreſſer vn deffaut retrouué,
Mais d'où viendroit cecy, ſeroit-ce point maiſtreſſe,
Que mon eſprit du corps precedaſt la pareſſe,
Ou que par le deſir trop prompt & vehement,
I'allaſſe auec le temps le plaiſir conſommant,
Pour moy, ie n'en ſçay rien en ce fait tout m'abuſe,
Mais en fin, ô beauté, receuez pour excuſe,
S'il vous plaiſt, de rechef que ie r'entre en l'aſſaut,
I'eſpere auec vſure amender mon deffaut.

FIN.

SVR LE TRESPAS DE Monsieur Passerat.

PAsserat le seiour & l'honneur des Charites,
Les delices de Pinde, & son cher ornement,
Qui loing du monde ingrat, que bien heureux tu quittes,
Comme vn autre Apollon, reluis au firmament,
Afin que mon deuoir s'honore en tes merites,
Et mon nom par le tien viue eternellement,
Que dans l'eternité ces paroles escrites,
Seruent à nos neueux comme d'vn testament.
Passerat fut vn Dieu soubs humaine semblance,
Qui vid naistre & mourir les Muses en la France,
Qui de ses doux accords leurs chansons anima,
Dans le champ de ses vers fut leur gloire semee,
Et comme vn mesme sort leur fortune enferma,
Ils ont à vie égalle, égalle renommee.

FIN.

STANSES.

LE tout puissant Iupiter
Se sert de l'Aigle à porter
Son foudre parmy la nuë;
Et Iunon du haut des Cieux,
Sur ces Paons audacieux,
Est souuent icy venuë.

Saturne à pris le Corbeau
Noir messager du tombeau,
Mars l'Esperuier se reserue,
Phœbus les Cygnes a pris,
Les Pigeons sont à Cipris,
Et la Chouette à Minerue.

Ainsi les Dieux ont esleu
Tels oyseaux qui leur ont pleu;
Priappe qui ne voit goute,
Haussant son rouge museau,
A tastons, pour son oyseau,
Print vn asnon qui void goute.

LA C. Pisse

INfame baſtard de Cythere,
Fils ingrat d'vne ingrate mere,
Auorton, traiſtre & déguiſé,
Si ie t'ay ſuiuy des l'enfance
De quelle ingrate recompence
As tu mon ſeruice abuſé?

Mon cas fier de mainte conqueſte
En Eſpagnol portoit la teſte
Triomphant, ſuperbe & vainqueur,
Que nul effort n'euſt ſçeu rabattre,
Maintenant laſche & ſans combatre
Faict la cane, & n'a plus de cœur.

De tes Autels vne Preſtreſſe
La reduict en telle detreſſe
Le voyant au choc obſtiné,
Qu'entouré d'onguent & de linge,
Il m'eſt auis de voir vn ſinge
Comme vn enfant embeguiné.

De façon robuſte & raillarde
Pend l'aureille & n'eſt plus gaillarde,

Son teint vermeil n'a point d'eſclat,
De pleurs il ſe noye la face,
Et faict auſſi laide grimace
Qu'vn boudin creué dans vn plat.

Auſſy penaud qu'vn chat qu'õ chaſtre,
Il demeure dans ſon emplaſtre,
Comme en ſa coque vn limaçon,
En vain d'arraſſer il eſſaye,
Encordé comme vne lamproye
Il obeyt au caueçon.

D'vne ſaliue mordicante
De ſa narine diſtillante
L'vlcere ſi fort par dedans,
Que crachant d'humeur qui le pique
Il baue comme vn pulmonique
Qui tient la mort entre ſes dents.

Apollon dés mon aâge tendre
Pouſſé d'vn courage d'apprendre
Aupres du ruiſſeau Parnaſſin;
Si ie t'inuocque pour Poëte,
Ores en ma douleur ſecrete
Ie t'inuocque pour medecin.

Seuere Roy des deſtineés,
Meſureur des viſtes années,

Cœur du monde, œil du firmament,
Toy qui presides à la vie,
Garis mon cas ie te supplie
Et le conduis à sauuement.

Pour recompense dans ton Temple,
Seruant de memorable exemple
Aux ioüeurs qui viendront apres,
I'appendray la mesme figure
De mon cas malade en peinture
Ombragé d'ache & de cyprés.

FIN.

SVR LE PORTRAICT D'VN Poëte couronné.

GRaueurvous deuiez auoir ſoin
De mettre deſſus ceſte teſte,
Voyant qu'elle eſtoit d'vne beſte,
Le lien d'vn botteau de foin.

RESPONSE,

Ceux qui m'ont de foin couronné,
M'ont fait plus d'hõneur que d'iniure,
Sur du foin Ieſus-Criſt fuſt né,
Mais ils ignorent l'eſcripture.

REPLIQVE.

Tu as vne mauuaiſe grace,
Le foin dont tu fais ſi grand cás,
Pour Dieu n'eſtoit en ceſte place.
Car Ieſus-Chriſt n'en mangeoit pas:
Mais bien pour ſeruir de repas
Au premier aſne de ta race.

CONTRE VN AMOVREVX TRANSY.

POurquoy perdez vous la parole,
Auſsi toſt que vous rencontrez
Celle que vous idolatrez
Deuenant vous meſme vne idole,
Vous eſtes la ſans dire mot,
Et ne faictes rien que le ſot.

Par la voix Amour vous ſuffoque,
Si vos ſouſpirs vont au deuant,
Autaut en emporte le vent:
Et voſtre Deeſſe ſans mocque
Vous iugeant de meſme imparfaict
De la parole & de l'effect.

Penſez vous la rendre abatuë
Sans voſtre faict luy déceler,
Faire les doux yeux ſans parler,
C'eſt faire l'Amour en tortuë,
La belle faict bien de garder
Ce qui vaut bien le demander.

Voulez vous en la violence
De voſtre longue affection
Monſtrer vn diſcretion,

Si on la voit par le ſilence ;
Vn tableau d'Amoureux tranſi
Le peut bien faire tout ainſi.

Souffrir mille & mille trauerſes,
N'en dire mot pretendre moins,
Donner ſes tourmens pour teſmoins,
De toutes ſes peines diuerſes:
Des coups n'eſtre point abbatu,
C'eſt d'vn aſne auoir la vertu.

FIN.

QVATRAINS.

SI des maux qui vous font la guerre
VOus voulez guerir desormais
Il faut aller en Angleterre
Où les loups ne viennent iamais.

Ie n'ay peu rien voir qui me plaise
Dedans les Psalmes de Marot:
Mais i'ayme bien ceux là de Beze,
En les chantant sans dire mot.

Ie croy que vous auez faict vœu
D'aymer & parent & parente;
Mais puis que vous aymez la Tante
Espargnez au moins le nepueu.

Le Dieu d'Amour se deuoit peindre
Aussy grand comme vn autre Dieu,
N'estoit qu'il luy suffit d'attcindre
Iusqu'à la piece du milieu.

Ceste femme a couleur de bois,
En tout temps peut faire potage:
Car dans sa manche ell' a des poix,
Et du beure sur son visage.

DISCOVRS AV ROY.

IL estoit presque iour & le Ciel souſriant
Blanchiſſoit de clairté les peuples d'Orient,
L'aurore aux cheueux d'or, au viſage de roſes,
Deſia comme à demy deſcouuroit toutes choſes,
Et les oyſeaux perchez, en leurs fueilleux ſeiour,
Commençoient s'eſueillant à ſe plaindre d'amour,
Quand ie vis en ſurſaut vne beſte effroyable,
Choſe eſtrange à conter, toutesfois veritable,
Qui plus qu'vn Hydre affreuſe à ſept gueules meuglant,
Auoit les dents d'acier, l'œil horrible & ſanglant,
Et preſſoit à pas torts vne Nimphe fuyante,
Qui reduite aux bois, plus morte que viuante,
Haletante de peine en ſon dernier recours,

Du grand Mars des François imploroit le secours,
Embrassoit ses genoux, & l'apellant aux armes,
N'auoit autre discours que celuy de ses larmes.
Ceste Nimphe estoit d'âge, & ses cheueux meslez
Flottoient au gré du vent, sur son dos aualez,
Sa robe estoit d'azur où cent fameuses villes,
Esleuoient leurs clochers sur des plaines fertiles,
Que Neptune arrousoit de cent fleuues espars,
Qui dispersoient le viure aux gens de toutes pars.
Les villages espais fourmilloient par la plaine:
De peuple & de bestail, la campagne estoit pleine,
Qui semployoient aux ars, mesloient diuersement
La fertile abondance, auecque l'ornement,
Tout y reluisoit d'or, & sur la broderie,
Esclatoit le brillant de mainte pierrerie,
La mer aux deux costez ceſt ouurage bordoit,
L'Alpe de la main gauche en biais s'espandoit,
Du Rhein, iusqu'en Prouence, & le mont qui partage
D'auecque l'Espagnol le François heritage,
De l'Aucate à Bayonne en cornes se haussant,
Monstroit son front pointu de neiges blanchissant,
Le tout estoit formé d'vne telle maniere,
Que l'art ingenieux excedoit la matiere,
Sa taille estoit Auguste, & son chef couronné,
De cent fleurs de lys d'or estoit enuironné,
Ce grand Prince voyant le soucy qui la greue,

Touché de pieté, la prend & la releue,
Et de feux eſtouffant ce funeſte animal,
La deliura de peur auſſi toſt que de mal,
En purgeant le venim dont elle eſtoit ſi pleine,
Rendit en vn inſtant la Nimphe toute ſaine,
Ce Prince ainſi qu'vn Mars en armes glorieux,
De palmes ombrageoit ſon chef victorieux,
Et ſembloit de ſes mains au combat animees,
Comme foudre ietter la peur dans les armees,
Ses exploicts acheuez en ſes armes viuoient,
Là les champs de Poictou d'vne part s'eſleuoient,
Qui ſuperbes ſembloient s'honorer en la gloire,
D'auoir premiers chanté ſa premiere victoire.
Dieppe de l'autre part ſur la mer s'alongeoit,
Ou par force il rompoit le camp qui l'aſſiegeoit,
Et pouſſant plus auant ſes troupes eſpanchees,
Le matin en chemiſe il ſurprit les trenchees,
Là Paris deliuré de l'Eſpagnole main,
Se deſchargeoit le col de ſon ioug inhumain,
La campagne d'Iury ſur le flanc cizelee,
Fauoriſoit ſon Prince au fort de la meſlee,
Et de tant de Ligueurs par ſa dextre vaincus,
Au Dieu de la bataille appendoit les eſcus,
Plus haut eſtoit Vendoſme, & Chartres, & Pontoiſe,
Et l'Eſpagnol desfait à Fontaine Françoiſe,
Où la valeur du foible emportant le plus fort,

Fist voir que la vertu, ne craint aucun effort.
Plus bas dessus le ventre au naif contrefaite
Estoit pres d'Amiens la honteuse retraite
Du puissant Archiduc, qui craignant son pouuoir,
Creut que c'estoit en guerre assez que de le voir.
Deçà delà luitoit mainte trouppe rengee,
Mainte grande cité gemissoit assiegee,
Où si tost que le fer s'en rendoit possesseur,
Aux rebelles vaincus il vsoit de douceur,
Vertu rare au vainqueur, dõt le courage extresme,
N'a gloire en la fureur que se vaincre soy-mesme,
Le chesne & le laurier cest ouurage ombrageoit,
Où le peuple deuot sous ses loix se rengeoit,
Et de vœuz & d'encens, au Ciel faisoit priere,
De conseruer son Prince en sa vigueur entiere.
Maint puissant ennemy domté par sa vertu,
Languissoit dans les fers sous ses pieds abatu,
Tout semblable à l'enuie à qui l'estrange rage,
De l'heur de son voisin enfielle le courage,
Hideuse, bazannee, & chaude de rancœur,
Qui ronge ses poulmons, & se masche le cœur.
Apres quelque priere en son cœur prononcee,
La Nimphe en le quittant au Ciel s'est eslancee,
Et son corps dedans l'air demeurant suspendu:
Ainsi comme vn Milan, sur ses aisles tendu,
S'arreste en vne place, ou changeant de visage,
Vn bruslant aiguillon luy picque le courage:

Son regard eſt incelle, & ſon cerueau tremblant
Ainſi comme ſon ſang d'horreur ſe va troublant:
Son eſtomach pantois ſous la chaleur friſonne,
Et chaude de l'ardeur qui ſon cœur eſpoinçonne,
Tandis que la fauenr precipitoit ſon cours,
Veritable prophete elle fait ce diſcours.
Peuple l'obiect piteux du reſte de la terre,
Indocile à la paix, & trop chaud à la guerre,
Qui fecond en partis, & leger en deſſeins,
Dedans ton propre ſang ſoüilles tes propres mains,
Entens ce que ie dis attentif à ma bouche,
Et qu'au plus vif du cœur ma parole te touche.
Depuis qu'irreuerent enuers les immortels,
Tu taches de meſpris l'Egliſe & ſes autels,
Qu'au lieu de la raiſon gouuerne l'inſolence,
Que le droit alteré n'eſt qu'vne violence,
Que par force le foible eſt foulé du puiſſant,
Que la ruſe rauit le bien à l'innocent,
Et que la vertu ſaincte en public meſpriſee,
Sert aux ieunes de maſque, aux plus vieux de riſee,
(Prodigue monſtrueux) & ſans reſpect de foy,
Qu'on s'arme ingratement au meſpris de ſon Roy,
La Iuſtice & la paix, triſtes & deſolees,
D'horreur ſe retirant au Ciel s'en ſont volees:
Le bon-heur auſſi toſt à grands pas le ſuiuit,
Et depuis le Soleil de bon œil ne te vit.
Quelque orage touſiours qui s'eſleue à ta perte,

A comme d'vn brouillas ta perſonne couuerte,
Qui touſiours preſt à fondre en eſchec te retient,
Et mal-heur ſur mal-heur à chaque heure te vient.
On a veu tant de fois la ieuneſſe trompee,
De tes enfans paſſez au trenchant de l'eſpee,
Tes filles ſans honneur errer de toutes parts,
Ta maiſon, & tes biens ſaccagez des ſoldats:
Ta femme inſolemment d'entre tes bras rauie,
Et le fer tous les iours s'attacher à ta vie.
Et cependant aueugle en tes propres effets,
Tout le mal que tu ſens, c'eſt toy qui te le fais,
Tu t'armes à ta perte, & ton audace forge,
L'eſtoc dont furieux tu te couppes la gorge.
Mais quoy tant de mal-heurs te ſuffiſent-ils pas?
Ton Prince comme vn Dieu, te tirant du treſpas:
Rendit de tes fureurs les tempeſtes ſi calmes,
Qu'il te fait viure en paix à l'ombre de ſes palmes:
Aſtree en ſa faueur demeure en tes citez,
D'hommes & de beſtail, les champs ſont habitez:
Le payſant n'ayant peur des bannieres eſtranges,
Chantant coupe ſes bleds, riant fait ſes vendanges
Et le berger guidant ſon troupeau bien nourry
Enfle ſa cornemuſe en l'honneur de Henry,
Et toy ſeul cependant, oubliant tant de graces,
Ton aiſe trahiſſant de ſes biens tu te laſſes.
Vien ingrat reſpon moy, quel bien eſperes-tu,
Apres auoir ton Prince en ces murs combatu?

Apres auoir trahy pour de vaines chimeres,
L'honneur de tes ayeux, & la foy de tes peres?
Apres auoir cruel tout respect violé,
Et mis à l'abandon ton païs desolé?
Atten-tu que l'Espagne auec son ieune Prince,
Dans son monde nouueau te donne vne Prouince?
Et qu'en ces trahisons, moins sage deuenu,
Vers toy par ton exemple il ne soit retenu?
Et qu'ayant dementy ton amour naturelle,
A luy plus qu'à ton Prince il t'estime fidelle?
Peut estre que ta race, & ton sang violent,
Yssu, comme tu dis, d'Oger ou de Roland,
Ne te veut pas permettre, encore ieune d'âge,
Q'uoysif en ta maison se roüille ton courage,
Et rehaussant ton cœur, que rien ne peut ployer,
Te fait chercher vn Roy qui te puisse employer,
Qui la gloire du Ciel, & l'effroy de la terre,
Soit comme vn nouueau Mars indomptable à la guerre,
Qui sache en pardonnant les discours estouffer,
Par clemence aussi grand, comme il est par le fer.
Cours tout le monde entier de Prouince en Prouince,
Ce que tu cherches loin habite en nostre Prince:
Mais quels exploicts si beaux a fait ce ieune Roy,
Qu'il faille pour son bien que tu faulses ta foy?
Trahisses ta patrie, & que d'iniustes armes,

Tu la combles de ſang, de meurtres, & de larmes?
Si ton cœur conuoiteux, eſt ſi vif, & ſi chaut,
Cours la Flandre, ou iamais la guerre ne defaut,
Et plus loing ſur les flancs d'Auſtriche & d'Alemagne,
De Turcs & de turbans enionche la campagne,
Puis tout chargé de coups, de vieilleſſe, & de biens,
Reuien en ta maiſon mourir entre les tiens.
Tes fils ſe mireront en ſi belles deſpouilles,
Les vieilles au foyer en fillant leurs quenouilles,
En chanteront le conte, & braue en argumens,
Quelque autre Iean de Mun en fera des Romans.
Ou ſi trompant ton Roy tu cours autre fortune,
Tu trouueras, ingrat, toute choſe importune,
A Naples, en Sicille, & dans ces autres lieux,
Ou l'on t'aſſignera, tu ſeras odieux,
Et l'on te fera veoir auec ta conuoitiſe,
Qu'apres les trahiſons les traiſtres on meſpriſe.
Les enfans eſtonnez s'enfuiront te voiant,
Et l'Artiſan mocqueur aux places t'effroyant,
Rendant par tes brocards ton audace fletrie,
Dira ce traiſtre icy nous vendit ſa patrie,
Pour l'eſpoir d'vn Royaume en chimeres conceu,
Et pour tous ſes deſſeins du vent il a receu.
Hâ! que ces Palatins viuants dans mon hiſtoire,
Non comme toy touchez d'vne baſtarde gloire,
Te furent differens, qui courageux par tout,

Tindrent fidellemeut mon enſeigne debout,
Et qui ſe reſpendant aiuſi comme vn tonnerre,
Le fer dedans la main firent trembler la terre,
Et tant de Roys Payans ſous la Croix deſconfis,
Aſſeruirent vaincus aux pieds du Crucifix,
Dont les bras retrouſſez, & la teſte panchee,
De fers honteuſement au triomphe attachee,
Furent de leur valeur teſmoins ſi glorieux,
Que les noms de ces preux en ſont eſcris aux Cieux.
Mais ſi la pieté de ton cœur diuertie,
En toy pauure inſenſé n'eſt du tout amortie,
Si tu n'as tout à fait retiré loin de toy,
L'amour, la charité, le deuoir & la foy,
Ouure tes yeux ſillez, & voy de quelle ſorte
D'ardeur precipité la rage te tranſporte,
T'enuelope l'eſprit, t'eſgarant inſenſé,
Et iuge l'aduenir par le ſiecle paſſé.
Si toſt que ceſte Nimphe en ſon dire enflammee,
Pour finir ſon propos eut la bouche fermee,
Plus haute s'eſleuant dans la vague des Cieux,
Ainſi comme vn eſclair diſparut à nos yeux,
Et ſe monſtrant Deeſſe en ſa fuitte ſoudaine,
La place elle laiſſa de parfun toute pleine,
Qui tombant en roſee aux lieux les plus prochains,
Reconforta le cœür & l'eſprit des humains,
HENRY le cher ſuiect de nos ſainctes prieres,
Que le Ciel reſeruoit à nos peines dernieres,

Pour reſtablir la France au bien non limité,
Que le deſtin promet à ſon eternité.
Apres tant de combats, & d'heureuſes victoires
Miracles de nos temps, honneur de nos hiſtoires,
Dans le port de la paix, grand Prince puiſſes-tu,
Malgré tes ennemis exercer ta vertu:
Puiſſe eſtre à ta grandeur le deſtin ſi propice,
Que ton cœur de leurs traicts rebouche la malice,
Et s'armant contre toy puiſſe-tu d'autant plus,
De leurs efforts domter le flus & le reflus,
Et comme vn Sainct rocher oppoſant ton courage,
En eſcume venteuſe en diſſiper l'orage,
Et braue t'eſleuant par deſſus les dangers
Eſtre l'amour des tiens, l'effroy des eſtrangers.
Attendant que ton fils inſtruit par ta vaillance,
Deſſous tes eſtendars ſortant de ſon enfance,
Plus fortuné que toy, mais non pas plus vaillant,
Aille les Othomans iuſqu'au Caire aſſaillant,
Et que ſemblable à toy foudroyant les armees
Il cueille auecq le fer les palmes Idumees,
Puis tout flambant de gloire en France reuenant,
Le Ciel meſme là haut de ſes faicts s'eſtonnant,
Qu'il eſpande à tes pieds les deſpoüilles conquiſes,
Et que de leurs drapeaux il pare nos Egliſes.
Alors raieuniſſant au recit de ſes faicts,
Tes deſirs, & tes vœux en ſes œuures parfaits,
Tu reſſentes d'ardeur ta vieilleſſe eſchauffee,

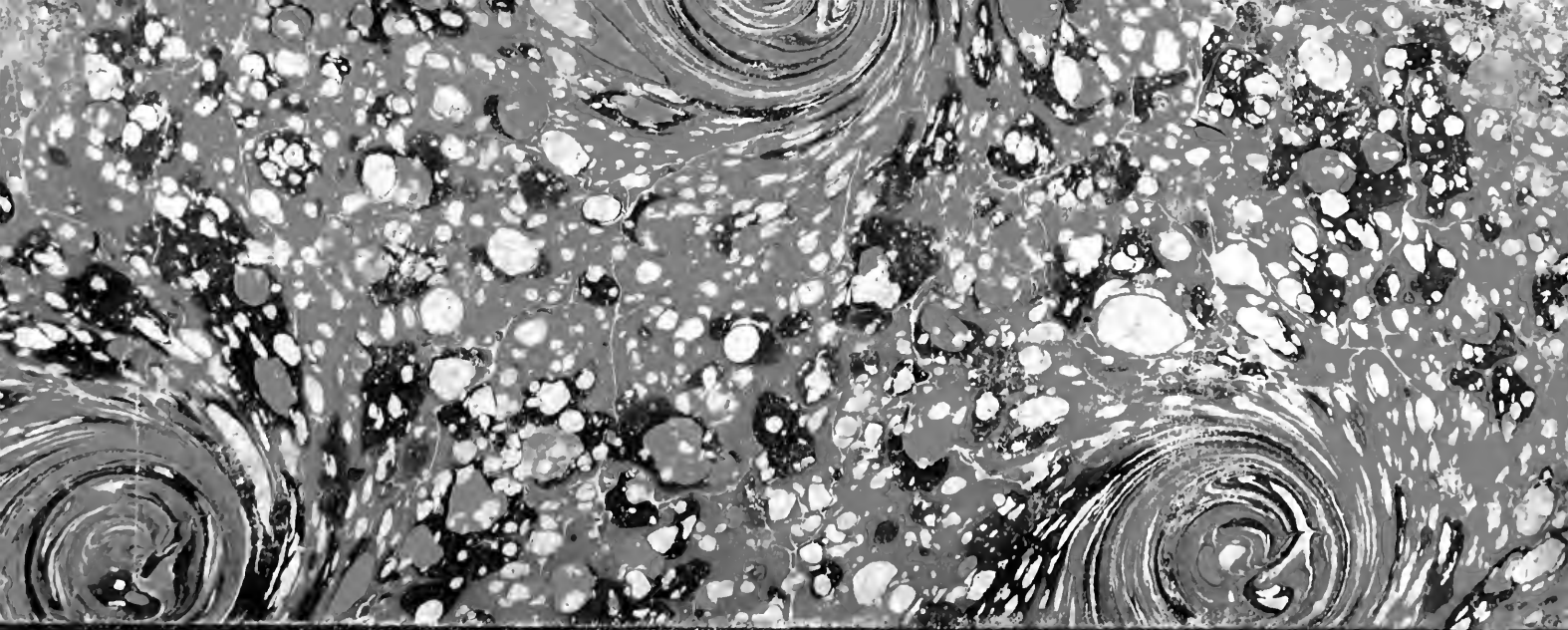
Voyant tout l'vniuers nous seruir de trophee.
Puis n'estant plus icy chose digne de toy,
Ton fils du monde entier restant paisible Roy,
Souz tes modelles saincts, & de paix & de guerre,
Il regisse puissant en Iustice la terre,
Quand apres vn long temps ton esprit glorieux,
Sera des mains de Dieu couronné dans les Cieux.

FIN

Extraict du priuilege du Roy.

PAR grace & priuilege du Roy, il eſt permis à M. Regnier de faire imprimer par tel Libraire, ou imprimeur qu'il luy plaira, vn liure intitulé, *Les premieres œuures du Sieur Regnier*. Et deffẽces ſont faites à tous autres d'imprimer ou faire imprimer ledit liure, ſans le congé & conſentement du Libraire que ledit ſieur Regnier aura eſleu: & ce iuſques au temps & terme de ſix ans finis & accomplis, à commencer du iour & datte que ledit liure ſera acheué d'imprimer: ſur peine de cõfiſcation deſdits liures qui ſe trouueroient contrefaicts & d'amende arbitraire, & de tous deſpens, dommages & intereſts enuers le Libraire, ainſi que plus amplemẽt eſt contenu & declaré és lettres du Priuilege. Donné à Paris le 23. iour d'Auril, l'an de grace 1608. Et de noſtre regne le dixneufieſme.

Par le Roy en ſon Conſeil DESPORTES.

Signé en queuë D'AMBOISE.

ET ledit ſieur Regnier, a permis & permet, conſent & accorde que Touſſaincts du Bray, marchand Libraire à Paris, imprime ou face imprimer, vende, diſtribue & iouiſſe dudict Priuilege, ainſi qu'il a eſté accordé entr'eux. Faict ce 13. May 1608.